BnF Gallica

Chroniques rimées / par L. Laurent-Pichat

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Laurent-Pichat, Léon (1823-1886). Auteur du texte. Chroniques rimées / par L. Laurent-Pichat. 1856.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

L. LAURENT-PICHAT

CHRONIQUES RIMÉES

PARIS
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
15, BOULEVARD DES ITALIENS, EN FACE DE LA MAISON DORÉE

MDCCCLVI

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à Mademoiselle
Marie Reyzenne
de la part de l'auteur
Lithineur-Gichat
Paris 1856.

CHRONIQUES RIMÉES

PARIS. IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

PRÉFACE

Rappelez-vous ce commencement : Jésus-Christ, marchant au bord de la mer, rencontre des pêcheurs; il leur dit : Suivez-moi! Ceux-ci, quittant leurs filets, le suivent jusqu'à la croix..... Pourquoi de tant d'églises, qui croient chacune représenter Jésus-Christ tout entier, aucune d'elles ne se lève-t-elle et ne nous dit-elle plus : Suivez-moi! *Sequere me!* Nos oreilles ne sont pas endurcies; nous ne demandons qu'à marcher, à laisser là nos anciens filets dans le vieil Océan.

EDGAR QUINET.

I

Il peut sembler téméraire de publier un volume de poésies au moment même où la matière triomphe, où l'industrie vient d'être acclamée reine, où sa gloire éclatante s'impose à tous les esprits et oblige même les imaginations à l'adorer. Quand la réalité est aussi éblouissante, que peut offrir la fiction de plus séduisant? Quand le travail d'une journée est plein de féeries, que prétend y ajouter le rêve? Quand l'ouvrier est un magicien, que peut nous promettre le poëte? Il est bon que toute chose ait son heure, et le philosophe serait mal venu d'apporter ses visions pacifiques au milieu de la canonnade d'une bataille. — Nous admettons l'objection, et c'est de l'étrangeté même de notre tentative que nous tirerons le motif de notre préface.

Tout d'abord je déclare que mon intention n'est pas de prouver la suprématie de l'esprit sur la matière ; je n'ai jamais mis en doute la sainte-supériorité de la poésie sur tout ce que ce monde a de plus grand et de plus beau. La poésie est durable et éternelle ; elle restera toujours au-dessus de tout, comme l'atmosphère la plus pure et la plus vivifiante à respirer.

L'esprit humain obéit à des courants divers ; l'éducation du monde suit des phases différentes ; il y a eu l'âge héroïque, l'âge religieux, l'âge philosophique ; mais au-dessus du guerrier, du prêtre et du philosophe, il y a le poëte qui domine par l'étendue et la durée, et qui se rapproche plus de Dieu qu'aucun des autres penseurs. Aujourd'hui les conquêtes mathématiques faites sur le monde physique séduisent l'attention générale, et la pensée, enivrée par les résultats précis et les avantages irrécusables des inventions modernes, semble oublier la chère divinité qui a consolé tous les temps, que toutes les religions ont bénie, et qui, muse ou ange, habite le seul temple que les mains de l'homme n'aient pas profané. Ce qui se passe doit nécessairement être, et loin d'apporter un blâme, je me sens rempli d'enthousiasme pour les découvertes du siècle où je vis, et sans exaltation impie, j'admire l'homme qui grandit vers Dieu et se développe comme un géant sous les yeux de son créateur.

Pareille à l'élan des foules, l'impulsion des intelligences ne sait pas, ne peut pas se modérer ; celles-ci se précipitent avec brutalité vers les issues ouvertes, et lorsque la raison est prise de fanatisme, elle court aux ténèbres. La poésie, dans l'absolue acception du mot, humaine, philosophique, religieuse, doit présider à tout et éclairer tout, parce qu'elle est la lumière.

Je ne viens pas poser ici de questions oiseuses. Il ne s'agit pas de se demander : que va devenir la poésie, maintenant que la vapeur et l'électricité sont inventées ? C'est comme si l'on s'était préoccupé du sort du soleil le jour où on a inventé le gaz. Du temps des réverbères à l'huile, le soleil n'était pas

plus le soleil qu'il ne l'est aujourd'hui ; la poésie n'est pas moins la poésie aujourd'hui que du temps d'Homère. La découverte de l'Amérique, les perfectionnements apportés à la navigation n'ont pas détruit le charme de l'*Odyssée*, et la mer n'est pas désenchantée parce que les cartes marines sont plus exactes qu'au temps d'Ulysse : les sirènes, transformées en ondines, chantent toujours au sein des abîmes ; le Camoens a évoqué Adamastor au cap des Tempêtes, et Byron, de nos jours, a tiré de terribles harmonies des flots qui, depuis les Grecs, portent les voyageurs aventureux.

La question qui se présente à nous et que nous voulons essayer de traiter est celle-ci : vers quelle série d'idées la poésie trouvera-t-elle son développement nouveau et la raison future de sa supériorité ?

Sans remonter plus haut qu'il ne convient de le faire, restons à notre époque. La poésie n'a toujours vécu que parce qu'elle a su exprimer l'émotion d'un temps. L'*Iliade*, l'*Odyssée*, tous les drames grecs, les grands poëmes religieux de l'Orient, les épopées chevaleresques de l'Europe sont la légende éternelle du monde. L'art est l'âme des civilisations. Les peuples qui n'ont été grands que par les faits et qui placèrent leur puissance dans des murailles et dans des conquêtes, sont morts sans rien laisser de supérieur. Ils restent comme un accident historique. Avec le temps, les villes sont détruites et les savants peuvent à peine les reconstruire. Que reste-t-il de Carthage ? Deux ou trois batailles et un grand homme. La formidable cité a disparu, et ce qu'on en lit dans les écrivains ne sert qu'à fournir une preuve de plus de la terrible vanité de la matière.

A mesure que les temps marchaient, la poésie se faisait humaine. A Dante finit l'époque héroïque, historique. Sa trilogie poignante contient confusément les souffrances des siècles qui suivront. Elle est bien vague la vision qu'il poursuit, muse théologique, blanche et froide bien-aimée qui illumine ce poëme plein de colères et de malédictions : et

pourtant c'est le type des nombreuses évocations que conjurent les grands chercheurs de notre temps, orthodoxe pour celui qui croit, incertaine pour celui qui doute, femme à l'immortel désir pour ceux qui rêvent les tendres résurrections de la chair, froide raisonneuse pour les esprits âpres à la solitude; pour tous, il faut le dire, elle présente un point commun, ce qui explique la valeur de cette création, elle est blanche et pure.

Le poëte italien n'a pas créé un enfer plus étendu que celui de Virgile; c'est toujours un coin de l'Italie. La satire a plus de part que l'épopée dans cette œuvre. Nous laisserons de côté les commentaires qu'on a faits sur *la Divine Comédie* et sur son auteur, pour constater chez lui la personnalité qui se fait jour et les passions de la vie montant au cerveau du penseur.

Homère, aveugle, errant, est devenu le symbole du vagabond, du fugitif; c'est la physionomie pittoresque du poëte. Dante, grave, sombre, avec son chaperon couronné de lauriers, représente le poëte en traits plus marqués; il fuit, mais en proscrit. La légende a fait de lui le patron des exilés. Ce qu'il souffre est déjà plus précis; du rhapsode grec, on ne voit que les haillons; Dante laisse voir sa poitrine déchirée; il lui échappe des cris de rage; il vit plus près de nous.

Avant d'essayer de montrer que Dante a été continué par les poëtes contemporains et que ce puissant lyrisme de la souffrance humaine est arrivé aujourd'hui à sa plus complète formule, nous dirons pourquoi nous laissons Shakespeare en dehors du développement de notre idée. Il ne rentre pas dans notre étude : il a peint l'homme ému par les faits de la vie; il a exprimé l'action de l'être sur l'être; son œuvre reproduit les tressaillements douloureux de la terre; nous cherchons les poëtes qui écoutent et répètent les plaintes des sphères. Son domaine, que l'on croirait plus restreint tout d'abord, paraît plus vaste et plus épouvantable à parcourir, quand on l'embrasse du regard. Shakespeare ne se laisse pas emporter

aux aspirations idéales; il est réel, vrai, profond, éternel. Il ne dit pas si les cris que poussent les personnages qu'il anime cesseront; ils souffrent, il les fait gémir. Il ne s'occupe pas de chercher si l'angoisse finira; cela est, il l'exprime. Il ne lui appartient pas d'atténuer le crime, de diminuer le châtiment; il est juge et bourreau, il condamne et applique la peine, toujours masqué. Le caractère de son œuvre a une telle impartialité que sa physionomie personnelle n'a pas été conservée. Sa vie ne paraît pas dans ses écrits; ce cœur universel n'a pas laissé dans nos esprits le fantôme de son corps. Ce fut une grande voix qui sortit d'un coin du monde, une confession de toutes les passions dite par un seul.

Nous avons appelé Shakespeare juge et bourreau : les poëtes dont nous recherchons la descendance morale jouent en ce monde le rôle de moralistes souverains, de divins législateurs. Ils nourrissent des espoirs, des recours à Dieu, croient aux perfectionnements de l'humanité et allument tous les soirs une étoile pour que le troupeau ne s'égare pas jusqu'au lendemain. Ils vivent devant eux.

Je ne sais pas si l'époque où nous sommes possède un de ces géants, à la fois pasteurs et rois, hyksos de la pensée. Ce que je constate, c'est que la tradition se poursuit. Au début de ce siècle, la poésie doute avec Byron, croit avec Lamartine, est panthéiste avec V. Hugo. Chacun d'eux représente une des tendances de son temps; les trois éléments qui se disputent la raison humaine ont en eux leur expression. La poésie ne peut pas réunir des forces si différentes en un seul esprit, mais elle vit en tous les trois, elle souffre en tous les trois.

La personnalité s'est compliquée de l'action; le poëte n'est plus seulement un être, c'est un citoyen; la patrie, qui n'était qu'une ville pour Dante, s'élargit aujourd'hui, et les penseurs se sentent embrasés de son vaste amour.

Les trois poëtes que nous citons plus haut n'échappent pas à l'action; c'est la moitié de leur gloire. Essayons de le prou-

ver. — Byron apporte en ce monde sa raillerie impertinente. Il doute avec désespoir, et cependant, comme un stoïcien, il croit encore à des vertus générales. L'homme lui semble haïssable, et toutefois il va mourir à Missolonghi pour l'indépendance d'un peuple qu'il aime. Byron moqueur, assis à son foyer, ne serait rien qu'un moraliste fâcheux, un Larochefoucauld lyrique; tandis que Byron, pris de tendresse pour la liberté d'une nation et sacrifiant à une idée sa vie et le souci littéraire de sa gloire, s'élève au-dessus des plus grands fléaux de cette terre, la lâcheté et l'égoïsme.

Vous pouvez vous tourner vers cette physionomie de poëte, vous n'y verrez que des encouragements aux grandes choses. Les simples ont cru voir je ne sais quoi de satanique dans ce génie; ce jugement est un blasphème. Byron est marqué du sceau divin, du caractère sacré des prophètes aimés. Quand je regarde cette existence si rapidement accomplie, je porte envie à un pareil homme et je sens éclore en moi des rêves de bonnes actions. On peut donc affirmer que la vie de ce poëte complète son œuvre et que ce sceptique orgueilleux mourut comme un apôtre du sacrifice. Voilà donc le doute au début de ce siècle, raillant les choses, s'immolant pour les idées.

Lamartine représente la Foi dans la poésie moderne. Nous le voyons dans ces derniers temps aux prises avec la vie, et nous l'admirons, au milieu d'une révolution, jouant le rôle d'Orphée. Il est bon de rire quand les choses sont plaisantes; mais tourner en ridicule le courage et le dévouement, c'est trop. Nous déclarons notre respect pour ce poëte et notre indignation pour ceux qui l'insultent et le calomnient, et qui devraient se rappeler qu'ils ont dormi, durant de longues nuits incertaines, bercés par les sons de cette lyre tant bafouée. Il n'y a pas de petite mélodie quand le poëte offre au danger sa poitrine et vit dans la mort, debout, comme on nous représente Tyrtée. Le pacifique emblème du poëte redevient alors l'instrument sacré qui a consolé des dieux, re-

mué des pierres, apprivoisé les bêtes fauves et calmé la folie des rois. Lamartine, dans des journées où le vulgaire avait perdu sa raison, vit grandir son génie.

Nier la puissance de la poésie après le règne de ce charmeur de peuples, c'est nier la vérité et la lumière. Hélas ! ce ne fut pas seulement son lyrisme qu'on lui reprocha à cet homme, ce fut encore son honnêteté. On aurait voulu qu'il fût cruel et perfide ; alors on l'eût déclaré un grand politique. Il a été vertueux — oui, vertueux, comme l'idée qu'il servait — et on l'a accusé de faiblesse. La bassesse et la lâcheté lui ont fait un crime de sa sérénité pacifique. En vérité, si mépriser l'humanité n'était pas faire injure à Dieu, je me laisserais aller à un mouvement de désespoir.

En nous résumant à propos de Lamartine, comme nous l'avons fait au sujet de Byron, il nous sera permis de dire que l'auteur des *Méditations*, enfoui dans la retraite avec sa muse, n'aurait pas figuré au nombre des grands poëtes de ce temps ; il serait resté un des voyageurs du sentier ; mais il était né pour les brillants triomphes et pour les radieux affronts, pour *la voie sacrée*.

V. Hugo naquit plus grand artiste que Byron et que Lamartine ; aussi il dédaigna longtemps les bruits de la foule et les dangers de la vie publique.

> Ne te mêle pas à ces hommes
> Qui vivent dans une rumeur !

Il devait à son tour venir à eux, et, comme le *Faust* de Goëthe, évoquer les Mères, conjurer les fantômes de la révolution et donner l'accolade à des visions funèbres, aux robes ensanglantées ; il devait sentir sa poitrine se gonfler des saintes indignations, et connaître les hautes douleurs de la vie errante et de la pensée irritée.

Une certaine légende parle d'un moine qui ne pouvait se faire une idée de l'éternité. Un matin, après la messe, il

sortit pour aller rêver dans un bois voisin de son couvent; il songea tant à cette durée infinie qu'il ne pouvait comprendre, que cent ans s'écoulèrent en l'espace d'une journée. Il ne retrouva aucun de ses frères au retour, et se recueillant en lui-même il comprit la puissance de Dieu. V. Hugo a cru pendant longtemps que la fièvre démocratique ne dévorerait pas son sang; il ne savait pas que l'amour du peuple est une robe de Nessus, et l'artiste un jour a mis sur ses épaules cette tunique brûlante. Elle a rongé la chair et s'attache aux os. Le poëte se tord avec rage; il crie comme Hercule sur son bûcher; mais tout est sublime, le supplice et les blasphèmes. De cette agonie se dégage un héros.

Victor Hugo s'est élevé par cette transformation. Il souffre avec ses frères, il souffre pour eux. Je pense qu'à certaines heures, des voix fortifiantes lui parlent dans la solitude et lui disent : Ne crains rien; tu es dans le juste. Qui de nous ne se penche pas vers ce morceau isolé de terre où vit le poëte, fumier libre où il peut se plaindre tout haut, comme Job? Je serai toujours un des trois amis qui consolent.

Je serai toujours avec les apôtres, avec ceux qui souffrent, avec ceux qu'on chasse. La vérité n'a jamais triomphé que très-tard; quelle qu'elle soit, il lui faut des siècles pour être reconnue, vénérée. Il n'y a pas de mission sans misères, sans affront, sans luttes. Les fervents d'aujourd'hui, ceux qui défendent impitoyablement la foi catholique, eussent été à Rome des païens forcenés et auraient, au temps des empereurs, défendu Jupiter contre Jésus. Je n'accuse pas; je constate le règne éternel de la raison entêtée. Ceux qui blâment aujourd'hui tel démocrate d'avoir trahi une opinion antérieure, auraient jadis flétri saint Paul, après sa conversion sur le chemin de Damas. L'autorité est une force, ce n'est pas une idée. Elle se déclare infaillible par cette loi inévitable d'égoïsme qui pèse aussi bien sur les sociétés que sur l'individu. J'ai fait choix de la famille proscrite; j'aime les martyrs et les fugitifs. La persécution m'attire et les victimes ont raison, dans les

Catacombes ou dans les Cévennes; ma foi entre dans les cirques et monte sur les bûchers. Je suis fidèle à mon Dieu, en cela que l'injustice et la cruauté reçoivent mes haines et mes malédictions. L'idée du bien marche à travers tout; je la suis dans son développement, au risque de me tromper par excès de ferveur et de dévouement. Là où elle va, je vais, et comme j'ai remarqué que la vérité a été toujours pauvre et que la sagesse a eu souvent tort, je défends les misérables et adopte la sainte folie des insensés qui affirment la perfectibilité humaine. J'aime de pitié les bûchers et les échafauds; c'est la croix qui me fait chrétien.

Il est facile aujourd'hui de célébrer les sandales de saint Pierre et la conversion de saint Paul; la poussière dans laquelle ces deux grands hommes ont marché serait une poudre précieuse aujourd'hui, une relique à enfermer sous le cristal et l'or, et qu'on baiserait d'une lèvre ardente. Saint Pierre, aux yeux des patriciens de son temps, n'était qu'un gueux que de nos jours on laisserait encore dans la rue, quitte à lui élever plus tard une cathédrale splendide, où les gueux des civilisations suivantes ne trouveraient, comme de nos jours, pour se reposer, que l'asile symbolique d'une hospitalité abstraite, et pour se nourrir que le festin des paraboles.

Contre la loi commune, nous ne nous révoltons pas. Dieu mène le monde dans les voies qu'il a choisies; ce n'est pas un mérite à nous de le suivre ; mais que ceux-là soient fiers, auxquels il a été donné de porter dans leur cœur le respect des humbles et l'amour des opprimés.

Notre esprit vacille à tout instant et manque de rectitude dans ses jugements. Je dois reconnaître que je suis souvent injuste envers la force ; mais en cela je ne fais tort qu'à l'équité de ma pensée. L'indulgence et la partialité appartiennent aux faibles; c'est le bénéfice des déshérités. L'ordre des choses divines et humaines consacre la répartition inégale, matériellement et moralement : la petite raison terrestre qui m'a été départie n'oserait donc pas se déclarer infaillible dans ses

décisions ; elle mesure la part d'erreurs dont elle est responsable, et volontairement fait peser sur le plus fort toute la nécessité de son injustice.

II

Byron, Lamartine, Victor Hugo, ont frayé trois grandes routes de poésie. Aujourd'hui va-t-on suivre leurs voies? L'imitation peut-elle être utile? Non. Ils ont parlé : on les a entendus, compris. Les échos égarent, mirages du bruit. L'élan nouveau viendra d'ailleurs. La personnalité du poëte, mêlée à la vie politique et sociale de son temps, subsiste ; il doit s'associer à l'actualité des faits qui se produisent sous ses yeux, et accompagner de ses chants éternels la marche de l'humanité. Cette prétention peut paraître étrange, et cependant cette intervention n'est-elle pas admise, consacrée? Au milieu de l'agitation politique de nos dernières années, quels ont été les meilleurs citoyens? Les poëtes. De quel côté se trouvent la probité et le courage dans la puissance, la dignité et la force dans la retraite ? Du côté des poëtes. Leurs âmes vibrantes tressaillent à toutes les émotions extérieures.

L'histoire du monde se dramatise par la venue du personnage suprême, du grand héros des épopées nationales; le peuple vient d'entrer en scène. A qui appartient-il de le comprendre et de le faire agir? A celui-là seul qui, demandant tout à Dieu et lui rapportant tout, n'a pas de préjugés, pas de colères, sait pardonner les violences et rendre les excès sublimes, connaît les tempêtes et vit familièrement avec les terreurs ; à celui qui ne maudit jamais et qui, pour avoir longtemps parlé au riche de charité et de sacrifices, a conquis le droit de prêcher au pauvre l'abnégation et la patience. Caliban vient d'entrer en scène. Qui sera Prospero ? Le poëte seul.

L'apparition du terrible acteur a réveillé les vieux effrois;

on songe à lier le monstre, à le bâillonner; on le tuerait volontiers même quelquefois. Qui de nous osera l'aborder en face et lui parler? Le poëte.

Le voilà donc le peuple, cet enfant des derniers jours, ce bien-aimé du Seigneur; le voilà farouche, les mains pleines de jouets épouvantables, de redoutables armes, de tous les engins de l'industrie. La Matière est sa fée protectrice; elle lui a dit : Marche! tu portes les dons de ton émancipation. Et la terre a peur. Qu'allons-nous devenir? Les timides qui prétendent croire à Dieu plus fermement que nous, crient déjà à la fin du monde : plus de croyances! plus de foi! la force va régner, menaçante et brutale!

Si le désespoir est une impiété, ce que je pense, j'appartiens à la secte des croyants, qui, à travers leurs incertitudes, se sentent illuminés par les divines lueurs de l'espérance, stoïciens de l'idéal.

Quand une terre est envahie, celui qui reste chez lui est un égoïste; l'homme de bonne volonté qui marche au secours de sa patrie fait son devoir. Au retour, il trouvera peut-être son foyer ravagé, et n'aura pour récompense que l'exil et la ruine. Qu'importe?

Aux époques de trouble social, quand le monde tend à se transformer, celui qui se renferme dans une foi orthodoxe est un sage inutile. Nous autres, nous courons au lieu du combat. Nous essayons de bâtir le rempart sauveur, la digue protectrice; nous entassons idées sur idées, pierres prises au hasard, matériaux que se transmettent les ouvriers faisant la chaîne éternelle. On nous appellera panthéistes, idéalistes, spiritualistes. Nous sommes tout, excepté des athées. Nous marchons dans toutes les directions, jamais en arrière. Nous redoutons ce qui avilit l'homme, l'invasion des froides influences, ce qui donnerait la prééminence à la matière, l'invasion des habitudes anglaises et américaines.

Quand la barbarie a débordé sur le monde, les peuples ont remplacé les peuples; grecque ou latine, ils cherchaient

tous une croix. Depuis la Bible, Dieu balaye les populations, et l'humanité n'y perd rien. Mais les envahissements d'idées, par l'accroissement méthodique de la raison calme, deviennent des fléaux aussi terribles pour les sociétés que le serait l'engourdissement pour la circulation de nos veines. Une maladie aiguë n'apporte pas plus de trouble à la santé d'un corps que le bien-être apathique qui se glisse comme une paralysie. Par les mœurs, par les modes, par les habitudes, les croyances sont transformées. Et à quoi arrive-t-on? — Dieu circule ici-bas habillé en quaker. On a cru réaliser commercialement les douces familiarités des temps primitifs, où la Divinité laissait jouer l'homme dans son jardin, comme un enfant; le paradis est une factoterie, une plantation où le maître se promène, causant froidement avec ses esclaves de leurs intérêts, de leurs affaires, comme un planteur parmi ses nègres. Je préfère le dieu le plus extravagant de la plus folle mythologie, qui me promettra quelque chose auprès de lui, si j'ai été honnête homme sur cette terre. L'égoïsme industriel tue la guerre, et les gros navires deviennent aussi cruels, aussi injustes que les gros bataillons; le fer civilise mal; mais le thé civilise plus mal encore. La femme, que la religion chrétienne a émancipée, retourne à la servitude en revenant à la raison. Pour elle, l'homme représente un capital et le mariage une association; elle choisit un compagnon, et donne méthodiquement à une patrie ennuyeuse des citoyens automates. L'amour est mort, pour la paix du monde; la terre est une ferme et l'humanité une basse-cour.

Voilà ce qu'il faut redouter; voilà ce que je vois venir. — L'être retombé à l'état de nature, cultivant l'éden à la Dombasle, avec des charrues à la vapeur, appliquant le drainage à la terre de Chanaan, gardant de la civilisation le fait seul du progrès, reprenant au sauvage sa brutalité égoïste, offrant enfin l'aspect d'un monstre, l'instinct en habit noir. Voilà ce qui nous menace; voilà ce qui nous jette dans les lyriques désirs d'une foi qui n'est pas encore formulée; voilà ce qui

fait que, pour la lutte d'idées qui se prépare, nous appelons à nous le Christ qui a prêché la liberté, l'amour, la charité, l'égalité et l'union fraternelle entre les hommes, et qui seul peut nous guider dans la route ténébreuse où toutes ces filles de Jaïre attendent la voix qui porte la résurrection.

Le moment est peut-être venu de s'expliquer sur ce qu'on entend par le Christ. Chacun attire Jésus à soi. A qui appartient-il? A tout le monde. La morale que sa bouche a répandue sur cette terre fut recueillie dans un admirable livre. Il appelle nos regards, quand l'incertitude veut s'emparer de nous. Pourquoi les cœurs qui aiment la liberté se reportent-ils à Jésus-Christ directement, sans s'adresser à la religion qui garde son nom? Est-ce haine calculée, désir de guerre, révolte contre une loi établie? Rien de cela. Les libres esprits, l'Évangile à la main, ont réclamé des prêtres la fidèle exécution du texte, comme des héritiers qui, présentant le testament de leur père, font valoir une revendication.

La bonne nouvelle est inépuisable, et chacun doit y trouver sa part de consolation. Il y a des legs pour les pauvres; il y en a pour les coupables, et les dons les plus gros reviennent aux plus humbles. Le maître l'a voulu ainsi. De la vérité qui coula de ses lèvres précieuses on a rempli un lac immense, je le veux bien, mais circonscrit comme un bénitier; quelque vaste que soit le vase, la coupe fût-elle grande comme une mer, l'éternelle goutte d'eau qui jaillit de la source sera toujours plus vivifiante et plus pure. Sans perfidie, nous adorons le Christ, et si les descendants de ses apôtres avaient su aimer la pauvreté avec audace, nous serions leur disciple, et nous ne chercherions pas d'où viendra l'idée qui domptera la matière.

La religion catholique, comme toutes les puissances humaines, a cru que l'autorité était la perfection. Elle a trop fréquenté les grands de ce monde, et pour ce qui n'a qu'un jour elle a souvent oublié ce qui est éternel.

Le père doit toujours protéger le plus souffreteux de ses

enfants; dans la famille sociale, ce disgracié, c'est le pauvre. A-t-on su l'écouter, l'interroger, le caresser? Non. On lui a donné tort. Le fils farouche s'est retiré à l'écart; son cœur s'est aigri; il a rêvé le mal et a fait appel à la violence; de ce moment la guerre a commencé, et elle dure depuis des siècles. Cette animosité entre les frères grandit d'âge en âge, et le bon vouloir ne manque à personne; et l'Église, cathédrale ou chapelle, dans les villes et dans les hameaux, chante le souhait radieux : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

Dieu, aux temps primitifs, est venu dire aux hommes : aimez-vous; puis, il a envoyé ses prophètes qui ont dit en son nom : aimez-vous; puis, il s'est enfin exprimé par d'irrécusables miracles, il a permis à la science de révéler à tous sa tendresse mystérieuse.

Comme un saint tuteur qui s'est éloigné et ne veut plus revenir pour avoir été méconnu, et qui tient cependant à étendre sa protection aux lieux où il est accueilli sans amour, ainsi Dieu envoie à l'homme de précieux gages de sa sollicitude; il lui remet les trésors des inventions, et ne lui impose pour épreuve que de deviner quel bienfait se cache sous sa générosité, quels enseignements apportent les révélations de la matière.

La religion n'a pas vu Dieu dans cette soumission nouvelle de l'argile; pourtant c'est là qu'est l'avenir. Ce travail colossal, la poésie doit l'envelopper et le réchauffer de ses grandes ailes. La religion, tant que sa halte se prolongera, ne pourra donc pas être notre guide.

O Muse bien-aimée, Muse éternelle, prenez votre vol au-dessus des cathédrales endormies! Vous êtes la déesse inconnue que les temples de cette terre ne peuvent contenir! Vous êtes la fille de Dieu, bien reconnaissable aux saintes audaces que vous nous soufflez et qui nous rapprochent de lui.

En route, poëte vagabond; toute puissance établie te crie : reste avec moi; demeure ici! Et tu dois marcher.

A qui donc appartient le monde?

Nous reviendrons tout à l'heure aux manitous vêtus de drap que voudrait nous imposer l'Amérique. Cherchons avant parmi les idées philosophiques que ce siècle a produites, et examinons les formules que la raison humaine prétend avoir trouvées.

Nous affirmons que le poëte doit infailliblement prêter une âme à la matière. A ceux qui voudraient une preuve de cette déclaration, nous répondrons en essayant d'expliquer comment la philosophie veut régner sur le monde nouveau et les droits qu'elle invoque.

Sur tous les points, avec une rapidité terrible, la science a fait d'admirables progrès. Les savants suffisent à peine à enregistrer leurs précieux secrets. Les découvertes sont entassées devant nous, et notre génération ressemble à un héritier qui fouillerait la maison d'un père avare. Chaque recoin cache un trésor ; à chaque pas brille une cassette. Les armoires, les meubles, les murs, recèlent l'or et les bijoux ; tout s'amasse sous les yeux éblouis du légataire avide ; il se sent riche, et la fièvre de l'inconnu le pousse encore. Il sonde les pierres qui semblent toutes lui devoir quelque chose. Il bénit le hasard. C'est toujours cette providence bâtarde qu'on remercie la première ; il oublie que les richesses d'ici-bas ne nous sont envoyées que pour la charité et la justice.

Notre siècle en est à sa première heure d'effervescence, et cette arrogance d'un bonheur enivrant se traduit par un système philosophique qui nie tout ce qui ne se produit pas comme un fait. Apportez-leur une vertèbre de mastodonte, ils croiront aux créations antédiluviennes ; vous aurez beau leur montrer l'étendue et ses mondes, ils se refuseront à admettre Dieu. Ces esprits positifs n'ont que faire des abstractions ; tout ce qui ne porte pas sa preuve à la craie sur un tableau noir est inutile. Un de mes amis, poëte allemand très-distingué, se vantait un jour devant moi de n'avoir jamais employé le mot *Dieu* dans sa poésie. C'est puéril et voilà tout. Mais ces doctrines sont en progrès ; en Allemagne

et en France, elles sont représentées par des écrivains de grande valeur, et leurs disciples acceptent ces fausses formules de la raison humaine comme les révélations de la vérité pratique. Ces gens n'auront pas l'autorité qui permet de disposer de l'avenir, parce que l'idéal leur fait défaut. Un des philosophes de cette secte a écrit quelque part qu'un batelier du Rhône a plus de valeur à ses yeux que l'auteur des *Orientales*. Les esprits les moins lettrés considéreront ces paroles comme une monstrueuse plaisanterie, et, si l'on s'y arrête sérieusement, on verra la tendance terrible de cette école qui chasserait les poëtes de sa république, sans même leur laisser la tunique blanche que leur donnait Platon.

Ces hommes-là aiment cette terre et veulent la rendre heureuse; nous souhaitons avec ardeur le bien qu'ils désirent, mais nous nous séparerons d'eux en ceci, que leur formule est une revendication et que la nôtre est une prière.

L'Angleterre et l'Amérique seront-elles hospitalières aux idées que nous portons? Dans ces régions le grand et le beau s'effacent au profit d'une sagesse réglée sur les mœurs et d'une honnêteté basée sur la loi. Les avantages sont apparents; le bien promis et probable semble immense; mais dans ce triomphe de la raison humaine, le sentiment est vaincu. La guerre est un fléau qui disparaîtra, je l'espère; mais ne laissons pas partir avec elle la fleur d'honneur qui croît dans le sang des batailles ! Que le progrès que nous approuvons ne soit pas obtenu au profit des égoïstes et des lâches.

De quoi s'agit-il en effet dans ces prétendus avantages de la civilisation, sur lesquels on ne doit pas se laisser abuser? Il s'agit de s'enrichir, de mettre la vie en actions, de taxer le sang de l'homme et de donner à manger à l'industrie la chair qu'on veut arracher à la guerre; il s'agit de machiner le monde et de faire de ce globe une ruche modèle, une fourmilière perfectionnée. Ce n'est pas assez, ce n'est pas là ce qu'il nous faut; je ne doute pas de la supériorité éternelle des idées que nous voulons défendre, mais il faut deviner où

passera le char qui les porte pour être les premiers à nous y atteler.

De quoi se mêle la poésie? va-t-on me demander. Son domaine n'a rien de commun avec celui de la matière; l'amour et la nature ne demeurent-ils pas éternels? Tant qu'il restera des passions et des paysages, la poésie n'a rien à réclamer.

Je voudrais qu'il en fût ainsi; mais, loin de là, la nature et l'amour sont menacés. On n'aime plus la terre; on ne sait plus la respecter; elle est au pillage. Partout l'or étincelle, à fleur de sol, comme si un dieu avait éparpillé un trésor, comme si le dernier génie de la dernière féerie orientale avait, pour une vengeance terrible, promené une dernière fois son talisman sur le globe en y dispersant ses merveilles.

On a envahi notre pays et nous voulons repousser l'invasion. Tous les fronts regardent en bas; le poëte doit crier aux hommes de relever la tête.

Quant à l'amour, est-il bien vivant encore? Ne voyons-nous pas tous les jours les mœurs le chasser de la société moderne? Il erre en vagabond, repoussé par la jeunesse qui a honte de ce doux compagnon et qui lui refuse l'asile des quelques années qui jadis appartenaient à la folie. C'est l'exilé compromettant que personne n'ose avouer pour hôte. On le garde un jour bien secrètement caché, puis on le renvoie sans même une larme. Ils sont morts, les partisans fidèles de ce dieu fugitif.

Les peuples ont un âge, et les doyens du vieux continent se prennent d'un enthousiasme dangereux pour le nouveau monde, jeune homme plein de froides audaces, dont les désirs sont grands, dont l'avenir est immense, mais dont le cœur est sec. Nous admirons cet épanouissement de forces et nous pardonnons un peu d'arrogance à cet heureux pays qui connaît la liberté; cependant nous remarquons avec tristesse que nous perdons à l'échange que nous faisons avec lui; il prend nos modes et nous donne ses mœurs. Si nous devons mourir, si cet adolescent doit être notre héritier, laissons-lui

dans notre testament les grandes traditions qu'on nous a léguées, l'amour de l'humanité et le culte d'un Dieu qui repousse l'égoïsme et les biens terrestres, et ne choisit pour ses élus que les chercheurs d'impossibles souffrances et d'irréalisables bonheurs.

Cette Amérique est un sol de paradis terrestre ; mais tous les jours Caïn y tue Abel à coups de *revolver*. L'or y est le fruit défendu, et des foules entières s'en repaissent. Les sermons de leur divinité raisonnable n'ont pas de menaces assez terribles, et la canne du quaker n'a pas la vertu d'une épée flamboyante. C'est de plus haut qu'il faut parler ; il ne suffit pas d'être sage, il faut être inspiré.

A qui donc appartient le monde ? — A celui qui interprétera les symboles cachés dans la matière, qui retrouvera l'idée de Dieu dans la brutalité du fait et qui saura révéler aux masses les mystères des découvertes.

L'ingénieur sait que telle locomotive peut fournir tant de lieues à l'heure et transporter un poids énorme d'un point quelconque aux dernières limites des rails avec une rapidité étourdissante ; il sait que tel fil conduit la pensée et lui fait traverser des lieues instantanément ; — l'économiste se lamentera sur l'abondance de l'or qui réduit la fortune publique et vous fera une dissertation savante sur la proportion du métal à différentes époques financières ; — l'homme d'État vous montrera la carte du monde, et, au profit d'une idée vulgaire et absurde, il rognera les territoires et disposera, selon sa fantaisie, des îles et des ports ; il vous prêchera la nécessité de la répression, en montrant à vos yeux des dangers ridicules qu'il est habile d'exagérer pour paraître les avoir évités.

Mais tous ces hommes, prétendus utiles dans leur spécialité, et qui sont impuissants dans l'ensemble, ont des cerveaux étroits où la vérité n'entrera jamais. — On dira à quelques-uns d'entre eux que Dieu est inutile et qu'on doit le laisser de côté, car le génie humain n'a que faire des fictions

et des abstractions, que l'heure a sonné du règne des sciences exactes; ils applaudiront et se figureront être les pontifes de la mythologie industrielle. — Demandez aux autres, à ceux qui s'occupent de gouvernement, si l'autorité n'est pas l'apanage de la Divinité et si la religion établie ne doit pas être défendue à outrance contre les esprits philosophiques et indociles; ils vous répondront que tout est bien, et que rêver le mieux est une impiété, et ils se poseront en cariatides de la société. Que peut-on attendre de ces immobiles que vous feriez tous éclater de rire si vous leur affirmiez que le progrès matériel prépare le progrès moral, que la vapeur et la liberté sont sœurs aussi bien que l'électricité et la libre pensée, et que l'or, si abondant sous les pelles des mineurs avides, s'entasse pour renverser des piles de chiffres impuissants à résoudre le plus redoutable des problèmes?

Doit-on laisser le monde à la merci de ces intelligences subalternes? Non, n'est-ce pas? Leurs œuvres sont bonnes à la condition qu'elles resteront soumises à une puissance souveraine, à une force qui ne s'arrête jamais, qui ne se croit jamais arrivée à son but, que rien n'effraye et qui marche, l'œil au ciel, à la fois pleine d'ardeur et de patience. Ce pouvoir, quel est-il? et quels sont ses représentants directs? La réponse doit se dégager de ces pages; c'est le mot de cette préface.

Octobre 1855.

I

LÉGENDES

Mon amour, crains-tu les morts?

BURGER *(Lénore)*.

Dans ces fantastiques batailles,
Où l'on se faisait des entailles
Qui fendaient les hommes en deux,
Au milieu des grandes colères,
Dans les légendes populaires
De nos Homères hasardeux,

Sur les créneaux des forteresses,
On voit flotter de blondes tresses,
Et sous la muraille un cœur bat,
Un cœur de femme qui s'élance
Dans sa naïve violence,
Et dont l'amour est un combat.

Si l'histoire sage refuse
Cette chronique un peu confuse
Du grand chef carlovingien,
Si l'homme prudent se défie
De l'étrange géographie,
Qui ferait damner Vosgien,

Nous autres, nous n'y pensons guères!
Nous aimons tant ces folles guerres,
Où l'on assomme et l'on pourfend!
Lisez ces fières épopées :
Coups de lances et coups d'épées,
C'est vrai comme un conte d'enfant.

LA BELLE FLORIPPES

De la joie d'une telle dame un mourant peut guérir; de son chagrin peut mourir un homme plein de santé.

GUILLAUME DE POITIERS.

I

LA BELLE FLORIPPES

I

Aigremoire, ville inconnue,
Un beau matin était venue
Avec les Maures belliqueux,
Commandant la côte d'Espagne,
Régnant au loin sur la campagne,
Et devait partir avec eux.

L'amiral Baland et ses Maures,
Présomptueux et matamores,
Habitaient ce camp arrogant.
Elle avait, cette troupe immonde,
Juré de conquérir le monde,
Par Mahom et par Tarvagant !

Le fils de ce khalife étrange
Etait fauve comme une orange;
Rien ne résistait à son bras;
Debout, armé pour la bataille,
Il avait quinze pieds de taille,
Et son nom était Fierabras.

Tout le pays qui s'échelonne
D'Alexandrie à Babylone,
Terre et mer, tout était à lui;
La Calaigne était son domaine,
Et sur telle puissance humaine
Jamais le soleil n'avait lui !

Jérusalem, la triste enceinte
Qui garde encor la tombe sainte,
Appartenait à cet émir.
Son armée avait pillé Rome.
Il paraissait ne plus être homme,
Tant sa grandeur faisait frémir !

Pourtant, un fils de l'Évangile
Terrassa ce géant d'argile.
Olivier, sans avoir cet air
Ni cette force du sauvage,
Le renversa sur le rivage
D'un coup de lance et d'un *Pater* !

II

Or, le soir de ces aventures,
Des païens, au trot des montures,
Rentraient au camp en désarroi.
Rapides comme une avalanche,
Les Sarrasins en robe blanche
Arrivent au palais du roi.

— « Quelle est cette foule incertaine ?
Dit l'amiral au capitaine,
Et quels sont ces gens que tu tiens ? »
— « Sire, nous venons de combattre.
Quant à ces figures d'albâtre,
Ce sont des prisonniers chrétiens ! »

— « Bien dit et bien fait, sur ma vie !
Dit l'amiral. J'ai bonne envie
De passer la nuit en repas.
Tout va comme je le désire;
Je n'attends plus que mon fils! » — « Sire,
Votre fils ne reviendra pas. »

A ces mots, l'amiral trébuche.
— « Est-il tombé dans quelque embûche?
Quelqu'un m'a-t-il tué mon fils?
Par Mahomet!... » — « Sire, l'injure
Est plus grave; votre fils jure,
A présent, par le crucifix.

« Un pair de France, dans la lice,
L'a mis à terre par malice
En invoquant les dieux d'enfer.
Fierabras a dit anathème
Sur Mahom, et par le baptême
A Jésus a voué son fer.

« Sa lance est tournée en quenouille;
Devant la croix il s'agenouille;
A Charlemagne il se soumet! »
L'amiral dit : — « Quelle nouvelle!
J'en ferai sauter la cervelle
A Tarvagant et Mahomet!

« Pour nous, mes amis, tenons ferme.
Tous ces maudits, qu'on les enferme;
Ce sont là d'obscurs prisonniers,
N'importe! ce sont des complices;
Demain, ils verront des supplices
Qui ne seront pas les derniers! »

Les geôliers païens sont à l'œuvre.
Dans un cachot où la couleuvre
Et le crapaud sont par milliers,
Les soldats chrétiens vont ensemble;
Par bonheur à qui leur ressemble,
Les martyres sont familiers.

Prison humide, froids reptiles,
Ce sont là tourments inutiles.
Mais voici soudain du nouveau :
Portant la torche de résine,
Une vision sarrasine
Apparaît au seuil du caveau.

C'est une femme sans pareille.
Et ces mots viennent à l'oreille
Des pauvres chrétiens ébahis :
— « Fils de la croyance chrétienne,
Que votre Jésus vous soutienne !
Vous reverrez votre pays.

« Suivez-moi ! » — Les Francs la suivirent;
Et voici bientôt ce qu'ils virent,
Suivant la femme et le flambeau
A travers des couloirs sans nombre,
Guidés par sa torche et son ombre,
Un palais splendidement beau.

On arriva dans une salle
Étincelante et colossale.
Ce n'était plus là leur prison !
D'or la muraille était couverte;
Et par la fenêtre entr'ouverte
La mer brillait à l'horizon.

Le plafond éclatait de lustres.
Qui créa ces splendeurs illustres ?
C'est le fils de Mathusalem.
Dans des coffrets mélancoliques,
On avait placé des reliques
Qui venaient de Jérusalem !

Là brillaient les fleurs de la terre.
Là poussait tout fruit salutaire
Dans lequel, pour guérir, on mord.
Le remède était chose sûre :
Il guérissait toute blessure,
Excepté celle de la mort.

— « Messires, dit la châtelaine,
Les fruits dont cette chambre est pleine
Font oublier peine et prison. »
Les chrétiens un moment doutèrent;
Et puis tous ensemble ils goûtèrent
A ce baume de guérison.

Comme un bûcher où vivrait l'âme,
Sa robe était couleur de flamme,
Pleine d'étoiles de fin or.
Elle était blanche, la Mauresque,
Blanche et blonde à la croire presque
Une pâle fille du Nord.

On voyait en hiéroglyphes
Toute l'histoire des khalifes
Sur le collier d'or qui l'ornait.
Elle avait, l'enfant blanche et blonde,
Des cheveux souples comme l'onde,
Blonds comme la fleur du genêt.

Ses petits doigts, faits pour l'aumône,
Délicats comme l'anémone,
Fermèrent la porte; et les preux,
Voyant une si belle femme,
Crurent à quelque piége infâme,
Car ils se trouvaient trop heureux.

Sa beauté n'était pas mortelle.
D'en haut, d'en bas, d'où venait-elle?
On ne pouvait pas le savoir.
Un homme, après trois jours de jeûne,
Eût été, fût-il vieux ou jeune,
Rassasié rien qu'à la voir!

Lorsque la porte fut fermée :
— « Quels que soient vos noms dans l'armée,
Chrétiens, soyez les bienvenus!
Moi, je suis Florippes; mon père
Est l'amiral Baland; j'espère
Que vous avez des noms connus? »

Aussitôt un vaillant jeune homme
Se lève : — « Reine, je me nomme
Olivier; je suis le vainqueur
De Fierabras et pair de France! »
— « Mon frère! hélas, quelle souffrance!
Chrétien, j'en ai mal dans le cœur. »

Olivier reprit : — « Belle dame,
Je comprends votre douleur d'âme ;
Mais regardez mon corps saigner ;
Depuis deux jours cela ne cesse :
Je suis donc Olivier, princesse,
Fils du duc de Gènes, Reigner.

« Sans trahison ni félonie,
Notre loyale baronie
N'a pas de gloire à mendier !
Chacun de nous tous a la sienne :
Descendant d'une race ancienne,
Voici Girard de Montdidier !

« Ce sont les preux du grand Royaume
Qui sont devant vous ; c'est Guillaume
D'Estoc et Geoffroy l'Angevin ;
Chacun des autres qui se lève
Porte un nom qui vaut mieux qu'un glaive ;
Vous parler d'eux tous serait vain ! »

— « Messires, dit la châtelaine,
Ce soir vous reverrez la plaine
Et l'empereur et vos amis.
Votre aventure est lamentable ;
J'ai fait seller dans mon étable
Des chevaux qui vous sont promis.

« D'ici là, s'il vous prend envie
De quelque table bien servie, —
Car si mon vieux père vous hait,
Je vous aime, vaillants et nobles ! —
Mets rares, vins de vos vignobles,
Vous trouverez tout à souhait.

« J'ai même de belles suivantes,
Aux chants harmonieux savantes,
Que j'enverrai dans ce séjour !
On va vous rendre votre épée.
Florippes veut être occupée
De votre plaisir tout un jour.

« Maintenant, voulez-vous connaître
Pourquoi je ne puis pas en être,
Messires, de ce bonheur-ci ?
Vous êtes beaux, nobles et braves.
C'est peu de briser vos entraves;
Je devrais vous aimer aussi !

« Mes amours, à moi, sont lointaines.
Si vous saviez, mes capitaines !
Je ne puis pas me délier;
Je le dis ici sans vergogne :
Mon amant est Guy de Bourgogne !
Vous connaissez ce chevalier ?

« C'est un des vôtres, et personne,
Non, pas même lui, ne soupçonne
Que mon œil suit de loin ses pas.
Quelle fierté ! quelle vaillance !
Je distingue aux combats sa lance;
Vous le lui direz, n'est-ce pas ?

« Vous lui direz quelle colère
Florippes brave pour lui plaire;
Car il va falloir me nommer !
Je l'aime, il faut que je l'obtienne;
Je l'aime, à me faire chrétienne,
Si votre Dieu me fait aimer !

« J'ai refusé des idolâtres,
Des rois nègres, des rois mulâtres,
Des amours de feu qu'on m'offrait;
Et pour lui j'ai gardé mon âme,
Comme un parfum, comme un cinname,
Comme un baume dans un coffret.

« Ces princes qui m'avaient choisie,
Me donnaient l'Afrique et l'Asie,
Des trésors à n'y pas penser !
C'est tout, pourtant, et ce n'est guère.
J'aimerais mieux, après la guerre,
Sa moindre blessure à panser !

« Franc de cœur et franc de visage,
Olivier, reçois mon message
Et charge-toi de l'accomplir.
Et maintenant, adieu, mes frères !
A l'abri des soupçons contraires,
Vos coupes peuvent se remplir. »

Juillet 1852.

LE CLERC PÈLERIN

Il y a ici mauvaise solde de grands services.

(Roman de Guillaume au court nez.)

II

LE CLERC PÈLERIN

I

Voyez, près du Rhin qui serpente,
Cette carcasse de charpente;
Tout n'est que travail et que bruit;
Voyez ces pierres indécises,
Qui vont s'élever par assises,
Pour l'église que l'on construit.

Tout un peuple est à la besogne :
La cathédrale de Cologne
Au ciel va prendre son élan.
Une légende assez impie
— N'ayez peur que je la copie —
Dit que le diable en fit le plan !

Laissons le diable et ses malices :
D'ordinaire il hait les calices,
Il s'y brûle, dit-on encor,
Et revenons à cette enceinte,
Cette sorte de Babel sainte,
Où tout le monde était d'accord.

Chacun travaillait sans relâche :
Pas de paresseux ni de lâche;
Seul, le fort pouvait être admis;
Parmi ces pierres triomphantes,
On voyait passer dans les fentes
Les hommes comme des fourmis.

Les hauts blocs, dans leurs robes blanches,
Montaient en glissant sur les planches;
Les piliers grandissaient aux yeux;
D'échelle en échelle dressées,
Les pierres, comme des pensées,
Se groupaient vers le ciel joyeux!

De cette belle hymne muette,
L'architecte était le poëte,
Et Dieu n'eut pas de chants meilleurs,
Quand l'église fut achevée;
Et la poussière soulevée
Etait l'encens des travailleurs!

Avec leurs tabliers de toile,
Dans quelle bienheureuse étoile
Sont-ils, ces maçons glorieux?
Construisent-ils, pleins de courage,
Pour tous leurs compagnons d'ouvrage
Un paradis laborieux?

Les générations trop lasses
Mouraient; d'autres prenaient leurs places;
Les hommes ont si peu de jours!
Les ouvriers tombaient. L'idée,
Par de nouveaux venus guidée,
Montait, montait, montait toujours!

Peuples et rois, comme des mages,
Venaient apporter leurs hommages
A ce saint et vaste séjour!
L'Europe entière, dans l'attente,
Venait voir la crèche éclatante
Où Jésus renaîtrait un jour!

Toute main se croyait bénie
De toucher à l'œuvre infinie!
Des empereurs furent jaloux
D'y donner un peu de leur vie;
Même au Saint-Père il prit envie
D'y remuer quelques cailloux!

II

Un matin, la foule ouvrière
Était à faire sa prière
A Dieu, le maître des efforts,
Pour qu'il leur prêtât sa main large;
Il fallait porter une charge
Qui décourageait les plus forts!

La pierre était là toute prête;
Mais pour la monter sur la crête
Il ne se trouvait pas de dos!
Pour vingt bras, c'eût été démence
Que d'affronter ce bloc immense;
C'étaient d'impossibles fardeaux!

Mais la prière nous ranime :
Tous, d'un mouvement unanime,
Les plus vieux, les plus indécis,
Vinrent au travail de plus belle !
Or, sur cette pierre rebelle,
Voici qu'un homme était assis !

C'était, comme il pouvait paraître,
Un saint homme, en habits de prêtre,
Pauvre pèlerin voyageur;
Il portait barbe qui grisonne,
Et sans s'occuper de personne,
Cet inconnu semblait songeur !

Un maçon près de lui s'approche.
— « Croyez-vous que ce bloc soit roche
A reposer un grand marcheur?
Lui dit-il; levez la paupière,
Et considérez cette pierre;
Savez-vous, prud'homme prêcheur,

Que là-haut il nous faut la mettre,
Ce qu'encore apprenti ni maître
N'a pu depuis trois jours entiers? »
Alors l'homme de pénitence :
— « Tout est bon qui porte assistance !
Je vous aiderai volontiers ! »

— « Bon pèlerin, sur votre épaule
Autant vaudrait porter le pôle !
Rien n'y fait, le bras ni l'outil. »
L'inconnu, se taisant, ramasse,
Met sur son dos la lourde masse.
— « Où faut-il la porter ? » dit-il.

Puis, montant d'un pas grave et libre,
Il mit la pierre en équilibre
Au haut du pilier désigné.
Et dans cette foule inquiète,
Jalouse, étonnée et muette,
S'assit, après s'être signé.

Un ouvrier lui dit : — « Mon père,
Ce n'est pas à jeûner, j'espère,
Qu'on acquiert des muscles d'acier !
Vous devez connaître, je gage,
Quelque mystérieux langage ;
Vous êtes saint ou bien sorcier ? »

— « Mon bel ami, je ne dérobe
Nul artifice sous ma robe !
Et sur ma part de paradis,
— Car chacun y compte et s'y fie —
Dit l'inconnu, je certifie
Que je suis bien ce que je dis !

« Je suis clerc pèlerin et j'erre,
Cœur léger, besace légère,
Et j'allais au pays romain,
Au moutier de monsieur Saint-Pierre,
Quand, pour remuer votre pierre,
Dieu mit sa force dans ma main !

« Tout homme fait son sacrifice,
Porte sa pierre à l'édifice,
Le maçon et le souverain !
Si ma besogne peut vous plaire,
Amis, prenez-moi sans salaire ! »
Et l'on garda le pèlerin.

C'était le géant de la troupe.
Un fardeau trop lourd pour un groupe,
Sous ce poids énorme abattu,
Tout ce qui tue et ce qui brise,
Un bloc à poser sur la frise,
Il le portait comme un fétu.

Par une divine entremise,
Toute matière était soumise
A ce travailleur inconnu;
L'église montait par magie,
Depuis qu'avec son énergie
Cet homme étrange était venu !

Les ouvriers les plus habiles
Près de lui paraissaient débiles.
— « Frères, dit un jour un ancien,
Devant ce compagnon je cède;
Amis, c'est Satan qui nous aide!
Ce prêtre est un nécromancien!

« Notre église est pestiférée;
Jamais force plus affairée,
Même au temple de Salomon,
Ne fit une besogne telle;
Ce n'est pas une œuvre mortelle;
Il nous faut tuer ce démon! »

Les ouvriers, d'intelligence,
Préparèrent donc leur vengeance.
Ce fut prompt; ayant sous la main
Les échelles, quand vint la brune,
Ils vinrent en préparer une
Qui casserait le lendemain!

Jamais pareille perfidie
Ne fut si savamment ourdie.
Notre pèlerin monte donc;
Il gravit, s'élève, traverse,
Puis soudain tombe à la renverse,
En criant : — « Dieu m'ait en pardon! »

Il n'avait pas fini sa phrase,
Qu'une lourde pierre l'écrase.
Tous, feignant de le secourir,
L'entourent d'une douleur fausse.
— « Amis, dit-il, creusez ma fosse;
Car je sens que je vais mourir !

« Compagnons, regardez en face
Votre crime, et grand bien vous fasse !
Je vous pardonne. Ainsi soit-il !
Ah ! vous ne me connaissiez guère ;
Je suis franc comme homme de guerre
Et ne suis pas démon subtil.

« Approchez-vous, car je m'affaisse ;
Venez là, que je me confesse !
Pour celui qui m'a mis à bas,
Qu'il s'en vante en son âme immonde ;
Car les plus vaillants de ce monde
Ne l'ont pas fait dans cent combats.

« Le ver renverse la statue,
Et c'est ainsi que Dieu nous tue !
Il humilie en nous courbant;
L'âme fière est la plus frappée;
Quand j'étais un homme d'épée,
J'étais Renaud de Montauban !

« Nous étions quatre téméraires,
Quatre intrépides, quatre frères,
Plus forts qu'empereurs et que rois,
Quatre pour le ciel et la terre !
Moi, je meurs ici solitaire,
Ils ne vont plus être que trois !

« Mon épée à Dieu fut fidèle.
Pourtant, je me séparai d'elle
Pour finir ma vie à genoux;
Je commençais, la mort m'arrête.
Quand l'absolution est prête,
Le Seigneur se penche sur nous.

« Dans toutes les causes bénies,
Mon glaive a dit ses litanies :
Même à Jérusalem, je fis
De ma sainte robe une armure,
Et — Jésus peut-être en murmure —
J'ensanglantai son crucifix.

« Mes bons amis, je me figure
Que ma mort est d'un triste augure
Pour ce malheureux monument.
Le vent emportera mon râle :
Mais quoi qu'on fasse, ô cathédrale,
Mon sang se mêle à ton ciment.

« Qu'un dernier vœu se réalise,
Et tu grandiras, pauvre église :
A force de bras, à prix d'or,
Qu'on t'achève et qu'on te décore ! —
Montauban ! » cria-t-il encore,
Puis il mourut comme on s'endort.

Juillet 1852.

IL NE FAUT TENTER DIEU

Les aucuns sont mortz et roydiz.

Fr. Villon.

III

IL NE FAUT TENTER DIEU

Charlemagne était en campagne.
Du côté de la vieille Espagne,
Avec le Seigneur pour soutien,
Avec ses preux pour entourage,
Dans sa force et dans son courage,
Chevauchait l'empereur chrétien.

Tous les paladins des chroniques,
Les barons aux serments uniques,
Invincibles sous le harnois,
Formaient l'escorte souveraine,
Roland, et Garin de Lorraine,
Olivier, Oger le Danois.

La légende a gardé mémoire
D'un certain château d'Aigremoire,
Habité par les Sarrasins !
Or, tous ces maudits infidèles,
Protégés par leurs citadelles,
Désolaient les pays voisins !

Charle, apprenant telle souffrance,
Manda les douze pairs de France,
Et leur dit : — « Soyez tous bénis !
Voulez-vous, par une victoire,
Faire œuvre pie et méritoire
Qui plaise au baron Saint-Denis ? » —

Levant leurs lances qu'ils brandirent,
Les preux aussitôt répondirent :
— « Très-sire Empereur, nous ferons
Toute chose qui peut vous plaire :
Nous épousons votre colère ;
Marchez — et nous triompherons. »

Charles reprit : — « Dieu nous regarde ; —
Nous sommes sa gloire et sa garde.
Nous vaincrons les païens, je crois.
Que l'armée avec nous s'élance !
L'honneur est droit comme la lance,
Et notre épée est une croix. » —

Et l'on partit. Mais Charlemagne,
En quittant sa bonne Allemagne,
Etait triste et fit plus d'un vœu ;
Car, hélas ! malgré sa prière,
Dans cette Espagne meurtrière
Il devait laisser son neveu.

L'empereur, conduisant l'armée,
Sentait donc son âme alarmée.
Ils avaient tous dit : — « Nous vaincrons ! »
Mais, dans sa foi toute chrétienne,
Charles disait : — « Dieu nous soutienne ! » —
Car il pensait à ses barons.

Après une lutte terrible,
Ils prirent le pont de Mantrible,
— Dont la légende parle encor —
Les Sarrasins dans leur défaite,
Entendirent un air de fête :
C'est Roland qui donnait du cor.

Charle était auprès de sa tente :
A cette fanfare éclatante,
Les larmes aux yeux, il s'assit.
Pourtant c'était une victoire ! —
Mais je raconte une autre histoire ;
N'attristons pas notre récit. —

Les païens reprirent haleine ;
Ils s'établirent dans la plaine
Devant le camp de l'empereur. —
— « Ah ! puisqu'ils veulent se défendre,
Nous aurons des têtes à fendre ! »
— Dit Olivier, plein de fureur

Charles voit Turpin et l'appelle :
— « Un lieu maudit devient chapelle,
N'est-ce pas, par de saints moyens ?
Archevêque, le temps nous presse.
Bénissez cette forteresse
Que nous avons prise aux païens.

« Dieu, qui protège mon empire,
Me souffle un projet et m'inspire.
Sur ces tours étendez la main ;
Car je veux, pour nous et les nôtres,
Qu'il soit dit quelques patenôtres,
Avant le combat de demain. » —

L'archevêque fit son office :
Il dissipa tout maléfice,
Et, grâce à son pouvoir divin,
Il purifia ces enceintes ;
Et les murailles étaient saintes
Et chrétiennes quand la nuit vint.

Quand les feux de l'aube rougirent,
Le lendemain, les Francs surgirent.
L'archer et l'arbalétrier
Prirent leur place de bataille :
Et les preux, à la haute taille,
Avaient le pied dans l'étrier.

Voyant son armée ainsi prête,
Charlemagne un moment s'arrête
Et s'agenouille à deux genoux :
— « Seigneur, bénis dans la campagne
Tout ce peuple qui m'accompagne,
Dit-il, et veille bien sur nous !

« Mon Dieu, dans cette foule immense,
Avant que le combat commence,
Tu sais déjà ceux qui mourront.
Dieu puissant, fais que je les voie !
Pour moi seul, je t'en prie, envoie
Un signe apparent sur leur front ! » —

Et Charlemagne se redresse.
Ses yeux, tout remplis de tendresse
Et de larmes douces mouillés,
Voient les siens que son zèle anime ;
Pour une prière unanime
Ils sont vingt mille agenouillés.

L'armée à son tour se relève.
L'empereur va tirer son glaive
Pour donner l'ordre de partir,
Lorsque ce signe qu'il implore,
Une auréole vient éclore
Sur le front de chaque martyr.

— « Pour ce vœu que tu réalises
Je te bâtirai deux églises,
Seigneur Dieu, car le signe a lui ! » —
Et Charlemagne fait en sorte
Que chaque homme désigné sorte,
Quitte son rang et vienne à lui :

Et, religieusement traître,
Dans le fort bénit par le prêtre,
Comme en un lieu sûr, il les met ;
Puis tirant Joyeuse — il s'écrie :
— « Mes preux, combat bien, qui bien prie.
Allons, les Francs — à Mahomet ! » —

Tout le jour, en grande furie,
Ce fut une horrible tuerie ;
On distribua tant de coups
Que le sang fumait dans la plaine,
Et que le soir pour prendre haleine
Tous les chevaux tendaient leurs cous.

La lune, indifférente et claire,
Sur cette scène de colère
Se leva dans le ciel serein.
Promenant sa vue autour d'elle,
Elle vit l'armée infidèle
Qui jonchait au loin le terrain.

Quand la sienne fut rassemblée,
Charlemagne eut l'âme troublée;
Sur une colline placé,
Pour compter ses gens, il les range
Et ne trouve — merveille étrange —
Pas un mort et pas un blessé !

— « Turpin, dit-il, Dieu nous protége;
Rentrons au camp en grand cortége.
Pour nos prisonniers quel retour,
Quelle nouvelle on leur apporte ! » —
Il arrive, il ouvre la porte : —
Ils étaient tous morts dans la tour.

Février 1852.

LE CHAMP DE MONTOLIEU

Dans le champ de Montolieu a été planté un jardin où chaque jour il pousse et bourgeonne quelque chose; mais le rouge et le blanc que donnent là les fleurs et les graines, c'est de la chair, c'est du sang, ce sont cervelles répandues par le glaive. Là, chaque jour, entre péché et merci, le ciel et l'enfer se peuplent d'âmes et d'esprits.

(Roman de la guerre des Albigeois.)

IV

LE CHAMP DE MONTOLIEU

Le printemps ranimait la plaine :
Le page avec la châtelaine,
Yvonnet et dame Ysabeau,
Sur la tourelle solitaire,
Respiraient la paix de la terre ·
— « Mon Dieu ! disait-il, que c'est beau ! »

« — Pourtant, dit la dame pâlie,
Vois comme la nature oublie ;
Elle renaît en un clin d'œil :
Elle a moins de cœur que les hommes !
Elle est consolée, et nous sommes
Pour bien longtemps encore en deuil. »

Yvonnet reprit : — « La nature
Veut rassurer la créature
Par ce sourire printanier ;
Respirez ces douces haleines. »
— « Mais, dit la dame, dans ces plaines,
Mon époux est mort l'an dernier.

« Comme des gueux qu'on assassine,
Comme une tribu sarrasine,
On tua tout, là, sous mes yeux,
Tout un peuple, ô l'horrible fête !
Et la nature satisfaite
Avait ce sourire joyeux.

« Elle resta sereine et bleue,
Et dans l'espace d'une lieue
Combien en a-t-on vu mourir ?
La nature et Dieu sont complices :
Je les hais pour tous ces supplices,
Et ce beau temps me fait souffrir.

« Simon de Montfort dans ma vie
A jeté la rage et l'envie.
Seule, isolée en mon manoir,
Le grand soleil me rend morose.
Je maudis l'étoile et la rose ;
Je ne connais plus que le noir. »

— « Mais n'est-il pas, dame chérie,
Une lueur qui vous sourie ?
Dit le petit page en tremblant,
Nos cœurs ne sont-ils pas les mêmes ? »
— « Ah ! mon pauvre Yvonnet, tu m'aimes !
Tu m'aimes, mon pauvre agneau blanc !

« Eh bien ! que le pape l'apprenne :
Je suis ta maîtresse et ta reine ;
Je veux me damner sur ton cœur.
Leur paradis, je le redoute ;
Car j'y rencontrerais sans doute
Simon, notre odieux vainqueur.

« Viens, descendons dans la campagne,
Je suis ta dame et ta compagne. »
— « Merci, dit l'enfant grave et fort;
Vous m'aimez, c'est un doux partage
Mais vous haïssez davantage,
Je tuerai Simon de Montfort.

« Fiez-vous à ma foi jalouse.
Il a son camp devant Toulouse;
C'est là que je le frapperai.
Il mourra d'un coup d'arbalète. »
— « De ta main !... ma joie est complète :
Enfant, je l'avais espéré. »

Puis, rayonnante de colère :
« — A dure peine, doux salaire,
Dit-elle en le baisant au front ;
Va ! mon archange, l'innocence
Et ton amour font ta puissance.
Va ! tous ceux que tu hais mourront. » —

Cette journée était charmante :
Ysabeau, la terrible amante,
Marchait auprès de son ami ;
Sur une riante prairie,
Elle allait, pauvre âme meurtrie,
Triste cœur, content à demi.

Lui, la tête de rêves pleine,
Sous les pas de sa châtelaine,
Fit un bouquet de fleurs des champs.
— « Yvonnet, Yvonnet, dit-elle,
Pour une blessure mortelle,
Prends une épée à deux tranchants. »

— « Et vous, madame, à votre taille,
Jusqu'au retour de la bataille,
Gardez ces fleurs en souvenir.
Gardez-les, fraîches ou fanées,
C'est l'emblème de mes années :
Cela me fera revenir. »

— « Oui, mon Yvonnet, je les garde,
Reprit Ysabeau, mais regarde :
Qu'as-tu fait en les ramassant ?
Vois, ces paquerettes nouvelles,
Mon enfant, ce sont des cervelles ;
Ces coquelicots, c'est du sang.

« Écoute : leur tige murmure ;
Cueille, ami, la vengeance est mûre :
Simon de Montfort va mourir.
Lorsque tu le verras paraître
Dis-lui : Je viens de voir, ô traître,
Le champ de Montolieu fleurir. » —

Yvonnet partit pour Toulouse.
Les tristes fleurs de la pelouse,
Sans cesse Ysabeau les tenait ;
Et tous les jours, sombres amies,
Leurs lèvres rouges ou blémies
Semblaient réclamer Yvonnet.

Huit jours se passèrent ; personne
De Toulouse ou de Carcassonne !
On attendit encor huit jours ;
Pas de nouvelles de la guerre.
Ysabeau n'espérait plus guère ;
Mais les fleurs attendaient toujours.

Le petit bouquet funéraire
Lui souriait pour la distraire ;
De chaque calice vermeil
Sortait un parfum de vertige :
Chaque fleur agitant sa tige
Berçait d'attente son sommeil.

Une nuit, son rêve l'emporte :
— « C'est Yvonnet ! ouvrez la porte :
Hier soir les fleurs sentaient bon.
Fête ! que tout sourie et brille ! » —
Et pour se faire ouvrir la grille
Dame Ysabeau ne fit qu'un bond.

— « Ah ! c'était bien lui ! j'en suis sûre.
Il porte une grande blessure,
Mais il me revient triomphant.
Des torches ! et qu'on m'accompagne !
Je veux battre au loin la campagne
Et retrouver mon pauvre enfant. »

Avec elle Ysabeau ramène
Ses fleurs, bouquet de chair humaine.
Ce triste champ de Montolieu
Est fatal à qui le traverse.
Tout de son long, à la renverse,
Yvonnet gisait au milieu.

L'enfant avait tenu parole :
Le bouquet, corolle à corolle,
Venait de se faner soudain !
Ysabeau, le jetant loin d'elle,
Dit : — « Tu dois être, ô cœur fidèle,
La seule fleur de mon jardin.... »

Novembre 1852.

CHANT DE MORT

La victoire me donnera d'assez bons chevaux, dit Spartacus en tuant son cheval avant la bataille ; si je suis vaincu, la mort me prendra en croupe.

V

CHANT DE MORT

Hommes d'armes, je vous convie
Au dernier récit de ma vie.
L'histoire est triste, écoutez-la.
Ecoutez, clerc et capitaine;
Mon nom est Walther d'Aquitaine,
Et j'ai fui le camp d'Attila.

Avec moi, la belle Hildegonde,
Une fille d'un roi Burgonde,
A travers champs a déserté;
L'enfant est morte, et je la pleure.
Moi, je vais mourir tout à l'heure;
La mort sera ma liberté.

Nous avions, à travers les plaines,
Emporté bien des coupes pleines
De joyaux et de diamants :
Nous avions fui le camp sauvage
Avec l'horreur de l'esclavage,
Comme d'aventureux amants.

J'avais une vaillante épée ;
Mon armure était bien trempée ;
Mon cheval était vif et fier ;
Sur mon cœur, d'une peur charmante
Battait le cœur de mon amante.
Quand j'y pense, — c'était hier !

Le soir venu, nous nous assîmes
Sur un mont aux abruptes cimes.
Elle dormit sur mes genoux :
Tout était silence et mystère ;
Tout dans le ciel et sur la terre
Semblait s'intéresser à nous.

Quand elle fut bien réveillée,
La lune éclairait la feuillée.
Je dis : — « Nous partirons demain !
Nous sommes bien sous ces broussailles ;
Pour cette nuit de fiançailles,
Reçois ma tête dans ta main.

« Je suis las, pauvre enfant chérie;
Pendant mon sommeil, veille et prie.
Vois, la nature est sans émoi;
Ne sois pas trop vite alarmée;
Et, quand tu verrais une armée,
Tout doucement réveille-moi. » —

Hélas! cette nuit-là fut brève.
Mon paradis ne fut qu'un rêve;
On nous poursuivit jusqu'ici.
Je sentis sa lèvre tremblante
Sur ma bouche, et d'une voix lente
Elle dit : — « Walther, les voici! »

Lorsque je vis les javelines
A l'escalade des collines,
D'être resté j'eus un remord.
— « Ils ne t'auront pas, Hildegonde,
Lui dis-je, si Dieu nous seconde :
Ne crains rien, ce n'est que la mort. »

Je vis un sourire de fièvre
Effleurer tristement sa lèvre;
Son corps était pris de frissons;
Et son œil suivait dans les ombres
Les bataillons de piques sombres
Montant de buissons en buissons.

Mon cheval portait sur sa selle
Les cadeaux de noces de celle
Qui voyait la mort approcher.
Aussitôt, sous mes mains avides,
Les deux grands coffrets furent vides :
Tout roula du haut du rocher.

— « Tiens ! criai-je, pris de démence,
Au torrent, ton trésor immense !
Au torrent, cheval et sommiers !
Faisons-nous légers, que t'en semble ?
Pour que la mort nous prenne ensemble.
— Maintenant, malheur aux premiers ! »

Et, comme un large fer qui fauche,
Mon glaive, allant de droite à gauche,
Renversa les deux plus hardis.
A genoux, près de moi, derrière,
Hildegonde était en prière. —
J'en avais déjà tué dix !

Mais ils pleuvaient comme la grêle.
Tous voulaient se jeter sur elle ;
Je me débattais, je frappais ;
Ils étaient tant qu'ils me la prirent.
Je hurlai de rage ; — ils en rirent ;
Mais je perçai leurs rangs épais.

Aux mains de cette troupe infâme,
Elle sanglotait, pauvre femme !
J'eus pitié d'elle au milieu d'eux;
Ils allaient l'emmener vivante.
Ce que j'ai fait là, je m'en vante :
Je lui fendis la tête en deux.

⋮

Saignant et troué comme un crible,
Tuant toujours, j'étais horrible;
Ils reculèrent vers les leurs.
Moi, d'une main toute tremblante,
Tenant Hildegonde sanglante,
A genoux, je versai des pleurs.

« Hildegonde, ma vie est lasse;
Près de toi je me fais ma place,
Car je vois revenir les Huns. —
Je perds mon sang et mes entrailles :
Mais je veux, pour nos funérailles,
En tuer encor quelques-uns. »

Novembre 1852.

LES FORGEURS D'ÉPÉES

De Paris à la mer profonde on n'aurait pas trouvé un homme de si fier visage et si terrible à regarder.

(Roman provençal.)

VI

LES FORGEURS D'ÉPÉES

On frappe d'étrange manière.
C'est dans la forêt Charbonnière,
Située au pays Frison.
C'est un bruit de fer sur l'enclume;
Par moments, un éclair s'allume
Dont s'illumine l'horizon.

Dans un caveau, sous des tourbières,
Comme des spectres hors des bières,
Comme des démons en enfer,
Auprès de trois forges qui ronflent,
De leurs bras, dont les muscles gonflent,
Trois hommes travaillent le fer.

La nuit tombe sur les bruyères :
De fantastiques écuyères
Par les bois semblent chevaucher;
Ce sont les esprits de la flamme. —
Un homme est là, sans dard ni lame,
A pied, seul et las de marcher.

Quel est son nom et sa patrie?
Serait-ce un Leude de Neustrie?
Il porte barbe et cheveux longs.
Est-ce un Bagaude âpre et sauvage,
Un serf qui veut fuir l'esclavage?
Sa tunique est tout en haillons.

L'inconnu suit la flamme; il entre
Dans le marais, descend sous l'antre,
Et trois voix lui parlent d'accord :
— « Comment s'appelle votre épée,
Messire? Elle n'est point trempée.
Il nous fallait dix ans encor. » —

— « Terminée ou non, que m'importe?
Elle est à moi; qu'on me l'apporte!
Dit le jeune homme frémissant;
Je veux l'achever à ma guise :
C'est sur des crânes qu'on aiguise,
Et la bonne trempe est le sang. » —

Alors un forgeron se lève,
Et sur l'enclume prend un glaive :
— « Depuis cent ans que nous frappons,
Un seul être a vu nos figures;
Si tu viens sous de bons augures,
Je vais t'interroger; réponds.

« Voici Durissime, regarde :
Neuf pieds de la pointe à la garde;
Es-tu Guillaume le Normand?
Un taillefer de bonne espèce,
Tête solide et main épaisse? »
— « Ce n'est pas moi; honte à qui ment. »

— « Baptisme a Fierabras pour maître;
Un païen seul peut la soumettre.
Dans sa poignée elle contient
Ce que le sang colore, arrose,
Du sable et des feuilles de rose... »
— « Passez, passez! je suis chrétien. »

— « Escalibar, la plus ancienne,
Artus l'a prise pour la sienne
Sur l'enclume où nous nous courbons. —
Celle-ci fera parler d'elle :
C'est l'arme d'un héros fidèle,
Lancelot, le meilleur des bons.

« A l'abri de tout maléfice,
Des preux, experts à leur office,
Manieront, comme un saint levier,
Hauteclaire et Courtain; jeune homme,
Es-tu l'un de ceux que l'on nomme
Oger le Danois, Olivier?

« Entre toutes voici la sainte :
Durandal un jour sera ceinte
Par la force et par la vertu;
Es-tu Roland? Dans des années
Ton bras fendra les Pyrénées. »
— « Ce n'est pas moi. » — « Qui donc es-tu?

« Pas une arme à ta main; aucune!
Serais-tu?... Je n'en ai plus qu'une :
Tous les peuples et tous les rois
Devront céder à sa vaillance;
Elle est formée avec la lance
Qui perça Jésus sur la croix.

« Elle seule a plus de reliques
Que les plus grandes basiliques,
Que les coffrets les mieux bénits;
Son large pommeau donne asile
A du sang pris à saint Basile,
A des cheveux de saint Denis.

« La voici, rayonnante et nue !
Cinquante ans nous l'avons tenue
Sous nos marteaux, sous nos soufflets.
Vers l'ombre ou les rayons tournée,
Sa lame, dans une journée,
Change trente fois de reflets.

« Si ton bras n'est pas fait pour elle,
Autant vaudrait, de ta main frêle,
Arracher le plus vieux sapin,
Ou brandir quelque antique yeuse;
Car, sais-tu, l'épée est Joyeuse;
Son maître est Karl, fils de Pépin. »

— « C'est moi ! c'est moi ! ma fiancée ! »
Et déjà sa main est lancée
Pour saisir l'acier souverain.
— « Allons, le forgeur énergique,
Soulevez le marteau magique;
Venez çà; soyez mon parrain. » —

Mais cette épée est retenue
Par une puissance inconnue :
Karl n'est pas assez vigoureux;
Aussitôt il s'entend maudire :
— « Ton nom, nous allons te le dire :
Gannelon, le Judas des preux !

« Tu n'es qu'un imposteur vulgaire;
Toi, né pour l'épée et la guerre,
Né pour la lance et les chevaux!
Va donc trouver les châtelaines;
Elles ont embrouillé leurs laines,
Tu peigneras leurs écheveaux! » —

Karl prend un marteau sur l'enclume
D'un poids tel et de tel volume
Que tout fer était aminci
D'un seul coup de la lourde masse.
— « Plaise à Dieu, dit-il, qu'on ramasse
Joyeuse, et qu'on s'en serve ainsi! » —

Il leva trois fois la massue :
Une triple mort est reçue;
Les trois forgerons sont à bas.
— « Ma foi, dit Karl, l'arme est meilleure
Que leurs glaives de tout à l'heure;
Je veux l'emporter aux combats.

« Ah! vous vous êtes éloignées
De ma main, brillantes poignées!
Vous méprisez le louveteau.
Ah! mon nom est le nom d'un autre!
Eh bien! sachez quel est le nôtre
Dorénavant : — Karl le Marteau! »

Or, voici ce qu'en dit l'histoire :
A Poitiers, dans une victoire,
Le Marteau devint immortel.
Joyeuse conquit l'Allemagne. —
Un des deux Karl fut Charlemagne,
Et l'autre fut Charles-Martel.

Octobre 1853.

LA MANNE

Hélas ! Seigneur, je suis fou de ce peuple ;
je vous prie de me pardonner.

SAVONAROLE.

VII

LA MANNE

I

En causant quelquefois de l'abîme où l'on souffre,
D'où sort incessamment un cri qui fait trembler,
J'entends dire à des gens désespérés : Ce gouffre
Va grandissant ; il est impossible à combler.

On croise ses deux bras sur le cœur qui se serre,
Et l'on hoche la tête avec un doute amer :
Essayer sou par sou de remplir la misère,
C'est vouloir dessécher goutte à goutte la mer.

Hélas ! chacun de nous, en jetant son offrande,
Pense : j'ai mis ma part et je dois être absous.
Puis il se tourne, et prêche, et dit : La peine est grande;
Frères, la charité, s'il vous plaît; quelques sous !

Ah ! nous pouvons, pendant des millions d'années,
L'un après l'autre ainsi jeter notre denier,
Goutte à goutte humectant les régions damnées,
Le trou sera le même au premier qu'au dernier.

Faisons halte un instant au bord du gouffre immense;
Que le monde s'arrête, unanime, à genoux;
Regardons les sillons où tombe la semence,
Et pleins d'effroi, la main tendue, inclinons-nous.

Pour écouter le cri, qu'un moment on demeure.
Si nous voulions et si — car nous sommes nombreux —
Toutes les mains s'ouvraient ensemble, à la même heure...
Un miracle pareil a sauvé les Hébreux.

Or, le peuple de Dieu s'avançait dans les sables,
Epuisé de fatigue et de faim, il marchait;
Guidé par le Seigneur aux dons inépuisables,
Demandant au désert le pays qu'il cherchait.

Moïse, le voyant mourir, s'arrête et prie :
Mon Dieu, jusqu'à ce jour votre main a nourri
Ce peuple-pèlerin, cherchant une patrie :
Sauvez-le ! — Dans le ciel on entendit ce cri.

Les gardiens blancs et purs des célestes enceintes,
A cette heure d'effroi, tous les anges entre eux
Echangeaient le doux pain des communions saintes,
Quand Moïse d'en bas pria pour les Hébreux.

Alors pris de pitié, tous, d'un geste unanime,
Ils laissèrent tomber le pain délicieux :
Et le peuple mangea ce trésor qui ranime —
Et la Bible a nommé manne ce pain des cieux.

Juillet 1855.

KABIR

Comme Dieu, nous devons aimer les mortels en immortels.

JEAN-PAUL RICHTER.

VIII

KABIR

Kabir était sage et prophète.
Quand il ouvrait ses grands yeux doux,
Il éclairait, comme une fête,
Les Musulmans et les Hindous.

Ses disciples n'étaient pas riches ;
Et Kabir restait arrêté
Sur l'humble tapis des derviches,
Dans l'angle de la pauvreté.

Il parlait — éternelle histoire
De qui vient et de qui viendra —
De récompense et de victoire,
Et des splendeurs du ciel d'Indra.

Il leur disait, en douces phrases,
Que le pauvre a ses dieux gardiens,
Les Tchâranas, les Apsarases,
Veillant aux paradis indiens.

Aux enfants des lois musulmanes,
Vers lesquels s'étendait sa main,
Comme aux disciples des brahmanes
Qu'il rencontrait sur son chemin,

Il disait à la foule errante
Qui s'inclinait vers ses genoux :
— « La sagesse est une eau courante,
Venez et purifions-nous !

« Laissons les choses temporelles
Pour qui l'on meurt, sans vrais profits,
Après s'être fait des querelles
Avec son père, avec ses fils.

« Honorons le Dieu qui nous crée ;
Fuyons le monde aux biens épars ;
Toute solitude est sacrée ;
Je vins pauvre et pauvre je pars. » —

Et Kabir, en pleine campagne,
Mourut pauvre et sans un péché.
Un esclave jeta son pagne
Sur son corps, pour qu'il fût caché.

Hindous et Musulmans prièrent,
Sans oser lever le linceul ;
Puis ayant prié s'écrièrent :
— « Allons-nous le laisser là, seul ? »

— « Dans la terre il faut le descendre, »
Proposèrent les Musulmans ;
L'Hindou, le réduisant en cendre,
Voulait le rendre aux éléments.

Pendant une journée entière
Sur ce corps on se querella ;
Et Kabir, inerte matière,
Sous un haillon attendait là.

Quand le soleil quitta la terre,
On craignit la nuit; on songea
A sauver ce corps solitaire;
Les hyènes hurlaient déjà.

Déjà pointait la blanche étoile;
On se pencha : Kabir manquait;
Pas de cadavre sous la toile :
Il ne restait plus qu'un bouquet!

Un bouquet de roses fanées. —
Pauvres disciples querelleurs,
De peur de les voir profanées,
Ils se partagèrent les fleurs.

Juillet 1855.

II

CHRONIQUE RIMÉE

DE JACQUES BONHOMME

Pour nous, quoi qu'il advienne de nous, pauvre ou riche, heureux, malheureux, vivant et par delà la mort, nous remercierons toujours Dieu de nous avoir donné cette grande patrie, la France.

J. MICHELET.

TOUS LES VERS DE CETTE CHRONIQUE ONT ÉTÉ ÉCRITS

SOUS LA RÉPUBLIQUE

Parce que de nos jours le peuple est à la mode,
On croit que le chanter est chose assez commode :
Moi, je ne pense pas que cela soit ainsi,
Et je serais très-fier si j'avais réussi. —

Quand on veut plaire aux rois, quel que soit le système,
On chante un sacre, on fait des vers sur un baptême,
Une ode, un dithyrambe; on est long, on est court,
On parle toujours mieux que les flatteurs de cour.

C'est facile : le nombre est là qui sert de preuve.
J'aime mieux croire encor que d'en faire l'épreuve ;
Chez le premier venu — vous le reconnaîtrez ! —
Les puissants, qui n'ont pas le temps d'être lettrés,
Jugent sur le sujet — mort, baptême ou naissance :
Le titre sert de base à leur reconnaissance.
Ceux qui chantent les rois, ne me sont pas suspects :
La puissance a d'abord droit à quelques respects;
Et puis, tout l'attirail de ces cérémonies
Éveille dans certains esprits des harmonies;
Et les strophes n'ont pas de plus heureux endroits
Que les berceaux princiers et les tombes de rois :
Enfin la muse est femme; elle est un peu coquette;
Elle aime les grandeurs, l'éclat et l'étiquette;
Et comme une bourgeoise, épouse d'un marchand,
Elle dit au poëte : Allons, faisons un chant
Où nous souhaiterons au roi qui nous écoute
De la gloire et du temps. Qu'est-ce que cela coûte ?
Chante, ami : Monseigneur rime bien à bonheur.
Au prochain bal de cour je veux te faire honneur.
Pris aux séductions de la voix alléchante,
Hélas ! le bourgeois vote et le poëte chante.
Un roi succède au roi; pour peu qu'on soit fécond,
On chanta le premier, on chante le second;
L'honnêteté farouche arrive et vous accuse :
Eh ! mon Dieu, l'habitude est là qui sert d'excuse.
C'est donc un très-grand tort, pour un cœur pur j'entends,
De mener à la cour des muses de vingt ans !

Ainsi donc de tout temps c'est une œuvre insensée
Lorsque sur l'étiquette on règle sa pensée :
On y perd sa noblesse, et, si peu que l'on soit,
Ce qu'on donne vaut mieux que ce que l'on reçoit. —

Pauvres rois! dira-t-on. Est-ce un bien grand courage
Que d'ôter un poëte à leur triste entourage?
Le poëte égoïste a-t-il donc tant besoin
Qu'on l'avertisse? Est-il bien digne de ce soin?
De tous les courtisans, quand le toit est en cendre,
N'est-il pas, dira-t-on, le premier à descendre?
Ingrat comme un oiseau qu'on ne peut plus nourrir,
Il ira vivre ailleurs : il ne sait pas mourir.
La volière royale ouverte aux infidèles,
Sur le chaume il ira s'abattre à tire-d'ailes :
Au peuple il chantera, pour payer sa rançon,
Ce qu'il chantait aux rois, c'est la même chanson.
Ah! s'il trahit ainsi les souvenirs de l'âme,
S'il ne parle jamais qu'aux plus forts, je le blâme :
Car tant qu'il restera des abus ici-bas,
La force aura toujours tort — et je la combats.
C'est l'œuvre difficile et l'entreprise ardue
De réclamer pour qui de droit — la chose due.
Ceux qui parlent en prose — ils sont quelquefois lus;
Mais quand on parle en vers, on ne vous entend plus!
Qu'importe! bien venu l'ouvrier qui s'engage .
Qu'il fasse son devoir et parle son langage!

Quelqu'un entendra bien à la fin son patois ! —
L'oiseau qui pour chanter se perche sur les toits,
Celui qui dans les bois célèbre la nature,
Trouvent bien une oisive et douce créature,
Qui rêve en écoutant leurs chansons ou leurs cris ! —
Moi — c'est pour les oisifs du monde que j'écris ;
Pour les êtres dont l'âme au réel est rebelle,
Qui veulent que l'utile ait une forme belle.
Si quelques-uns d'entre eux de mes vers sont contents,
J'aurai fait ma besogne et bien rempli mon temps.
Etre compris des siens, c'est le mieux que l'on fasse.
Oisifs intelligents — à vous donc ma préface. —

Ce vieux peuple français, répandu dans les champs,
A mille souvenirs sinistres et touchants.
Son nom est comme lui : ce nom dont on le nomme,
Est à la fois terrible et doux, Jacques Bonhomme ! —
Nom saignant de révolte et tout chargé de maux ;
C'est là tout simplement notre histoire en deux mots !
Vieux peuple, raconter tes siècles de souffrance,
C'est là ce qui serait une histoire de France !
Tu n'étais qu'un bétail pour les rois et leur cour.
Ah ! si l'on t'eût lâché dans les champs d'Azincourt,
Les Anglais n'auraient pas, si fiers de leur victoire,
Chevauché bien longtemps sur notre territoire !
Fantassin méprisé, tout à coup te levant,
Le cœur à la besogne et la faux en avant,

Si l'on t'avait laissé travailler tout à l'aise
Et courir sus partout à la noblesse anglaise,
Tu n'aurais pas agi comme dans les tournois,
Mais comme ont fait plus tard les braves Champenois,
Dans leur pays, pendant l'invasion dernière;
Tu te serais conduit de la bonne manière.
Nos chevaliers étaient courtois et belliqueux :
Tu te serais battu sans doute autrement qu'eux,
Mais sans avoir, avec ta façon de t'y prendre,
Ni rançons à payer, ni prisonniers à rendre.
Mais Bonhomme était là pour payer les rançons :
On prenait ses troupeaux, on pillait ses moissons;
Tout retombait sur lui, la corvée et la taille,
Et l'impôt lui faisait maudire la bataille.
Il était toujours bon pour donner ses écus !
Pillé par les vainqueurs, pressé par les vaincus,
Des deux côtés pour lui la crainte était pareille,
Et Bonhomme muet, honteux, baissait l'oreille.

Parmi tous ces seigneurs et tous ces souverains
Qui méprisaient sa race et pesaient sur ses reins,
Il n'avait pas d'amis : l'arrogante tourelle
Le surveillait d'en haut et voulait tout pour elle.
Bonhomme aurait aimé ses rois très-volontiers;
Il aimait ce roi Jean qui fut pris à Poitiers :
Mais ni rois, ni seigneurs, hélas ! ne le comprirent;
Il était patient, pauvre, à bout : ils en rirent.

Bonhomme se fâcha; Jacque ouvrit ses couteaux,
Et pour son compte alors fit la guerre aux châteaux.
De sa bonté Bonhomme aime peu que l'on rie; —
Ce temps-là, de son nom, fut nommé Jacquerie.

Ainsi — ces deux noms-là sont donc bien mérités :
Serfs en rébellion, Paysans irrités,
Révoltes sans pitié que l'injustice attise,
Haine et mort aux seigneurs — c'est Jacques qui baptise.
— Maintenant le bon peuple assoupli, radouci,
Cette gent corvéable et taillable à merci,
Le travailleur qui paie, humble, souple, économe,
Le plus vrai des deux noms encore—c'est Bonhomme!

Ce que n'ont pas voulu lui confier les rois,
Jacques l'a pris lui-même; il a conquis des droits;
Il est libre aujourd'hui, non pas libre à la lettre;
Mais il a dans ses mains tous les moyens de l'être.
Aussi, quittant les jours de Jean deux, dit le Bon,
Jusqu'aux jours d'à présent nous sauterons d'un bond.
C'est le Jacques Bonhomme actuel que je chante. —

Ne me supposez pas d'intention méchante;
Je ne vous ferai pas de rapprochements faux,
En plaçant sous vos yeux des bataillons de faulx,

En parlant de châteaux pillés et de ravages.
Je n'y crois pas : ce sont des exploits de sauvages,
Et si l'on revoyait de pareilles fureurs,
Je ne chanterais pas, croyez bien, ces horreurs.
Mon idée est honnête et n'a pas de colère;
Quand vous me connaîtrez, je pourrai vous déplaire :
Tant pis pour vous : je crois être dans le vrai, mais
Pour convertir, mon vers ne menace jamais.

Libre d'allure, armé de rimes décidées,
Mettant la poésie au pas de nos idées,
Aujourd'hui je choisis les plus obscurs héros
Pour faire, en leur honneur, d'humbles romancéros.
Je vais dans les hameaux chercher des épisodes,
Car je veux que le peuple ait aussi ses rhapsodes;
Et pour être écouté j'userai des moyens
Qu'employaient autrefois les rhapsodes païens.

Ils s'en allaient, chantant aux foules populaires,
Ulysse et son voyage, Achille et ses colères :
Dans tous les pays grecs, passants mélodieux,
Ils racontaient comment vivaient les demi-dieux,
Et, grâce au poétique et saint pèlerinage,
Chaque légende était transmise d'âge en âge.
Je veux faire comme eux, mais d'une autre façon :
C'est aux puissants du jour que je dis ma chanson.

C'est plus audacieux ; car on sera sévère
Pour l'importun poëte et le hardi trouvère,
Qui vient, dans l'égoïsme où nous nous étalons,
Chanter Jacques Bonhomme au milieu des salons.

Oui, l'entreprise est folle ; eh bien ! je l'ai conçue,
Et la tente : je veux qu'une chose soit sue : —
C'est qu'encore aujourd'hui, comme au temps du roi Jean,
Le plus pauvre toujours et le moins exigeant,
Patient au travail, humble dans la souffrance,
C'est l'homme du pays — le paysan de France ! —
On n'a pas peur de lui, parce qu'il est muet.
Ah ! si pour secouer sa chaîne il remuait,
Et si l'ébranlement de sa maison de planches
Agitait du château les belles dalles blanches,
S'il vous faisait trembler, vous en auriez plus soin ! —
Mais qu'il gagne le peu dont sa vie a besoin,
Qu'on allume un espoir dans son âme sujette,
Il vit tranquille et joue avec l'os qu'on lui jette.

C'est un bien noble cœur ! Quand nous doutons, il croit.
Tout ce qui meurt chez nous et tout ce qui décroît,
L'honneur national, la sainte idolâtrie,
L'horreur de l'étranger, l'amour de la patrie,
— Qui sait ? peut-être un jour devrons-nous soutenir
L'invasion de ceux qui craignent l'avenir ! —

Eh bien ! ce feu sacré, c'est lui qui le conserve. —
Et ne l'éteignez pas, pour qu'un jour il vous serve !
Car vos grands mots seraient ridicules alors. —
Que les Anglais, soldats, feld-maréchaux et lords,
Conduits par le hasard reviennent en Belgique,
Que la France ait besoin d'un effort énergique,
Qu'un Brunswick nous menace avec un prétendant,
Vous riez ? — Il faudrait s'en tirer cependant ;
Et dans ces moments-là, je n'admets pas la phrase ;
Ce sont des ennemis, il faut qu'on les écrase :
C'est avec quatre mots qu'on chasse l'étranger
Et ces quatre mots sont : — La patrie en danger !

Egoïstes trembleurs, — vous êtes d'une école
Qui voudrait tout finir par un bon protocole :
Vous n'avez pas de haine et je vous en sais gré :
Vous voyez presque tout d'un regard d'émigré ;
Vous craignez les élans révolutionnaires ;
Vous redoutez la voix de Dieu dans les tonnerres.
Que l'on verse le sang, pour la gloire des rois,
Loin de vos yeux, cela vous trouble peu, je crois ;
Même, si l'on veut bien vous laisser dans vos aises,
Vous vous sentez au cœur quelques fibres françaises.
Mais si la guerre, au lieu d'être un jeu triste à voir,
Subitement devient un sinistre devoir ;
S'il faut, pour rester libre, opposer aux mitrailles,
Aux stupides canons, le sang de ses entrailles,

Si c'est l'heure où l'on chante avant d'aller mourir,
Ce n'est pas à la mort qu'on vous verra courir.

Mais que sur un chiffon, un haillon — on crayonne
Ces quatre mots, devise ardente et qui rayonne :
La patrie en danger! — et qu'un homme, en marchant,
Ce haillon à la main et dans la bouche un chant,
Un air noble et puissant aussi, ne vous déplaise,
Aux armes citoyens — la vieille Marseillaise —
Que cet homme traverse et plaines et hameaux,
Et vous verrez alors l'effet des quatre mots!
C'est Jacques qui viendra prendre votre défense. —
Et lorsque je dis : Vous — n'y voyez pas d'offense :
Je suis de votre sang; j'ai toutes vos erreurs :
Seulement, grâce à Dieu, j'échappe à vos terreurs,
Et quand je pense à Jacque et lorsque je l'observe,
Je dis : C'est le vrai peuple et la grande réserve :
Toujours prêt à marcher, toujours prêt à partir.
Son pays! c'est un dieu dont il est le martyr;
Il lui donne un sang rouge, une sueur amère.
Voilà le vrai Français! La France est bien sa mère!
L'argent, les capitaux — tout cela c'est païen!
Pour l'emporter, il est toujours quelque moyen :
On en fait du papier, quand le pays s'effondre,
Des traites, des billets, sur New-York ou sur Londre.
Mais Jacques pourrait-il, lorsque tout est troublé,
Porter à l'étranger ses vignes ou son blé?

Non : — c'est là le nombril qui l'attache à la terre ;
S'il n'est plus laboureur, il devient militaire.
Pendant que vous trouvez un salutaire exil,
Jacques quitte la bêche et saisit son fusil.

Cette gloire vaut bien qu'on lui donne un volume : —
Seulement je voudrais une plus forte plume. —

Juillet 1851.

LA FEMME DE JACQUES

Voilà une jeune fille née sur la paille dans un village de Bretagne tout exprès pour être, sa vie durant, une âme à l'état d'attente dans un corps flétri d'avance par le travail. A peine en âge de force, elle doit gagner son pain au jour le jour, et pour cela, aller, venir, marcher, courir pieds nus, jambes nues, par la pluie, par le vent, à travers les ronces et les épines; garder le bétail, faire la moisson, faire la fenaison, faire la fournée, faire la lessive. Jamais de repos que le dimanche, jamais de sommeil que sur le bout du doigt. Allons, debout! le coq a chanté. Il faut traire la vache, il faut battre la crème et porter au marché le beurre et le fromage. Après quoi, si le cœur lui en dit, elle prend un mari, c'est-à-dire un supplément de misère. Elle souffre un peu plus, sans compter de temps en temps la gratification extraordinaire au retour du cabaret, et quand elle a satisfait à sa destinée et arraché une à une de son flanc douloureux d'autres existences destinées à prolonger après elle sa faim et sa fatigue, alors Dieu en a pitié; elle passe définitivement et sans remise à un dernier oubli. Un homme jette une pelletée de terre dans un trou; l'herbe pousse là-dessus et tout est dit : une chose est finie.

EUGÈNE PELLETAN.

I

LA FEMME DE JACQUES

La femme forte ! — où donc la trouver ? — dit la Bible.
Des perles n'auraient pas son prix ; c'est impossible.

L'heureux époux à qui ce trésor est connu,
En s'y fiant, est sûr d'un riche revenu.

Le mal sera toujours loin d'elle — et son envie
Est de faire du bien tout le temps de sa vie.

Elle n'a que la laine et le lin sous les yeux ;
Et toute sa journée est un travail joyeux.

Comme un vaisseau marchand qui sur mer s'aventure,
C'est de loin qu'elle fait venir sa nourriture.

Elle se lève avant l'aube en toute saison,
Distribuant le pain, la tâche à la maison :

Elle devient d'un champ nouveau propriétaire,
Et l'œuvre de ses mains paie un bon bout de terre.

Ceignant ses reins de force et son cœur de vertu,
Rien chez elle, courage ou bras, n'est abattu:

Elle tient la quenouille en sa main toujours prête,
Et jamais sous ses doigts le fuseau ne s'arrête.

Elle sait que c'est bien d'agir comme elle fait;
Et sa lampe est sans cesse allumée en effet.

Au pauvre elle remet le surplus de sa table,
Et les nécessiteux la trouvent charitable.

Les gens de sa maison ne craignent pas l'hiver;
D'un double vêtement chacun d'eux est couvert.

Elle a fait des tapis dont sa demeure est pleine;
Et ses habits, couleur de pourpre, sont de laine.

Son époux aux conseils de la ville est cité,
Lorsqu'il siége parmi les vieux de la cité.

La toile sous ses mains prend toutes les teintures :
Aux gens de Phénicie elle vend des ceintures.

Elle s'enferme, digne et forte, en son séjour,
Et très-tranquillement sourit au dernier jour.

Sur ceux de sa maison elle veille avec zèle :
La paresse n'a pas mangé de pain chez elle.

Sa bouche a de doux mots; la sagesse est sa loi,
Et de la bienveillance elle connaît l'emploi.

Ses fils chantent partout sa louange infinie,
Et son mari joyeux la proclame bénie.

Plusieurs filles ont fait le bien — mais ta valeur
Vaut certe encore mieux et surpasse la leur.

La beauté n'a qu'un jour; la grâce est décevante;
La femme qui craint Dieu vaut seule qu'on la vante :

D'un mérite aussi pur la louange est le fruit :
Qu'aux portes de la ville on la chante avec bruit.

Ces versets sont du roi Salomon; et j'ignore
Si de son temps vivait la femme qu'il honore.
Des femmes, il en eut, il en aima beaucoup :
Mais celle qu'il rêvait, qui travaille et qui coud,
Cette âme du foyer, ce regard qui surveille,
Cette activité sage, il en fait sa merveille.
Pourtant il la célèbre avec un art divin :
Ce roi biblique, il a parlé comme un devin.
Elle existe aujourd'hui cette femme bénie,
Dont ces versets pourraient être la litanie.
C'est bien la femme forte; elle a de lourds fardeaux
Et sous la vie à faire elle courbe le dos :
Salomon donne un air de richesse à la sienne :
Mais venons à la nôtre et laissons là l'ancienne.

Jeanne est née au hameau : tout le village sut
L'heure où dans ses bras forts son père la reçut.
La naissance se fit toute simple et publique,
Comme un enfantement de légende biblique.

Ce jour ne fut pas gai de toutes les façons;
D'abord les pauvres gens préfèrent les garçons;
Et puis une naissance est une grosse affaire,
Beaucoup de temps à perdre et quelques frais à faire.
Charge ou soulagement, c'est Dieu qui l'a donné.
— « Allons! là, deux voisins : un enfant nous est né! »

On laisse une commère au lit de l'accouchée;
La mairie est tout près : on mange une bouchée
En rentrant : si l'enfant est de faible santé,
C'est au curé d'abord qu'on l'aura présenté,
Pour assurer le sort de cette petite âme,
Doux fruit, que le péché dès sa naissance entame.
Mais ces nouveaux nés là viennent tous vigoureux :
Dieu semble réserver une force pour eux :
Ce don, fait à celui qui travaille et dépense,
Il le livre en jaloux comme une récompense.
Jeanne naquit sans pleurs, sans cris : jamais enfant
Né pour des jours heureux ne naît plus triomphant :
Elle saisit le sein de sa mère ravie,
Comme si tout n'était que joie en cette vie,
Et bégaya longtemps dans son berceau d'osier
Son hymne au Seigneur, nuit et jour, à plein gosier.

Un soir, le mari dit : — « Songeons aux relevailles :
Femme, courage ! il faut que demain tu travailles :
Tu pourras bien donner à téter en marchant,
Et Jeanne dormira dans quelque coin du champ. » —
Le soleil, le grand air — tout ce que l'on évite
Pour d'autres nourrissons — l'enfant les connut vite.
Le soleil la mûrit, et, comme un oisillon,
Elle fit sa sieste au revers d'un sillon :
Elle vécut au pied des ceps, dans la vendange,
Se laissant vivre avec sa confiance d'ange;

Dans la moisson, l'épi cacha son teint vermeil
Et le vent agita le blé sur son sommeil.

Dès qu'elle put tenir ses deux pieds sur la terre,
Du travail, en jouant, elle apprit le mystère :
La révélation, par degrés lents, s'offrit :
Jeanne s'apprivoisa sans que l'enfant souffrît.
On lui fit enlever la plante à graine acerbe :
La fleur qu'elle cueillait, c'était la mauvaise herbe :
Elle glanait l'épi qu'on venait d'oublier,
Moissonnant tout un jour et plein son tablier,
Et quand elle avait fait sa petite tournée,
Elle avait fait sa tâche et gagné sa journée.

Jeanne grandit ainsi : sans qu'elle pût le voir,
Ce travail, qui n'était qu'un jeu, fut un devoir :

A l'âge où la croissance abondante pénètre
Un jeune corps d'où l'homme ou la femme va naître,
Quand la féconde séve envahit l'arbrisseau,
Comme un torrent vital, vivifiant ruisseau,
Qui, pour rendre plus tard l'arbre sain et robuste,
Plein de fleurs et de fruits se répand dans l'arbuste;
A cet âge où tout être, enfant ou sauvageon,
S'alanguit énervé dans son frêle bourgeon,

A cette heure où la douce et pauvre créature
Subit en se courbant l'effort de la nature,
Et demande un repos bien dû, bien mérité,
Pour recevoir ce choc de la maturité,
Pendant cette secousse active et violente,
Jeanne n'eut pas la paix de la plus simple plante;
Au contraire; la séve en elle s'éveillait,
La femme se formait — et l'enfant travaillait!

Hélas! que de santés se sont ainsi perdues! —
Et nous ne parlons pas de tant de choses dues,
La grâce et la beauté des plus beaux, des plus forts,
Qu'on estropie ainsi dans de pareils efforts;
Nous laissons ce qu'on aime et ce que l'on envie;
Nous ne pleurons ici que ce qui fait la vie,
La vigueur, la santé, — les trésors les meilleurs —
Nous parlerions beauté si nous étions ailleurs.

Oui, Jeanne — malgré tout, sa croissance et son âge,
Fut vite initiée aux soucis du ménage.
On était peu de monde; il fallait que chacun
Travaillât pour sa part comme s'il n'était qu'un :
Quand on va, quand on vient, l'enfant vous accompagne;
Il aide; on a toujours à faire à la campagne;
Jeanne aidait, selon l'heure et selon la saison,
Son père dans les champs, sa mère à la maison.

Sous un fardeau nouveau sans cesse le corps plie,
— Pour qui cherche — voilà l'existence remplie ;
Voilà le péché d'Ève expié, — cœur et chair !
Vous le voyez, c'est un péché qui coûte cher.

Jeanne n'avait qu'un jour dans toute la semaine,
Un seul à consacrer à la faiblesse humaine :
La vanité, les soins à donner au miroir,
Quelques rubans à prendre au fond d'un vieux tiroir,
Une robe, la robe — en percale, en indienne,
— Et la vertu n'a pas de meilleure gardienne,
Cela vaut bien encor la soie ou le satin, —
Tous ces colifichets n'avaient qu'un beau matin !

Le dimanche on passait une heure en douces choses,
Une heure de toilette et de métamorphoses,
Heure bien féminine et pleine d'abandon,
Où le mal qu'on faisait valait bien un pardon ;
Et puis on écoutait le petit bavardage
D'une amie en rapport de caractère et d'âge :
Et puis c'était l'église où par joyeux troupeaux
Les filles se pressaient, chuchotant des propos.
Les garçons arrivaient à leur tour ; la rencontre
Était toujours bruyante ; on se pousse, on se montre :
Autre part on se tait et les yeux sont discrets ;
Cette folle gaieté cache autant de secrets.

Le soir — la danse — et puis tout rentrait dans l'armoire,
Et tout cela vivait huit jours dans la mémoire.

Chez Jeanne le travail n'avait pas tout détruit;
Dans la fleur qu'il broyait il respecta le fruit.
Un jour elle leva, tige martyrisée,
Une taille élégante et qu'on pensait brisée.
Le hasard lui jeta quelques dons séduisants;
Un rayon de beauté passa sur ses quinze ans.

Venez vite la voir, et que l'on se dépêche;
Le soleil va brûler son teint comme une pêche.
Sa grâce ne doit pas lui faire grand profit :
A la moisson qui vient, une meule suffit,
Une meule de trop pour déformer sa taille.
Le travail pour la femme est un champ de bataille. —

— « Bonjour, petite : au vol vous arrêtez les cœurs;
Votre corsage est fin et vos yeux sont vainqueurs;
Vous avez une joue engageante, la belle,
Et j'y vois un baiser; — ne soyez pas rebelle! » —
Ce sont là de ces mots que Jeanne n'aime point,
Et quand elle se fâche elle allonge le poing.
Mais ce pauvre baiser que voudrait le touriste
N'y sera plus demain — c'est là la chose triste!

Jeanne pour l'inconnu qui passe auprès du mur
Est belle — mais, hélas ! belle comme un champ mûr,
Belle comme une haie en fleurs, l'enfant sauvage :
Le soleil la dessèche et le vent la ravage.

Cette beauté d'un jour sans culture et sans art,
Caprice d'un moment et grâce de hasard,
Beau temps venu trop tôt dans une matinée,
Tout cela ne sera rien dans sa destinée.
Jeanne est honnête et sage : elle a des amoureux,
Mais ces trésors seront encor perdus pour eux ;
Ce n'est pas pour si peu que l'on s'aime au village !
N'aimer que tout cela, c'est d'un amant volage ! —
Mais les trésors réels — Jeanne les possédait :
Pour la force à personne elle ne le cédait ;
Quant à la patience elle en avait des sommes,
Et dans une maison elle valait trois hommes.

Quand ce peu de beauté sur sa vie eut relui,
Quand Jeanne n'eut plus rien — Jacques la prit pour lui.

Devant Dieu, saintement, il promit — avec elle
De partager sa vie, et Dieu savait laquelle !
Ce sacrement, ce fut la prise de collier :
Un même joug devait à jamais les lier.

C'est ici que commence une pénible histoire,
Un éternel combat qui n'a pas de victoire,
Un mystérieux drame aux détails rétrécis,
Une longue douleur sans plainte et sans récits.
C'est triste comme un jour d'été, lorsque l'eau tombe;
Et surtout monotone et clos comme la tombe.

Vous dites : Voilà Jeanne heureuse ! Vous comptez
Sur de beaux jours ! Ceux-là je les ai racontés.

Tous deux pour capital n'avaient que leur courage,
Quatre bras et l'espoir de trouver de l'ouvrage.
Eh bien ! malgré cela, pour que l'on s'en souvînt,
Le jour du mariage on but un peu de vin.
Quand on doit parcourir une longue carrière,
Qu'importent au début quelques pas en arrière :
On s'endetta : la vie est longue et l'on comprend,
Quand on part de si loin, qu'un retard n'est pas grand.

Maintenant il suffit de penser pour qu'on voie ;
Je pourrais m'arrêter, vous êtes sur la voie.

Le ménage travaille et songe à l'avenir :
Ils n'ont rien devant eux ; les enfants vont venir.

On loue un champ — avec un espoir en cachette ;
Car bien des fois la nuit on rêve qu'on l'achète.
Chaque année au désir on ajoute un détail ;
On aura sa maison et son peu de bétail.
Les révolutions des hommes et des astres
Amènent des malheurs, des pertes, des désastres.
Mais Jacques va son train et n'est pas endormi.
Allons ! jusqu'à la mort courage à la fourmi !

Le plus clair de tout ça, c'est Jeanne qui l'apporte :
Les deux marmots là-bas sur le pas de la porte,
Pour leur père bientôt deux vigoureux soutiens,
Deux soldats dans la suite—enfin deux bons chrétiens.

Le Seigneur leur envoie un surcroît de bagage :
Jeanne y voit un espoir ; Jacque accepte ce gage
Et dit : « Dieu n'a plus droit de nous faire défaut :
Pour nourrir tout ce monde à présent — il nous faut
Du travail et du temps. Dieu nous en promet, femme.
Ceux qui vivent oisifs et seuls, qu'il les affame !
C'est juste à la rigueur que ceux-là soient punis :
Car ce sont des oiseaux qui ne font pas de nids.
Mais ceux qui, comme nous, n'ont rien que leur courage,
Leur santé, deux ou trois enfants pour entourage,
Et qui du fond du cœur lui disent à genoux :
Santé, courage, enfants, tout ça, laisse-le nous,

Et nous te promettons de faire notre tâche
Sans repos sur la terre où ta main nous attache.
Va — ceux-là peuvent vivre à la sueur du front;
Dieu met ça sur un livre; ils le retrouveront. » —

Et Jacques gravement continua son œuvre.

Longtemps il travailla chez d'autres, en manœuvre.
Il voulait posséder un petit champ — il l'eut. —
Puis c'est une maison à lui seul qu'il voulut.
Attendre pour pouvoir gagner la somme nette,
C'était trop long — on fait crédit à l'homme honnête.
Jacque était si pressé qu'il usa du crédit.
Tout est cher pour le pauvre — on ne l'a pas trop dit.

Bien du temps se passa; pendant plus d'une année
On se priva de tout; la maison fut gênée,
Et Jeanne vit souvent son ménage aux abois.

Sous le linge pourtant, dans le bahut de bois,
Des écus dormaient — somme avec peine augmentée,
Source par la sueur de tous alimentée.
On attendait un jour de fête — une Saint-Jean,
Époque d'échéance où l'on donnait l'argent.

C'était leur vie — et Jeanne, en austère gardienne,
Soignait l'économie humble et quotidienne.

La première levée, elle allait et rangeait;
Elle faisait la soupe et vite on la mangeait :
Chacun bon appétit, chacun bonne mesure.
Quand ses hommes étaient partis, Jeanne était sûre
Que sans avoir trop faim ils attendraient midi.
Alors — avec un peu de bouillon refroidi
Seule elle déjeunait : — c'était là sa manière,
Elle les servait tous et mangeait la dernière.
Jusqu'à midi, c'étaient mille occupations;
Sur ces obscurs détails il faut que nous passions.

Elle allait à la mare y laver linge et blouses;
Elle faisait de l'herbe au revers des pelouses
Pour donner à manger à sa vache; elle allait
Pour vendre quelques œufs avec un peu de lait.
Rentrée, elle courait décrocher et descendre
La marmite bouillant et crachant dans la cendre.
C'était là le repas; il fallait le dresser :
Légumes, lard et pain — partir et se presser;
On l'attendait aux champs — et souvent un reproche,
Quand elle s'atardait, saluait son approche.
Quand on est là depuis six heures environ,
On admet peu l'excuse et l'on parle un peu rond.

Jeanne ne disait rien et savait se soumettre,
Sans se plaindre jamais, au jurement du maître.
Car on ne l'avait pas gâtée : — un mot flatteur
Cause à l'âme qui souffre un bien consolateur ;
Et Jeanne savait peu, résignée à son rôle,
Ce que c'est que le bruit d'une douce parole.

On mangeait; s'il fallait donner un coup de main,
Elle n'eût pas voulu se remettre en chemin
Avant d'en avoir fait sa part — et puis, en route !
Dans le fond du panier s'il restait une croûte,
Jeanne la dévorait, tout en hâtant le pas,
Sur sa course prenant le temps de son repas.

Quand le travail était pressé, toujours fidèle,
Elle ne rentrait point : on avait besoin d'elle.
Ce jour là, le souper du soir — c'était souvent ! —
N'était pas prêt : chacun grondait en arrivant;
Et, sa tâche des champs à peine terminée,
Jeanne se démenait devant sa cheminée ;
Elle allait emprunter du feu dans les maisons :
Jeanne aimait tant son Jacque et ses deux grands garçons !

Pauvre femme ! c'était sa façon d'être tendre ;
Sa joie était d'user sa vie à les attendre,

A prévoir leurs besoins ! — C'eût été grand plaisir
Pour elle que d'aller au-devant d'un désir,
D'enlever un ennui, d'ôter un grain de sable ! —
Mais quand il faut créer la vie indispensable,
Tous ces raffinements n'auraient pas eu de sens.
La femme d'un oisif peut lui brûler l'encens ;
Quand la femme de Jacque en ce genre l'imite,
Elle offre à son mari l'odeur de la marmite. —

Fût-il de marbre et d'or, il n'est pas de palais
Tout chargé de soldats et tout plein de valets,
Eût-il un ennemi menaçant à sa porte,
Qui soit plus fatigant pour celui qui le porte,
Que cette humble chaumière ouverte à tous les vents,
Où Jeanne doit servir la vie à trois vivants.
L'ennemi qui l'assaille est autrement terrible,
Autrement sans pitié, c'est la misère horrible.
Elle attaque, l'été, les champs jaunes ou verts,
Et fait trembler les murs pendant les longs hivers.
Durant l'orage, Jeanne à la veillée écoute :
Elle sait, pour un toit détruit, ce qu'il en coûte.
Quand au hameau le vent livre ses durs combats,
En cousant elle fait sa prière tout bas.

Pauvre femme ! son âme est sans cesse alarmée.
Un matin — c'est un fils qu'on lui prend pour l'armée.

Jacques sait ce que c'est; il est presque joyeux,
Et Jeanne, pour pleurer, doit cacher ses deux yeux.
Quand on parle de guerre, elle voit la mitraille
Lui tuer son enfant — et le père la raille !
Pour lui c'est le pays qu'on sert et qu'on défend,
Pour elle c'est son cœur absent, c'est son enfant !
Et puis ce sont deux bras dont il faut qu'on se prive !

Pourtant, un beau matin, le fils de Jeanne arrive
En congé provisoire. Au fond c'était le vœu
De Jacque : il est content sans en faire l'aveu.
Il reste encor trois ans à ce fils : Jeanne espère
Qu'il pourra les passer près d'elle et près du père.
Le temps marche : on travaille avec zèle ; ils sont trois.
Mais jusqu'au dernier jour la mère a ses effrois.
Enfin l'heure attendue avec des terreurs sonne :
C'est fait ! Jeanne n'a plus à craindre pour personne.
Au village, un congé c'est presque un monument :
Cela s'accroche au mur religieusement.
Jacque a le sien : ce sont des quartiers de noblesse,
Dont les vieux jours sont fiers et qu'à ses fils on laisse.
— « Allons, garçon, dit-il, apporte-moi des clous.
Sais-tu bien qu'à présent je suis presque jaloux !
Ton congé sera là près du mien : pour ton âge
Tu dois être content : c'est un fier voisinage !
J'ai fait plus de chemin, pour avoir ce chiffon,
Qu'aujourd'hui les soldats d'ordinaire n'en font.

Heureux qui là-dessus peut mettre une victoire :
Mais pour nous c'est toujours un bon morceau d'histoire! » —

Jeanne après ce retour, pendant près de deux ans,
Trouva le temps meilleur et les jours moins pesants.
Des deux enfants qu'elle eut, elle avait fait deux hommes :
C'est la tâche imposée à tous tant que nous sommes.
Son devoir comme femme et mère était rempli ;
D'une existence obscure et vouée à l'oubli
Elle avait fait sa part, et se trouvait à l'âge
Où l'on a presque droit au repos qui soulage.

Mais les sages l'ont dit — Le travail est un prêt
Dont Dieu paie à son gré la somme et l'intérêt.
Chacun doit son ouvrage, et cette vie humaine
N'est rien — à bien juger — qu'une longue semaine.
Ce sont des vérités qu'on dit à chaque instant;
Mais cela donne au moins du courage — on attend.

Les deux fils mariés un matin s'en allèrent.
Jeanne vieillit; ses yeux fatigués se voilèrent;
Ses pieds devinrent lourds; son corps s'appesantit :
La mort des pauvres gens vient petit à petit.
De temps en temps, aidée un peu par sa voisine,
Jeanne arrivait encore à faire sa cuisine.

C'était tout : elle était inutile au logis.
Souvent Jacque, en rentrant, trouva ses yeux rougis;
Et, voulant consoler cette vieille compagne,
Il l'emmenait, le soir, un peu dans la campagne.

Le dimanche, à l'église, au coin d'un noir pilier,
Elle allait se placer sur son banc familier,
Sur sa jupe tenant avec sollicitude,
Un Paroissien crasseux, ouvert par habitude ;
Et là, Jeanne priait pour tout ce qu'elle aimait :
Pour ses fils, car toujours ce sont eux que l'on met
Les premiers, et pour Jacque, implorant Dieu de rendre
A ses vieux jours courage et force — et de la prendre.

Elle attendit longtemps. — Dieu ne l'écoutait pas;
Ou bien plutôt sa fin arrivait pas à pas.

La mort vint un beau jour, radieuse et sereine,
Comme une bonne fée ou quelque sainte reine,
Telle qu'on n'en voit plus, aux bienfaits indulgents,
Qui savait consoler jadis les pauvres gens.

Jeanne fut enterrée au petit cimetière :
A son cortége elle eut une commune entière ;

On causa de sa mort parmi les assistants,
Comme si Jeanne était morte depuis vingt ans ;
On but, en revenant de la cérémonie,
A sa santé ; ce fut une affaire finie.
Tous ces bons paysans, ils ne sont pas méchants :
Voilà pourtant comment la vertu meurt aux champs.
Serait-ce dureté, force de caractère,
Philosophie ou bien grandeur d'âme ? — Mystère.

Jacque à l'écart et loin des regards ennuyeux,
Du revers de sa manche essuya ses deux yeux :
Jeanne n'eut qu'une larme, elle fut naturelle.

O vous tous qui m'aurez compris, priez pour elle ! —

Août 1851.

L'ENFANT GATÉ

Pour qu'un homme soit au-dessus de l'humanité, il en coûte trop cher à tous les autres.

MONTESQUIEU.

II

L'ENFANT GATÉ

Qui n'a pas dans sa vie un secret sans oubli,
Que le cœur tient caché dans un sombre repli ?
Ce secret-là n'a pas d'ami qui le console :
Quand on le sent errer sur sa lèvre, on s'isole,
On a peur de soi-même, on craint de se trahir,
On fuit un confident que l'on devrait haïr.
Vingt fois il veut sortir, et vingt fois il retombe :
Enfin notre secret quitte un beau jour sa tombe ;
Il ouvre notre cœur, aidé par le remords,
Comme un mort enfoui renaît d'entre les morts.

Et cette conscience en général qui l'aide,
Hante les cabarets, est hébétée et laide :
C'est l'ivresse aux propos égarés, indiscrets,
Qui fait balbutier aux buveurs leurs secrets. —

Jacques Bonhomme boit quand l'occasion s'offre;
Même il boit bien : il a, comme on dit, un bon coffre.
Seulement quand du vin s'épaissit la vapeur,
Il s'arrête, il s'attriste; — est-ce sagesse ou peur?
On l'ignore. Et toujours il s'en va juste à l'heure
Où l'ivresse, à l'avis des buveurs, est meilleure.
On n'a jamais surpris dans de vagues propos
Sa raison bavarder au cliquetis des pots;
On n'ose pas lui faire affront de sa réserve;
On n'en dit rien; chacun en silence l'observe.

Un jour pourtant, un jour qui revient tous les ans,
Jour de fête et de deuil parmi les paysans,
Jour où plus d'une femme avec ses pleurs arrose
Une casquette d'homme à ruban noir ou rose,
Avec ses pleurs de joie ou ses pleurs de douleur; —
C'est selon le hasard et selon la couleur,
Qu'autour d'un numéro, désolée ou coquette,
Elle coud la guirlande après l'humble casquette —
Ce jour-là les conscrits couronnés de faveurs,
Étaient au cabaret avec les vieux buveurs.

C'était le soir; pendant le cours de la journée,
Jacque avait pris sa part de plus d'une tournée, —
Pour cacher sa tristesse on n'est jamais trop gai, —
Et par tous ces adieux Jacque était fatigué.
On avait déjeuné, dîné; par des rasades
On avait étourdi de tristes embrassades :
Et l'on buvait encor quand arriva le soir !
Jacques, seul, dans un coin était allé s'asseoir.
Il avait par deux fois voulu quitter la table :
Tous alors entouraient le vieillard respectable :
— « Nous quitter, père Jacque ! Ah ! pour ça, pas moyen,
Lui criaient-ils : restez, vous êtes le doyen.
Vous devez nous parler de guerre et de victoire;
Buvez un coup, — Et puis, père Jacque, une histoire. » —

Et Jacques, que le vin et les voix excitaient,
Livrait ses souvenirs qui tous ressuscitaient;
Et debout, l'œil hagard et la langue épaissie,
Il parlait d'Allemagne, il parlait de Russie,
Et surtout d'Italie, où, pauvre et triomphant,
Il suivit ce grand chef qu'il nommait son enfant. —

De nouvelle bouteille en histoire nouvelle
Jacques sentit l'ivresse envahir sa cervelle,
Et de sa complaisance il se trouva martyr; —
Car il était trop tard pour songer à partir. —

Il s'assit soucieux, dans un coin solitaire;
L'instinct lui conseillait encore de se taire.
Les jeunes gens chantaient, ivres et conquérants,
Des chansons de troupier, comme des vétérans,
Mêlant de temps en temps, car le vin apprivoise,
A leurs chants belliqueux une chanson grivoise.
Jacque écoutait sans rire et sans se déranger,
Quand retentit un vieux refrain de Béranger.
C'étaient les souvenirs du peuple, la Grand'mère.
Le bonhomme sourit, pris de tristesse amère.

Il lui vint quelque chose à dire; en trébuchant
Il se leva : c'était juste à la fin du chant.

— « Je vous ai raconté les combats de l'empire,
Dit-il ; — mais écoutez la fin, — car c'est le pire !
Pauvre enfant ! Je l'aimais comme on aime son fils.
Il les défiait tous : je tenais ses défis.
Et puis quand on est jeune on ne s'occupe guère
De soi : je le gâtais. Il aimait tant la guerre !
Ainsi, frappant à tort à travers autour d'eux,
Père et fils avaient fait leur tour d'Europe à deux,
Comme deux compagnons font leur compagnonnage.
C'était, je vous l'assure, un rude personnage :
Je ne reculais pas; nous étions toujours prêts.
— En avant ! disions-nous ; nous verrons bien après.

Nous avons si bien vu qu'un beau matin la rage
Les a tous pris. Tombant sur nous comme l'orage,
Ils ont tout invoqué contre nous, ciel, enfer;
Et tout les a servis, le froid, le feu, le fer.
C'était juste ! Pourtant, quand la mort est si proche,
Vous sentez, ce n'est pas le moment du reproche.
— Il faut nous en tirer le mieux que nous pourrons,
Me disais-je, rentrons au pays ou mourons.

Ah ! bien des généraux et bien des camarades
Pensaient au Carrousel, aux brillantes parades,
Et Jacques, fouetté par la neige et le vent,
En songeant au pays a pleuré bien souvent.
Nous luttions contre tout, tempêtes, escarmouches;
Sous le fer et le plomb nous tombions comme mouches.
Quelquefois, aux bivacs, dans ces jours pleins d'horreur,
On entendait soudain : Place pour l'Empereur !
Près d'un hameau désert dont on brûlait les planches
Il allongeait au feu ses mains froides et blanches,
Triste comme un sorcier qui n'a pas réussi.
Austerlitz était loin et son soleil aussi !
Plus de mots familiers qui portaient l'espérance ;
Il se taisait, ou bien il s'écriait : « — En France !
Je ne vous quitte pas, soldats : vous avez faim
Et froid ; courage encor quelque temps, c'est la fin ! » —
Et, tels que des maudits repoussés dans le monde,
Nous repartions, chassés comme une troupe immonde,

Réchauffant sur nos cœurs l'aigle de nos drapeaux ; —
Et les hulans poussaient devant eux nos troupeaux.
Ce n'est pas tout ! » —

Et Jacque, en proie à sa pensée,
But son verre et reprit l'histoire commencée : —

— « Ces bergers qui couraient sur nous, la lance au poing,
Aux portes du bercail ne s'arrêtèrent point.
De notre belle France ils franchirent l'enceinte,
Et tout changea. Ce fut alors la guerre sainte.
La France rajeunit soudain ; les vétérans,
Redevenus conscrits, rentrèrent dans les rangs ;
Aux appels du canon et du tocsin d'alarmes
Les femmes, les enfants et les veuves en larmes,
Au secours du pays tout le monde accourut ;
Et même Bonaparte un instant reparut !
Ce fut un fier moment : la Champagne envahie
Secoua de son sein l'invasion haïe.
C'est qu'il pleuvait du plomb, au pays champenois,
Comme sous un noyer qu'on gaule il pleut des noix !
Les ennemis en bloc, l'ennemi solitaire,
A mort ! C'est un secret entre nous et la terre !
C'est effrayant ! Souvent j'ai repensé depuis
Aux beaux officiers blonds qu'on jetait dans les puits.

L'histoire jugera, si cela la regarde !
Quand Dieu donne une terre à garder — on la garde !
— « Un soir, » —

Jacques vida son verre de nouveau
Et porta lourdement la main à son cerveau :
Il souffrait. —

— « Quelques jours après la triste affaire
Où nous fûmes battus au combat de La Fère,
Nous nous étions cachés, choisissant pour abris
Quelques murs renversés de hameaux en débris ;
Nous avions tout le jour, usant des représailles
Qui restent aux vaincus, la guerre des broussailles,
Harcelé l'ennemi; puis, comme des renards,
Sur les flancs de l'armée abattu les traînards.
Le soir, tout en rampant, je traversais la plaine,
Attentif à tout bruit, retenant mon haleine;
J'allais à tout hasard, dans la nuit me perdant :
Cartouche ou pain, plus rien à mettre sous la dent !
Enfin, je trouve un camp de bandes égarées,
Débris de plusieurs corps et troupes bigarrées :
C'étaient quelques Français, qui pour le lendemain
Rêvaient pour en finir un dernier coup de main.
Tout était confondu, chefs, soldats, fracs et blouses :
Les grandeurs, dans certains moments, sont peu jalouses :

On partage toujours à l'instant du danger,
Juste à l'heure où l'on n'a plus rien à partager ! —
De bivacs encombrés la terre était couverte :
J'aperçus à l'écart une grange entr'ouverte;
J'entre; personne : alors, j'entasse un peu de foin,
De la paille; je mets mon fusil dans un coin,
Sous la main; car, la nuit, l'ennemi vous dérange; —
Quand tout à coup j'entends une voix dans la grange :
Je me lève et cherchant d'où partait cette voix,
Sur un tronc d'arbre, assis, devinez qui je vois? —
C'était lui, se parlant tout seul, en phrases brèves.
Nous mourions tous les jours! Il était dans ses rêves!
C'était trop fort! J'approche; il ne m'entendait pas.
— « Qui va là? — me dit-il, quand je fus à trois pas,
J'ai besoin d'être seul; observez la consigne. » —
Et sa main me mettait à la porte d'un signe. —
De l'étiquette encor! Ma foi, j'étais outré :
J'approchai, d'une blouse en haillons accoutré;
Ma barbe n'avait pas encore été coupée
Depuis Leipsick : j'avance, il tire son épée;
Je le vis : il était défait, pâle, abattu. —
— « Qui va là? qui va là, dit-il, — et que veux-tu? »

— « Sire, je suis ton peuple, et, crois-moi, je t'assure
Que c'est faire saigner trop longtemps la blessure.
J'ai cru que tu voulais notre gloire et la paix;
J'ai cru que tu jouais pour nous; je me trompais.

Vingt ans de liberté contre vingt ans de guerre !
Hélas ! j'aimais la gloire et ne m'occupais guère
De savoir si la gloire élève ou bien détruit :
J'étais fou ; j'ai donné tout mon pain pour du bruit.
La partie est perdue ; et la France est soumise :
Toi, ta gloire est en jeu, tu veux sauver ta mise.
Il est trop tard ! regarde un peu tes partisans ;
Les débris d'une armée et quelques paysans !
Ma terre, par la guerre hélas ! piétinée,
Se souviendra d'avoir porté ta destinée.
Tout sur ce pauvre sol est à recommencer :
Plus de grains ; plus de bras ; rien pour ensemencer.
Toi, ton rôle est joué, n'est-ce pas ? Que t'importe !
Tu rejoindras ton aigle : un coup de vent l'emporte.
Maintenant — des moissons, du vin, tous les profits,
Et puis tous les amours des pères et des fils,
Qu'est-ce que tout cela, quand de gloire on est riche ?
Et puis ta femme à toi peut rentrer en Autriche ;
Ton fils n'a rien à craindre : à l'heure du départ,
Tu sauras bien encor le fourrer quelque part !
Et puis, à la rigueur, dans un moment suprême,
Nous sauverions encor tout ce que ton cœur aime.
Enfant gâté, crois-tu qu'on en ait fait assez ?
As-tu vu les monceaux de débris entassés,
Nos villages en cendre et les femmes en groupes
Emporter leurs petits et fuir devant les troupes ?
Est-ce assez pour un seul ? On rencontre, en marchant,
Au revers du fossé, sur le bord de son champ,

Un pauvre paysan, cadavre solitaire,
Mort, le mousquet en main, dans son droit, sur sa terre.
Ta gloire ne vaut pas tout ça; c'est trop payé! —
Quand tu tiendras ton front dans tes mains appuyé,
Penses-tu donc qu'avec un dernier sacrifice
Tu puisses en un jour rebâtir l'édifice? —
Il est trop tard! et tout sera fini demain. » —

Et sur ses yeux mouillés Jacques passa la main.

— « Ah! je fus bien cruel dans une pareille heure,
Reprit-il; chaque fois que j'y pense, j'en pleure. —
Mais le pays était si souffrant! Pour savoir
Ce que j'ai fait alors, il eût fallu tout voir. —
Soutenant dans ses mains sa belle tête ronde,
Il m'écouta, muet comme un enfant qu'on gronde;
Et la nuit se passa sans qu'il se défendît. —
Le matin, un clairon lointain qu'on entendit,
Nous arracha tous deux à nos sombres pensées.

— « Achevons, me dit-il, les choses commencées.
Jusqu'à la fin au moins, Jacques, restons d'accord;
Le pays a besoin de mon secours encor. —
Tu m'as fait mal; laissons de côté ma souffrance,
Jacque, il ne s'agit plus de moi, mais de la France. —

Sauvons-la ! — Moi, j'aurai la mort ou bien l'exil ! » —
Je lui baisai la main; je saisis mon fusil,
Et depuis cette affreuse et sombre matinée
Il faut que ma vie ait été bien obstinée,
Si je ne suis pas mort, comme je le voulais. —
Il voulut aussi, lui, défier les boulets,
Il voulut en finir, prévoyant Sainte-Hélène..... »

Mais Jacques suffoqué venait de perdre haleine.

Avril 1851.

LA MOISSON

Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.

(*Genèse*, Ch. III, v. 19.)

Les musulmans, avec quelques rabbins, pensent que le blé était le fruit défendu.

GARCIN DE TASSY.
(Littérature hindoui et hindoustani.)

III

LA MOISSON

Que c'est beau la moisson ! Et quelle douce fête
Qu'un regard promené sur des meules en faîte ! —
Quel spectacle de voir les faucheurs occupés
A polir leurs outils près des sillons coupés !
Quand le soleil ardent accable les javelles,
Quels gracieux repos sur les pailles nouvelles !
Et qu'on aime, le soir, les chariots grinçants,
Lourdement entraînés dans les chaumes récents !
O Léopold Robert ! ô Virgile ! ô les maîtres !
Quelles calmes couleurs ! quels larges hexamètres !

Artiste saint et pur, chanteur mélodieux,
Comme je vous bénis, au nom de tous les dieux !
Vous nous avez laissé, grandes âmes muettes,
Ce que ne feront plus ni peintres, ni poëtes :
Le calme de votre œuvre est dans votre tombeau.
Ce qui nous reste à faire est peut-être plus beau;
Mais pour nos Moissonneurs et pour nos Géorgiques
Nous devrons employer des tons plus énergiques.
Car nous en savons trop — et l'artiste troublé
Eprouve une tristesse à contempler le blé.
Il reflète son temps : il en est l'interprète.
Hélas ! il est vraiment trop tard pour qu'on s'arrête !
Un jour, si nous cachions ce que nous devons voir,
On nous reprocherait l'oubli d'un grand devoir,
Et l'on dirait de nous : Dans une époque ardente
Il faut se taire ou bien prendre pour maître Dante.

Que c'est beau la moisson ! Les cœurs pleins de soucis
N'ont besoin, pour sentir leurs ennuis adoucis,
Que d'aller dans les champs assister à ces scènes
Qui chassent de l'esprit les visions malsaines.
Qui de nous n'a pas vu que pour nous émouvoir
Dans ce spectacle Dieu mettait tout son pouvoir?
Sa pensée est là toute : il faut le reconnaître.
La raison doit céder à l'instinct du bien-être ;
Et pour trouver le bien — la meilleure façon
Est d'errer dans les champs par un jour de moisson.

Le soleil est brûlant, le temps est magnifique;
Il est midi; la plaine est un camp pacifique.
Dans les plis de terrain du large et blond tapis
La trêve du travail règne sur les épis. —
Les pêcheurs, dans un golfe où le poisson abonde,
Arrêtent pour un jour leur barque vagabonde,
Et font, se reposant sur le flot attiédi,
Près des filets mouillés, leur repas de midi.
Ainsi les moissonneurs font leur dîner agreste.
Entre le travail fait et le travail qui reste,
Groupés dans la campagne, ils restent en suspens
Dans l'échancrure faite au blé des longs arpents;
Près des épis debout, sur la gerbe encor fraîche,
L'enfant de la nature est couché dans sa crèche.

Dans un coin de sillon, sous le tas des habits,
On trouve le bissac; on en tire un pain bis,
Du fromage, et l'on boit l'eau tiède d'une cruche.
L'abeille rarement touche au miel de la ruche,
Et les fruits de la terre aux alvéoles blonds
Viennent dans les cités où nous les rassemblons.
Les moissonneurs s'en vont quand la moisson est faite,
Comme des bohémiens un lendemain de fête.

Contemplez chaque groupe, et voyez à son air
Qu'on est loin de l'idylle aimable de Gessner;

Les hommes sont vêtus à peine : une chemise
Sur leur épaule nue est à tout hasard mise ;
La peau rouge et brûlée à ces haillons épars
Échappe, et le soleil y mord de toutes parts.

Un pantalon de forme et de couleur étranges,
Vêtement où le temps a découpé ses franges,
Complète le costume, et sur des cheveux roux
Un mouchoir en marmotte ouvre ses larges trous.
La femme ou, pour mieux dire encore, la femelle,
Les pieds dans une vieille et poudreuse semelle,
Sous des haillons qu'à peine elle peut rassembler,
Laisse voir aux regards des nus qui font trembler.
L'enfant !... ah ! celui-là brave encor la misère ;
Il porte sur ses flancs, qu'une bretelle serre,
Une culotte d'homme; une blouse en lambeaux
Couvre son corps fluet — et ces haillons sont beaux.
Il est maigre et chétif, et pourtant sa souffrance
N'attriste pas : son front rayonne d'espérance ;
Et quand dans le buisson touffu de ses cheveux
Sa main passe au hasard, son geste dit : — « Je veux !
Je veux, puisque j'arrive à temps, qu'il se révèle
Un brave homme de plus dans la France nouvelle. » —
Que Dieu t'exauce, enfant, et qu'il soit ainsi fait.
L'avenir qu'on attend a ton âge en effet. —
Regardez bien là-bas : — soucieux, solitaire,
Le vieux Jacques Bonhomme est dans son coin de terre.

Il fait seul sa moisson sans chansons et sans bruit.
Il a pris un petit paysan qu'il instruit
Pour l'aider dans sa tâche, aller à droite, à gauche,
Et préparer la gerbe à mesure qu'il fauche. —
Le vieux maître et le jeune apprenti, tous les deux,
Observent le repos que l'on prend autour d'eux;
Le vieillard est assis; respectant son silence
L'enfant goûte un moment de douce somnolence. —
Vers le large horizon, peuplé de moissons d'or,
Jacques tourne les yeux pendant que l'enfant dort.

— « Oui, dit-il, cette année est bonne pour nos plaines;
Les épis sont bien lourds; les granges seront pleines;
Et pourtant, ô mon Dieu, ta main vient nous offrir
Des bénédictions qui nous feront souffrir.
Tu fais ce que tu peux et ce qui te regarde;
Mais ce grain, il faudra peut-être qu'on le garde;
Nous en avons beaucoup encor; nous succombons
Sous l'abondance; hélas! tes bienfaits sont trop bons.

« Merci pourtant, mon Dieu! Sous ta main implacable
Depuis deux ans déjà la terre nous accable.
Plus le sol donne, plus il coûte; il faut payer
Des intérêts souvent, l'impôt et le loyer;
Le blé dort au grenier; pourtant le terme arrive.
Pour solder on emprunte, on souffre, l'on se prive,

Et le temps va toujours ! Il faut ensemencer ;
Ses jours et ses sueurs, il faut tout dépenser.
Et souvent, au milieu de cette lutte étrange,
La ruine s'assied sur les sacs de la grange.
C'est un terrible jeu ! Protégés par tes dons,
La fortune est pour nous — et c'est nous qui perdons.
La loi ne fait pas grâce, et nous lui dirions même :
Mais tu ne vois donc pas que cette terre m'aime !
Que j'ai mis ma santé dans ses flancs, jour à jour,
Et qu'elle est mon épouse et qu'elle a mon amour ! —
La loi n'a pas de cœur — elle vous exproprie. —

« Mais toi, mon Dieu, permets du moins que je te prie.
Tu nous donnes ce jour de fête, étends la main
Sur la suite et bénis encor le lendemain.
Nous avons le travail, nous, et la patience ;
Inspire la sagesse aux hommes de science.
Nous autres, qui jamais ne relevons nos fronts
Quand l'orage est chez eux, dis-leur que nous souffrons ;
Dis-leur que nous avons besoin qu'on nous soutienne ;
Seigneur, à leur sagesse ajoute encor la tienne.
Dis-leur que si la terre était leur vrai souci,
Dans un jour de moisson ils devraient être ici,
Contempler ce spectacle immense que tu livres,
Car ce qu'il faut savoir n'est pas mis dans leurs livres.
Il est temps de sauver la terre — elle est à bout.
Quand Jacques dans son champ libre sera debout,

Et qu'il aura le fruit de sa vie économe,
Je réponds du pays, foi de Jacques Bonhomme ! » —

Et Jacques se dressa de toute sa hauteur :
L'homme venait de prendre à témoin son auteur.

Mais le soleil descend, et dans la plaine immense
Voilà que le travail arrêté recommence.

— « Allons, allons, — dit Jacque à l'enfant endormi,
C'est assez de repos pour un jour, mon ami.
J'entends les faux siffler ; la besogne est reprise ;
Veux-tu que le soleil qui nous voit nous méprise ?
Il est en route aussi ; courage ! — et regagnons
Vite le temps perdu sur tous nos compagnons.
Petit, arrange bien les gerbes par brassées ;
Nos granges en seront peut-être embarrassées ;
Pourtant ne perdons pas un épi nourricier :
Soigner le bien de Dieu, c'est le remercier.
Et puis, vois-tu, petit, ce grain que tu ramasses
Ajoute peu de chose aux sacs pressés en masses,
C'est vrai ; mais cette terre a de lourds embarras :
C'est une veuve avec trop d'enfants sur les bras.
Elle a tant d'ouvriers hélas ! qu'un rien affame,
Tant d'appétits qu'il faut nourrir, la pauvre femme !

Qu'il n'est pas un seul grain qu'on doive négliger,
Ni qu'on puisse laisser tomber sans l'affliger.
A la besogne, ami; — ce blé qui fructifie,
Le Seigneur, comme un don sacré, nous le confie,
Trésor souvent stérile et dépôt onéreux; —
Mais soyons patients et soyons généreux.
Toute autre marchandise à la perte sujette,
Quand elle encombre trop les greniers, on la jette.
La denrée inutile est digne de mépris,
Et le peu qu'on en garde augmente alors de prix.
Mais le sort des moissons, personne n'en décide;
Et gaspiller le blé, c'est un infanticide! —

« Voilà de quoi saisir, si l'huissier vient demain! »

Et Jacques tristement reprit sa faux en main.

Mars 1851.

LE DIMANCHE

Le peuple doit donner aux riches l'exemple des vertus civiques et de l'honneur.

H. DE BALZAC.

IV

LE DIMANCHE

On s'est moqué de ceux qui cherchent le secret
De mettre le bonheur de tous dans un décret,
Et veulent, appliquant leur étrange topique,
Promulguer la vertu dans un code utopique,
Empiéter d'un coup sur la bonté du ciel
Et faire du travail un droit officiel.
Certes, si leur folie impossible et pompeuse
Pour les esprits craintifs est coupable et trompeuse,
Que dira-t-on de ceux qui vont mal à propos
Demander que l'on fasse un devoir du repos ?

Insensés, vous croyez qu'il suffit que l'on lise
Votre loi pour qu'on rentre au giron de l'Eglise,
Pour qu'on prenne le jour de repos que Dieu prit!
Mais à la lettre on a substitué l'esprit,
Et c'est faire à l'idée éternelle un outrage
Que de traiter ainsi les doutes de notre âge.
— « Observe le dimanche, on le veut, sois dévot! » —
Savez-vous bien à quoi cette phrase équivaut?
C'est comme si, le soir, une nourrice étrange,
Mettant l'homme au berceau lui disait : « Dors, pauvre ange! »

Ah! si c'est le respect de nos livres divins
Qui vous guide, ouvrez-les à des versets moins vains.
Soyez bons, soyez purs, vous qui tenez le faîte,
Et nous célébrerons de nous-mêmes la fête.
Apprenez-nous un peu, si vous êtes pressés,
Comment les gouvernants sont désintéressés.
— Dieu ne s'occupe pas, comme vous, du quantième;
Chargez-vous des six jours, nous ferons le septième.

Jusque-là laissez-nous célébrer et choisir
Nos trêves de tristesse ou de joie à loisir. —
Au temps où tout cœur souffre, où tout esprit s'exalte,
Laissez faire à chacun; ne parlez pas de halte.
La pensée inquiète a ses tourments; laissez,
Dans le bruit qui se fait, souffrir les cœurs blessés. —

Le corps, lui, se repose, et la chair sent sur elle
Peser tous les huit jours une loi naturelle.
L'ouvrier des cités fait le lundi; le vin
L'attire plus, je sais, que l'office divin,
Et c'est bien vainement qu'on sonne à la chapelle,
Quand le comptoir d'étain d'un cabaret l'appelle.
Homme et femme, ils s'en vont bras dessus, bras dessous,
S'asseoir à la barrière et boire quelques sous.
Au lieu de savourer le jus d'obscurs vignobles,
Ils devraient bien chercher des jours de paix plus nobles;
Mais, pour que leur repos eût un meilleur emploi,
Ce ne serait pas tout que de faire une loi. —
Si le cœur est gâté, sans trop nous faire injure,
C'est un peu notre faute à tous, je vous le jure.
Leur a-t-on assez dit qu'ils étaient souverains?
Ont-ils assez prêté leurs bras, tendu leurs reins
A des ambitieux à paroles magiques,
Qui trompaient la candeur des masses énergiques?
Quel est celui de vous qui ne s'est pas senti
Le cœur honteux d'avoir impudemment menti,
Et reçu l'accolade avec un faux visage? —
Le peuple est bon; tenez parole, il sera sage.
Priez pour lui du fond du cœur, et vous verrez
Qu'à l'église sans lois alors vous l'enverrez.

A la campagne on a plus de foi, plus de zèle;
La croyance s'y trouve en paix, comme chez elle.

L'habitude entretient la vie; on se connaît;
On sait qui se marie et qui meurt, et qui naît;
Qu'on baptise un enfant ou bien que quelqu'un meure,
Tout le monde à l'église arrive à la même heure.
Là, chacun a sa place; on entre, on prie, on sort;
Pas d'élégie absurde et fausse sur le sort;
Pas de vaine douleur; pas la moindre grimace;
Quand le service est fait, à la porte on s'amasse;
On cause d'autre chose, on fait un petit bout
De marché, jusqu'à l'heure où la marmite bout,
Et l'on rentre manger la soupe parfumée
Dont s'exhale au dehors l'odorante fumée. —
Tout est tradition aux champs, — croyance et mœurs.

Le dimanche est le jour des joyeuses rumeurs.
Le village est toujours désert dans la semaine:
Pas d'oisifs au hameau; pas une voix humaine;
L'homme est aux champs; l'enfant est à l'école; — au plus,
Voit-on quelques vieillards aveugles ou perclus
Dont la tête, au soleil, sur le mur se profile,
Ou quelque vieille femme au dos courbé qui file.

Mais le dimanche il faut voir comme tout fleurit!
Chaque seuil est ouvert et toute maison rit.
Dans l'église à travers une poutre trouée,
Pend la corde qui tient à la cloche enrouée.

Vite, dès le matin un enfant s'y suspend,
Et la voix monotone au lointain se répand.
Le prêtre arrive avec une vieille chasuble.
Celui qui ce jour-là sert de chantre s'affuble
Au hasard, comme il peut, d'un grotesque surplis,
Cachant, tant bien que mal, sa veste sous les plis.
Il se bat la mesure à grands coups de semelle;
Quand il a commencé, tout le monde s'en mêle,
Jusqu'aux petits gamins servant d'enfants de chœur.
C'est à faire mourir de rire et de bon cœur!
Et personne ne rit et tout le monde chante;
J'ignore la raison, mais la chose est touchante.

Jacques chante au lutrin, quand il en est besoin.
Du reste, il suit toujours la messe avec grand soin,
Et quand le curé grimpe à sa chaire fragile,
Jacques ne veut pas perdre un mot de l'Évangile.
Il apprend ce que dit et ce que fit Jésus
Et quelquefois, le soir, il réfléchit dessus :
Il aime les leçons que sa morale enseigne,
Et lui, pécheur souffrant, il aime un Dieu qui saigne.
Et n'est-ce pas pour lui que tout paraît écrit?
Dans ses récits, de quoi parle surtout le Christ?
Des bons et des méchants, du bon grain, de l'ivraie,
Métaphore éternelle et que Jacques sait vraie.
Dans cette loi divine il retrouve toujours
L'humaine loi, la loi qui gouverne nos jours :

Ce qu'on doit à César, c'est l'impôt de la terre,
Et le maître du champ — c'est le propriétaire. —

Le curé, l'autre jour, la messe allait finir,
Prit pour texte ces mots du Christ : « Laissez venir
Les enfants jusqu'à moi ! » — Cette bonté divine,
Jacques l'a dans le cœur ; sans savoir, il devine.
Il aime les petits enfants qui l'ont nommé
Père Jacques — c'est dire aussi qu'il est aimé. —
Quand le sermon fut fait, on le vit apparaître
Sur la place ; d'abord il commença par être
Entouré des amis ; en fumant, on parla :
— Père Jacques par-ci, père Jacques par-là ! —
Et les enfants bientôt, foule qui rit et joue,
Au brave paysan vinrent tendre leur joue.
L'amitié des enfants dissipe les soucis :
Par leur affection les cœurs sont adoucis ;
Nous recueillons toujours ce que nos bontés sèment,
Et nous sommes meilleurs quand les enfants nous aiment.

— « Eh bien, dit Jacque, eh bien ! mes petits écoliers,
Aujourd'hui vous avez secoué vos colliers.
Nous voilà donc avec la veste aux belles manches
Et les pantalons neufs, vos habits des dimanches !
A-t-on bien travaillé, cette semaine, amis ?
Au travail seulement le repos est permis. —

Vous êtes plus heureux que nous! Dieu vous fit naître
Dans des jours où l'on peut et s'instruire et connaître;
Dieu donne la science à vos petits esprits.
Nous autres, voyez-vous, nous n'avons rien appris :
L'ignorance a flétri nos premières journées,
Et la guerre plus tard nous a pris nos années :
Nous avons eu des jours de gloire triomphants;
Nous avons préparé la vie à nos enfants.
Votre pays est grand et l'on ne verra guère
Un peuple, nulle part, qui fasse mieux la guerre. —
Ignorants, nous n'avons su qu'un seul mot, l'honneur :
Avec autant de gloire ayez plus de bonheur,
Et qu'on ne dise pas de vous, bons petits êtres,
Que vous avez perdu l'orgueil de vos ancêtres.
On l'a dit de beaucoup, dont les pères sont morts;
Paysans à venir, n'ayez pas ce remords.
Vous serez plus instruits, vous saurez davantage,
C'est certain; mais gardez notre saint héritage,
La bêche et le fusil, sans y rien déranger,
Le culte du pays. l'horreur de l'étranger;
C'est l'important; c'est là ce qu'il faut qu'on conserve.
Quant à l'instruction, — mon Dieu, qu'elle vous serve
A savoir que parler comme les avocats
N'est pas bon, et qu'agir vaut mieux dans tous les cas,
A vous bien défier des flatteurs populaires,
A craindre vos amours, encor plus vos colères,
A ne pas vous courber sous un sabre vainqueur
Par tendresse naïve et de gaîté de cœur,

A n'aimer que la France enfin ; — car pour les hommes
Ils ne valent pas gros, dans le temps où nous sommes. »

Le bon Jacque, entouré des marmots qu'il prêchait,
Pas à pas, vers le seuil du cabaret marchait ;
Le dimanche est le jour où Jacques se dissipe.
— « L'exemple, mes amis, jure avec le principe,
Dit-il, près de la porte, avant de la franchir :
Mais ne buvez jamais que pour vous rafraîchir. » —

Décembre 1850.

L'ALMANACH

Il y a bien encore des rois par là-bas,
mais aucun ne veut s'apercevoir que c'est
de lui qu'il s'agit.

GOETHE. *(Faust.)*

V

L'ALMANACH

Les soirs d'hiver sont longs : que faire à la veillée ?
On a bien des récits pour l'âme émerveillée,
Des contes du pays, des légendes sans fin,
Où le diable a toujours le rôle le plus fin :
On a bien, dans la grange ou parmi les futailles,
Quelque bon vétéran qui vous dit ses batailles;
Quelque brave garçon à voix forte, à teint clair,
Qui chante un jeune amour sur le ton d'un vieil air :
Mais quelque patient qu'on soit, l'esprit se lasse
De récits que jamais personne ne remplace.

Les guerres du troupier, les chants de l'amoureux
Pourtant, trouvent toujours des oreilles pour eux.
On n'a pas de journal, pas de livre; on s'arrange
Des souvenirs restés aux poutres de la grange. —

Cependant quand parfois le nombre est limité,
On reste à la chaumière en petit comité.
On s'assied; on s'installe à sa façon; les hommes
Boivent, fument; on rit; les plus vieux font leurs sommes;
Et pendant ce temps-là la femme file ou coud.
Voilà ce que l'on fait — quand on n'est pas beaucoup.
Les voyez-vous là tous, la face enluminée? —
Mais regardez un peu la grande cheminée;
Le manteau fait saillie, et sur le haut rebord
On voit un tas d'objets très-confus tout d'abord: —
Des chandeliers verdis par le suif des chandelles, —
L'allumette en paquets; — (les paysans fidèles
Aux usages n'ont pas encor mis à profit
L'allumette à bouts verts; le soufre leur suffit) —
Une boîte où l'on met un sel de grosse espèce,
Qui tombe au pot et fond comme une grêle épaisse;
De la faïence un peu, venue on ne sait d'où,
Incomplète, ébréchée, — un briquet, l'amadou; —
Enfin, sous le fouillis de cette cheminée,
Un livre d'un gris bleu, l'almanach de l'année. —
Quand un enfant revient de l'école, l'hiver,
Le père veut-il voir s'il lit à livre ouvert; —

C'est l'almanach qu'on prend. Cherche-t-on une fête,
Un marché; l'almanach parle comme un prophète.
Les éclipses! C'est lui qui les annonce aussi. —
Veut-on savoir quel temps il fera ces jours-ci,
C'est encor l'almanach qu'on choisit; c'est l'oracle;
Et s'il se trompe un peu, ma foi, c'est un miracle.
Il apprend à guérir les blés, les animaux;
Il connaît le remède enfin à tous les maux;
Il dit des vérités, encor plus de mensonges;
C'est le vrai charlatan qui nourrit bien des songes. —

Jacques dernièrement vient d'acheter le sien,
Un nouveau : comment croire, en décembre, à l'ancien?
Or, quelques jours après cette nouvelle emplète,
C'est chez lui qu'on veillait. —

La chambrée est complète;
Tous les amis y sont; une fois bien assis,
On commence d'abord par quelques vieux récits;
Puis les propos du jour tiennent un peu d'espace :
A la fin l'almanach paraît; on se le passe;
Chacun veut y toucher, l'ouvrir, et les marmots
Dans les coins font semblant d'y lire quelques mots.
Un vieux fumeur, coiffé de longs cheveux de neige,
Bon vieillard qui s'ennuie à voir tout ce manége,
Prend l'almanach et dit : — « Allons! c'est ennuyeux;
J'espère bien qu'il a passé sous tous les yeux,

Qu'on le donne à quelqu'un qui le lira. » — D'emblée
L'avis fut accepté par toute l'assemblée.
A la veillée ainsi Jacque avait souvent lu;
Par le cri général Jacques fut donc élu.
On se rapproche un peu; l'on crache; l'on se mouche;
Puis silence. On pourrait entendre un vol de mouche.
Quand il voit son public muet, sans mouvement,
Jacques prend l'almanach et l'ouvre gravement. —
D'abord, aux premiers mots, chacun voulut connaître
L'horoscope complet du mois qui le vit naître.
A propos des Poissons, du Bélier, des Gémeaux,
Jacques distribua gratis des biens, des maux,
Parcourant au hasard tout mois qu'on lui désigne,
Répétant toujours : Ceux qui naissent sous ce signe...
On rit; on plaisanta sur cela, sur ceci :
Mon Dieu, les paysans ont leur étoile aussi. —

Et Jacques continue en faisant ses remarques : —
— « Puissances de l'Europe. — Ah ! voyons les monarques !
République française. Ah ! cela dure encor !
Pourtant ils n'ont pas l'air d'être très-bien d'accord.
Mais qu'importe ! tout va : le bien aura son heure !
La République est forte ; elle n'est plus mineure !
Pouvoir législatif... Président... proclamé...
Suffrage universel... Oui, quand on a nommé
Tous ces gens-là, le vote était... comme c'est drôle !
Tuer qui nous a faits, ce n'est pas un beau rôle.

Enfin! — en voilà-t-il des rois! ils y sont tous.
C'est égal, j'aime encor mieux les petits atouts.
Tiens! Le pape est rentré! c'est bon. — On les renvoie;
Ils rentrent. Tout cela n'est pas en bonne voie!
Voyez-vous, les amis, j'aime mieux mon métier.
Un roi n'est pas heureux, allez! quoique rentier!
Leurs choses ne sont pas toujours bien réussies! —
Nicolas, empereur de toutes les Russies.
Combien en a-t-il donc? — Roi de Pologne. Hélas!
Sois sûr que ce n'est pas ma faute si tu l'as!
Des ducs, des empereurs, des rois, la ribambelle;
Des reines à présent! ma foi, la place est belle!
Je trouve que ce sont des peuples imprudents;
Non, je n'aime pas voir des femmes là dedans.
Il se peut, l'an prochain, que l'almanach rapporte,
Qu'on a mis la moitié de ce monde à la porte.
Et dire que c'est moi qui cause leurs terreurs
A ce tas de grands-ducs, de rois et d'empereurs!
J'y mets peu de malice et peu de stratagème.
Ah! c'est qu'ils n'aiment pas tout à fait ce que j'aime!

Jacque, après un repos, continua : — « Voyez,
L'incendie en janvier, en juillet des noyés :
Voilà ce qu'on prédit! Une affaire perdue
Pour avoir dormi tard! — Une femme vendue! —
Une ville lointaine engloutie à demi. —
Tempête. — Un magistrat, condamnant son ami! —

Un voyageur revient d'une côte inconnue !
(Diable ! voilà longtemps qu'on attend sa venue :
Il n'arrive jamais. Je mettrais qu'il est mort.) —
Un enfant imprudent qu'un chien enragé mord ! —
Pendant qu'on descendra son cercueil dans la fosse
Une femme crîra : — (C'était une mort fausse !) —
Un vieillard meurt âgé d'au moins cent dix-neuf ans,
Avec quatorze dents ! — A Paris, des savants
Inventent un nouveau système de charrue. —
(C'est bon à promener pour rire, dans la rue,
Pendant le carnaval; ils n'ont pas de succès,
Les savants de Paris avec tous leurs essais !) » —

On s'arrête un moment là-dessus : la routine
Contre ce qui paraît d'un peu neuf se mutine. —
Puis Jacques feuilleta, sans intérêt aucun,
Une liste de rois; car il n'en aima qu'un,
Qui, sous la populaire et célèbre capote.
Cacha pendant vingt ans l'allure d'un despote.
Les autres sont pour lui d'inutiles portraits,
Des étrangers dont l'âge a barbouillé les traits.
Les pauvres médaillons de ces trois longues races
Même sur le papier laissent de pâles traces.
Pharamond ! Il monta jadis sur le pavois.
C'est comme qui dirait . — Majorité des voix.
Clodion ! dans l'oubli sa chevelure flotte.
Dagobert ! qui mettait à l'envers sa culotte.

Que lui font tous ces rois? Nous ne les connaissons
Que pour quelques bons mots et par quelques chansons :
Les souvenirs royaux ne peuvent pas lui plaire.
Il en est un pourtant qui se fit populaire,
Un Béarnais qu'on a placé sur le Pont-Neuf
Pour une poule au pot, qui resta dans son œuf. —
Jacques voit s'effacer ces têtes résignées,
Ces faibles descendants des royales lignées,
Sans avoir pitié d'eux. Quelques tristes Bourbons,
Pouvoirs intermittents et règnes moribonds,
De nos jours réveillant la vieille foi française,
Voudraient recommencer l'histoire à Louis-Seize.
Tous ces usurpateurs, nouveaux ou bien anciens,
Leurs droits impériaux, leurs droits capétiens,
Qu'est-ce que tout cela? Que voulez-vous lui rendre?
Que venez-vous promettre à celui qui peut prendre?
Laissez là tous ces vains semblants de royauté;
Il n'est plus qu'une adresse, et c'est la loyauté.

Jacques, sans lire, allait toujours tournant la page,
Quand les plus curieux firent soudain tapage :
Depuis quelques instants le lecteur s'était tu.
— « Jacques, lui cria-t-on, pourquoi t'arrêtes-tu? » —
— « Ce sont les rois, dit-il, et les choses passées;
Et sa main leur montra les têtes effacées :
Ce sont des morts; laissons les morts se reposer :
Nous avons bien assez des vivants pour causer.

Car la place de roi sera toujours courue ;
Et quoique la couronne ait roulé dans la rue,
Quoiqu'elle ait de nos jours subi tous les affronts,
Pour vouloir s'en coiffer il se trouve des fronts.
Ah ! pour rêver encor des royautés nouvelles,
C'est un bourlet d'enfant qu'il faut à ces cervelles. » —
— « Mais lis plus loin, dit-on, — est-ce qu'on n'a pas mis
D'anecdotes? Vois donc, Jacques. » — « Si, mes amis. »

Il reprit aussitôt la tâche abandonnée;
Lut les événements principaux de l'année,
Et puis il termina par quelques traits d'esprit,
Les bons mots de Gascon, dont tout le monde rit. —

Décembre 1850.

LE CADET

Ce que le pauvre est pour le pauvre est peu connu, excepté du pauvre lui-même et de Dieu.

CHARLES DICKENS.

VI

Jacque est dans sa chaumière; il aiguise un outil:
Il pleut dehors. On frappe : — « Eh ! qui va là? » dit-il. —
— « C'est moi ! » dit une voix.

— « Pousse la porte et ferme. »
Dit Jacques.

— « Nom d'un chien, camarade, il pleut ferme,
Dit l'inconnu, peut-on loger chez toi, ce soir? » —
— « Réchauffe-toi d'abord, dit Jacques; viens t'asseoir. »

Le nouvel arrivé dans un coin de la salle
Dépose son bâton émoussé, noueux, sale :
Il en défait d'abord tout son petit fardeau ;
Deux gros souliers lacés, couverts de boue et d'eau,
Par leurs épais cordons de cuir noués ensemble ;
Puis ensuite un mouchoir rouge et bleu, qui rassemble
Tous ses pauvres effets, qui ne sont pas trop lourds,
Son linge, avec un vieux pantalon de velours ;
Et la chose à sa guise à peu près terminée,
Il s'approche de Jacque et de la cheminée.

Jacque a mis près de l'âtre un second escabeau,
Une chandelle neuve à son maigre flambeau,
Après avoir tiré du bahut un fromage
Et du pain.
— « Par ma foi, ce n'est pas grand dommage,
Dit le nouveau venu, je ne refuse pas :
Avec un peu de vin, nous ferons bon repas. » —
— « Du vin ! dit Jacque, il faut pour passer ton envie,
Te contenter d'avoir un verre d'eau-de-vie :
Car pour du vin, mon cher, il n'y faut pas songer. » —
— « Bah ! mon deuil en est fait, c'est bon ! » — dit l'étranger.

Jacques pendant ce temps examinait son hôte.
C'était un grand garçon, jeune, à la taille haute ;

L'air dégagé, le teint flétri, les yeux hagards;
Le front proéminent; et dans de chauds regards
Quelque chose d'ardent qui d'un rien se courrouce;
Des cheveux longs et bruns; une moustache rousse,
Dont les poils se dressaient à tout hasard tordus,
Jaunis par le tabac, par les lèvres mordus;
Un ton d'indépendance arrogante et jalouse;
Des membres vigoureux, mais grêles, sous la blouse;
Un cou nu, musculeux, maigre : — le tout offrant
Quelque chose à la fois de fier et de souffrant. —

L'inconnu, s'asseyant d'une manière franche,
Dans le morceau de pain avait taillé sa tranche,
Avait posé dessus son fromage et mangeait. —
Il comprit l'examen dont il était l'objet.
— « Je suis, dit-il alors avec indifférence,
Jean-François Populus, compagnon, dit la France;
Je suis Parisien. » — Jacque était interdit. —
— « Tu comprends bien, je suis le peuple, comme on dit. »
Jacque était stupéfait. — « Comment cela, mon brave? »
Dit-il. — « Oui, c'est ma main qui brise toute entrave :
Oui, c'est moi, Populus, le roi de Février;
Populus, tu sais bien, Populus l'ouvrier. —
Enfin la République est ma grande conquête. » —

Jean-François s'animait. — Il jeta sa casquette,

Prit son verre et d'un trait but l'ardente liqueur,
Et se mit à marcher à grands pas, en vainqueur. —
Jacques se tut; le front incliné vers la flamme
Il eut une tristesse ironique dans l'âme.

— « Ah ! reprit Populus, tu ne me connais point. —
Je soulève un empire à la force du poing.
Quoique simple soldat, j'ai conquis bien des grades;
J'ai chassé du pays deux princes rétrogrades :
Juillet et Février sont d'assez beaux chevrons.
— « La France est en danger et nous la sauverons ! »
Disent de braves gens qui restent dans leur coque,
Pour garder ce qu'ils ont, leurs écus, leur bicoque.
Eh bien ! moi, qui n'ai rien à garder que ma peau,
Je m'en mêle. Je prends un fusil, un drapeau ! —
Quand on me voit sortir on a peur, on s'alarme !...
— Tiens ! un fusil ! voilà, mon cher, une belle arme... »
Jean-François avait vu dans le coin, près du lit,
Le fusil; sous ses doigts le canon tressaillit.
Il le fit résonner comme un enfant qui joue :
Il mania le chien, la pierre, et mit en joue. —

— « Prends bien garde, dit Jacque, il est chargé. »
— « L'ami,
Dit l'autre, tu m'avais tout l'air d'un endormi !

Mais je m'étais trompé. Voyons, il est facile
D'avoir près de son lit un pareil ustensile,
Mais t'en es-tu servi ? » — « Souvent, » dit Jacques, bas.
— « Pour tuer des moineaux ? »

— « Non pas ! à des combats !
Dit Jacques, qui sentait au cœur monter sa rage. —
— « Crois-tu donc, Jean-François, avoir seul du courage?
Ce fusil à tuer des moineaux, soi-disant,
Fusil de laboureur, fusil de paysan, —
Jacque ôta son fusil d'un geste noble et grave
Des mains de Populus, — c'est le fusil d'un brave !
Il a tué, je crois, des moineaux assez beaux,
Quand il tira jadis sur le vol de corbeaux
Qui s'abattit du Nord sur notre territoire !
C'est une arme qui joue un rôle dans l'histoire ;
C'est l'arme d'un pays envahi qu'on défend.
Quand je m'en suis servi, tu n'étais qu'un enfant !
C'est un chrétien : — pendant la dernière campagne,
Moi, je l'ai baptisé ; je l'ai nommé : Champagne ! » —

Jean-François Populus pleurait.

— « C'est bien, mon vieux !
De tes nobles exploits je me sens envieux ;
Donne-moi ton fusil, que je l'embrasse ; donne ! » —
Il pressa le fusil sur sa blouse. — « Ah ! pardonne,

Arme sainte. » — Et sa lèvre effleura le canon. —
Puis se tournant vers Jacque : — « Et toi, quel est ton nom ? »
Jacques tendit la main à Populus. — « Mon frère,
Viens; je ne t'en veux pas, Jean-François; au contraire.
Seulement ton orgueil d'enfant me regardait
Comme trop peu, vois-tu ; tu n'es que mon cadet.
Je vais te raconter mon histoire et la tienne :

« La vie est dure; il faut qu'à grand mal on l'obtienne ;
Tu sais cela : le frère au frère tend la main,
Et puis bonsoir. Chacun des deux suit son chemin. —
Seulement, comme un fil qui s'embrouille et se lie,
Les souvenirs s'en vont, la parenté s'oublie.
Et le cadet, parti pour la ville, un beau jour
Revient, fier et fringant, à son ancien séjour,
Et dit, enfant perdu que le hasard ramène : —
Je suis l'aîné, le chef de la famille humaine ;
Le peuple enfin. J'ai nom Populus, Jean-François,
Dit la France ! — Faut-il, mon ami, que tu sois
Oublieux à ce point? Qui t'a fait ce mensonge?
C'est moi qui suis l'aîné, que ton esprit y songe ;
C'est moi qui suis le peuple, enfant, qui suis l'aîné ;
Le premier pain qui t'a nourri, je l'ai glané.
Je suis Jacques Bonhomme, enfin, et je réclame ! —

« Du reste, ce n'est pas Populus que je blâme :
Populus a bon cœur, quoiqu'un peu vif et chaud ;
Mais je sais qu'il est brave et qu'il n'est pas manchot.

J'approuve ce qu'il fait. Mais si le cadet règne,
Ce n'est pas que je sois bête ou que je le craigne !
François, ne garde pas de dangéreuse erreur. —
Jacques Bonhommé vit tranquille et sans terreur :
C'est le saint ouvrier entre tous : il cultive !
Il accomplit en paix sa tâche primitive ;
Mais il n'est pas si bête encor qu'il en a l'air.
Dans tout ce que l'on fait il sait très-bien voir clair :
Il connaît son pays, c'est-à-dire le nôtre ;
C'est son pays surtout qu'il aime et personne autre.
On le flatte partout, mais il laisse venir,
Et sur chacun, tout bas, sait à quoi s'en tenir. —
On le trompe souvent, comme toi, par des phrases. —
Tous ces menteurs, un jour d'ennui, tu les écrases;
Moi, je suis patient, et, sans fureur, j'attends
Que l'injustice humaine ait achevé son temps. » —

— « Ah bien! dit Jean-François, ne te fais pas de bile ;
Va, reste dans ton coin, confiant, immobile;
Ecoute les grands mots des beaux complimenteurs,
Leurs serments éternels et leurs discours menteurs,
Et, tout en attendant la justice rêvée,
Va, tu ne risques rien de faire ta corvée.
Continuons tous deux notre vie, en marchant :
A moi le tour de France ; à toi le tour du champ ;
Souffrons, et que sur nous le mal s'appesantisse ;
Car ce n'est pas demain que viendra la justice. » —

— « Elle viendra, dit Jacque, et c'est l'essentiel !
Pour nous, pluie et beau temps, tout nous descend du ciel.
Mais vous, dans l'atelier, votre vie est meurtrie,
Serrée entre les bras de fer de l'industrie ;
Et vous vous débattez en vain dans ces étaux.
Partout, pour concurrents, vous trouvez les métaux.
Dans toutes les cités, le cruel engrenage
Vient vous prendre le pain pénible du ménage ;
La machine vous ôte un travail nourricier,
Et mâche votre vie entre ses dents d'acier.
Vous auriez beau lutter, vouloir allonger l'heure,
Le fer travaille mieux ; sa journée est meilleure.
Un jour vous vous fâchez, et, las d'avoir souffert,
Vous mettez en morceaux votre ennemi de fer,
Et, pour avoir voulu tuer l'intelligence,
Vous dites : c'est justice ! hélas ! non, — c'est vengeance !
Alors, dans votre cause et juges et témoins,
Vous voulez gagner plus tout en travaillant moins ;
Vous voulez tout fixer, dans vos jours de colères,
Les heures de travail et le prix des salaires ;
Vous êtes paresseux, injustes, irrités,
Et l'on vous calomnie et vous le méritez. —

« Mais dans notre atelier l'heure est fixée et sûre.
On se fie au soleil qui lui-même mesure
Le temps de nos travaux du levant au couchant,
Comme un maître attentif qui surveille le champ.

Le salaire, c'est Dieu qui s'en charge ; il varie :
C'est selon l'abondance et selon l'avarie ;
Il est, suivant l'année, imparfait ou complet;
Car Dieu, c'est le patron qui fait comme il lui plaît.
Patience, François ; tous ces gens qui nous trompent,
Il ne faut pas, s'ils sont gâtés, qu'ils nous corrompent.
Ils se moquent de nous, quand ils ont le pouvoir;
Mais quand nous devenons les plus forts, il faut voir !
Ils se font peuple alors, ils sont de notre race,
Chez nous de leur famille ils cherchent une trace,
Ils sont fils d'ouvriers, enfants de paysans ! —
Dédaignons aujourd'hui leurs oublis méprisants;
Faisons-nous estimer ; surveillons notre vie ;
Nous leur avons fait peur, il faut leur faire envie ;
Il faut au moins qu'un jour, s'ils reviennent à nous,
Ils reviennent debout et non pas à genoux. —

« Jean-François Populus, touche-là ! sois honnête !
Quand on a le cœur bon, la conscience nette,
Eût-on le gousset vide, on vaut mieux que beaucoup.
Avant de nous coucher, frère, buvons un coup ;
Buvons à l'avenir, buvons à l'espérance,
Buvons à la santé de notre belle France ! » —

Novembre 1850.

L'ENNEMI DE JACQUES

Vous verrez peut-être bientôt par vous-même ce que coûte un écu quand il faut le suer.

H. DE BALZAC.

VII

L'ENNEMI DE JACQUES

C'est un homme, ni vieux ni jeune, — âge incertain;
Presque toujours vêtu de noir, dès le matin,
Toujours prêt à sortir; il prit cette habitude
Du temps qu'il était clerc dans une obscure étude.
Il est petit, fort laid; quelquefois cependant
C'est un bon gros vivant à l'abdomen pendant;
C'est un conservateur, comme on dit d'ordinaire,
Mais il se peut qu'il soit révolutionnaire;
Comme il cherche avant tout, l'impunité, la nuit,
Selon qu'on le protége ou selon qu'on lui nuit,

Il attaque ou défend ; c'est dire assez, je pense,
S'il est républicain parfois, qu'on l'en dispense.

Tous les moyens honteux et de mauvais aloi
D'éluder la justice en exploitant la loi,
Il les possède ; il a l'esprit vif, l'âme dure,
Et sur le bout du doigt connaît sa procédure.
Pendant ses plus beaux jours, l'obscur étudiant
Se formait pour la ruse et pour l'expédient ;
Habitant comme un rat des salles encombrées
De papiers griffonnés et de feuilles timbrées,
Au chef-lieu du canton, au fond d'un corridor,
Il usa sa jeunesse et fit des rêves d'or.

Son air humble à trente ans, sa mine suppliante,
Captèrent les faveurs d'une vieille cliente.
Veuve et riche, elle avait vers quarante-cinq ans :
Ils eurent des rapports d'affaire assez fréquents ;
Il la comprit avare, elle le jugea sage,
Capable, ayant du bien, d'en faire bon usage ;
L'union fut conclue, et, d'un soin diligent,
Notre homme à son argent fit faire de l'argent. —

C'est au fond d'une allée et dans un bourg qu'habite
Ce personnage étrange, usurier cénobite.

Sur tous les coins de terre achetés ou vendus,
D'invisibles réseaux sont par ses mains tendus;
Prés verdoyants, moissons splendides, vignes vertes,
Les récoltes des champs en sont toutes couvertes,
Et, dans un coin secret de ce réseau légal,
Une araignée attend l'heure de son régal. —

Rêveur, qui dans les prés vas chercher une étoile,
Chante la fleur des champs, tu ne vois pas la toile.
L'insaisissable fil ne gêne point tes pas.
Moi, je chante aujourd'hui ce que tu ne vois pas!
Le poëte se doit aux œuvres nécessaires;
Jacques, mon vieil ami, je chante tes misères. —

Quand l'année est mauvaise, après des jours bien longs
Le paysan va voir l'homme dont nous parlons.
L'usurier patient vous attend dans son antre;
On est presque déjà dépouillé quand on entre.
Il refuse d'abord : il a la faculté
De soulever toujours une difficulté.
Il a perdu; pour lui la saison est contraire;
On ne peut pas trouver un sou de numéraire;
Voilà plus de huit jours qu'un bon écu n'a lui; —
Le pauvre paysan le sait bien mieux que lui.
Enfin le campagnard, après bien des prières,
A des conditions lourdes et meurtrières,

Obtient un peu d'argent; son instinct se débat,
Mais il n'est pas de force à cet étroit combat. —

— « Tu veux cent francs? Eh bien! aujourd'hui la mesure
De blé vaut vingt-cinq francs. — (La somme n'est pas sûre,
Mais je pose un exemple.) Ainsi donc l'an qui vient,
Tu me rendras cent francs, si cela me convient,
Avec les intérêts — ou, si je le préfère,
Quatre mesures, vois! C'est une bonne affaire. » —

Cent francs! C'est son hiver; et puis Dieu les lui rend
Si la saison prochaine est favorable, — il prend.
Mais le blé devient cher; la mesure courante
Monte de vingt-cinq francs à trente-cinq, quarante...
Notre homme exige alors qu'on paye en blé son prêt :
On peut facilement calculer l'intérêt.

C'est d'un drame poignant un pauvre petit acte;
La forme que j'y mets est peut-être inexacte;
Je fouille en ignorant un abîme profond;
Qu'importe un vain détail? — La chose est vraie au fond.

Jacque a la passion d'être propriétaire;
Il aime à s'arrondir; il est fou de la terre.

En labourant son champ il regarde à côté :
Le sol qui touche au sien a bien plus de beauté ;
Il convoite tout bas cette proie et travaille.
Cet amour-là n'a pas d'autre amour qui le vaille !
Le maître du champ meurt ; son bien était grevé,
On vendra ; voilà donc ce moment tant rêvé.
Un jour d'enterrement au village, on babille ;
Jacques s'informe ; et puis en rentrant, il s'habille,
Ne dit rien à personne et s'en va sans tambour
Ni trompette, et rêveur arrive droit au bourg ; —
Il gagne une maison hélas ! trop bien connue,
Et pénètre d'abord dans une salle nue.

Beaucoup de gens venus là dans le même but,
Ruminaient dans leur coin leur phrase de début.
Jacque, assis à l'écart, pesa dans sa cervelle
Le bon et le mauvais de l'affaire nouvelle ;
Il roulait son chapeau dans ses doigts en cherchant
Le plus avantageux moyen d'avoir le champ. —
Et pendant ce temps-là chacun faisait son thème,
Préparait bien sa ruse, assurait son système. —
On voyait au milieu de ce monde assemblé,
Des couples de poulets, des légumes, du blé ;
C'étaient d'humbles cadeaux, de pénibles offrandes
Pour l'homme qui peut dire : — « Il faut que tu me rendes. »
Pour ce dur créancier qui vous tient dans sa main
Et qui peut d'un seul mot vous ruiner demain.

Un monsieur chantonnait auprès de la fenêtre,
Tournant le dos; de peur qu'on pût le reconnaître,
Propriétaire riche, au moins réputé tel,
A son crédit cela portait un coup mortel;
Le chapeau sur les yeux, feignant d'être à son aise,
C'était le patient couché dans la fournaise. —
Chacun passe à son tour; content, triste, on s'en va;
C'est selon. Le moment du bonhomme arriva.

Il expliqua l'affaire au long, dans son langage. —

— « Bon! tu veux emprunter, mais il me faut un gage;
Dit l'autre brusquement et voulant couper court;
J'oblige tout le monde et mon pauvre argent court :
Je n'en ai plus; l'affaire est de bonne nature;
J'aurais bien quelque chose avec ma signature :
Je n'y tiens pas beaucoup. S'il te faut de l'argent
Absolument... Voyons, es-tu bien exigeant?
As-tu bien calculé? Ne fais pas de folie.
Si tu n'as pas de hâte... — « Oh! la terre est jolie,
Dit Jacques, tout le monde y pense, et j'espérais
L'avoir... argent comptant, sur table, je paîrais. » —

Jacques s'était livré par cet élan avide.

— « Mais que faire, dit l'autre, avec la poche vide? » —

Jacques suivit de l'œil, pendant un long moment,
Cet homme qui tout bas disait : Comment? comment?
Et qui ne cherchait rien que l'instant favorable
De placer un moyen connu, le misérable !
— « Tiens, dit-il tout à coup, comme s'il eût trouvé,
Je n'ai rien devant moi ; je suis bien éprouvé ;
J'ai fait des pertes même ; enfin si ton idée
Ne change pas, vois bien ; l'affaire est décidée.
Je n'y tiens pas du tout pour ma part. — « Mais voyons, »
Dit Jacques dont les yeux jetaient d'ardents rayons ! —
— « L'argent, il faut d'abord, comprends, que je l'obtienne;
Or, de la main d'un tiers, il passe dans la tienne :
A cela, moi, je suis tout à fait étranger;
Je n'y gagnerai rien, mais j'y cours un danger. » —
—« Voyons ! » dit Jacque !—« Eh bien, c'est facile à comprendre,
Dit l'autre ; pour la forme, ici, tu vas me vendre
Tes deux champs... n'est-ce pas, tu dois en avoir deux?
Ce marché-là pour toi n'a rien de hasardeux.
Tu rendras l'an prochain la somme à date exacte,
Avec les intérêts, et nous déchirons l'acte.
Acceptes-tu? » — « Ma foi ! dit Jacque ému, troublé !
Et le champ tentateur grouillait d'épis de blé ;
Les voisins enviaient sa récolte féconde,
Il paîrait ; il aurait à lui seul la seconde.
Et puis dans l'avenir ce champ qu'il avait pris
Et payé pas trop cher avait doublé de prix !
Qui pourrait résister? Jacques Bonhomme cède. —
L'an qui suit est mauvais. Un autre lui succède.

Jacque obtient quelque temps ; il n'a pas de regrets :
Il espère qu'avec du travail, de l'engrais,
Il domptera la terre.

Espoir stérile ; il sue,
Il souffre, et de l'affaire enfin voici l'issue :
Jacque est exproprié par le prêteur maudit
Qui prend deux nouveaux champs. — C'est lui qui s'arrondit !

Décembre 1850.

LE CONSCRIT

Le soc et le briquet sont deux jumeaux.

H. DE BALZAC. *(Les Paysans.)*

En nationalité, c'est tout comme en géologie ; la chaleur est en bas. Descendez, vous trouverez qu'elle augmente ; aux couches inférieures elle brûle.

MICHELET.

Le lieu de la scène est devant la maison du vieux Peuple.

ARISTOPHANE. *(Les Chevaliers.)*

VIII

LE CONSCRIT

Rien n'est touchant à voir comme ces divers groupes
Que compose, en faisant l'étape, un corps de troupes :
Les tambours ont leur caisse au dos; mêlés, errants,
Les soldats fatigués n'observent plus les rangs;
Les chefs, dont le caban est mis en bandoulière,
Ont, dans ces moments-là, la voix plus familière,
Parlant et répondant à tous avec bonté,
Et l'on marche — l'esprit et l'arme à volonté.
Au son d'un air joyeux le jeune se balance;
Le vieux fume sa pipe, au pas, seul, en silence;
D'autres, près des maisons, ne passent pas en vain,
Ils ramassent toujours quelque verre de vin.

Enfin, peu faits encore à ce pas qu'ils emboîtent,
Quelques jeunes traînards restent derrière et boitent.

Jacque aime les soldats; c'est un gai souvenir
Pour lui; cela le fait un moment rajeunir.
Un régiment avait traversé le village :
Du bout de son champ, Jacque, avec enfantillage,
Ainsi qu'un vol d'oiseaux que suit un prisonnier,
Les avait regardés passer jusqu'au dernier.
Le soir, la bêche au dos, plus vif dans sa démarche,
Il rêva des beaux jours en sifflant une marche. —
Sur le pas de sa porte, assis sur le vieux banc,
Il vit un pauvre enfant de fatigue tombant,
Imberbe, pâle, en pleurs, une jeune recrue
Sans force, abandonnée au milieu de la rue.

— « Est-ce que tes souliers, l'ami, n'ont plus de clous?
Dit Jacque; on est donc las de pousser les cailloux?
Ah! tu restes en route encor, pendant qu'on dîne.
Ne te figure pas que le sergent badine!
Camarade, voyons; êtes-vous loin d'ici?
Je te logerais bien, mais... » — « Oh! merci, merci!
Dit le jeune soldat, le major est sévère;
Il faut que je rejoigne. » — « Allons! vite, un bon verre
De vin! » dit Jacque : en face, était un cabaret.
Le soldat but : — « Eh bien! maintenant es-tu prêt?

Donne-moi ton fusil, ton sac, je t'accompagne.
Nous prendrons le plus court, à travers la campagne :
J'ai porté plus longtemps que toi le fourniment;
Ça me connaît! prends-moi le bras tout uniment;
Et puis : marche! » — En chemin, Jacques dit : « Tout à l'heure
Sur le banc, tu pleurais, je crois? Est-ce qu'on pleure?
Comment, sous l'uniforme est-ce qu'on fait l'enfant? »

Et le conscrit cachait un soupir étouffant.

— « Encore, reprit Jacque! Eh quoi, pour une ampoule,
Te voilà, toi, troupier, faible comme une poule? » —

— « Ah! ce n'est pas cela, » reprit avec douceur
Le conscrit; — « au pays j'ai mon père et ma sœur!
Nous étions bien heureux dans notre coin de terre;
Il a fallu partir; devenir militaire;
Je ne me sentais pas de goût pour le métier.
Quand on aurait vendu notre bien tout entier,
Ce pauvre capital de leur vie économe,
Cela n'eût pas suffi pour me payer un homme. —
Je souffre, et ne peux pas du tout m'habituer;
J'ai le mal du pays qui finit par tuer. » —
— « Voyons, dit gravement Jacques, pas de faiblesse;
Un homme doit porter sa peine avec noblesse.

Parbleu ! tout n'est pas joie en ce monde, conscrit :
Si l'on a des parents au pays, on écrit ;
Tout le monde a son père et sa sœur et ses larmes,
Mais le cœur doit souffrir dans le métier des armes.
Sois tranquille ; sept ans passent comme un éclair.
Tu reviendras, les crocs de la moustache en l'air,
Après avoir connu la poudre un peu, j'espère :
Et c'est à qui sera ta sœur ou bien ton père.
C'est là que tu sauras, rayonnant et ravi,
Qu'on n'aime son pays que quand on l'a servi,
Et tu remercîras le ciel, soldat novice,
De t'avoir fait assez pauvre pour le service.
Vois-tu, toute souffrance est payée, ici-bas :
Nous autres, nous avons les marches, les combats,
Et la mort, mais aussi nous aimons la patrie ;
Et quand nous la voyons abaissée et flétrie,
Nous ne rions pas, nous ! S'il est des cœurs glacés
Qui pour quinze cents francs ont été remplacés
Et qui ne savent plus, perdus aux hautes sphères,
Que jeter de vains mots sur nos pauvres affaires,
S'ils gâtent la besogne, et qu'alors l'étranger
Par quelque griffonnage ose nous outrager,
Nous arrivons, avec les arguments honnêtes,
Et perçons les traités à coups de baïonnettes.
Ce qui manque chez eux, ce n'est pas la valeur ;
Parbleu, si nous avons la nôtre, ils ont la leur ;
Mais on n'a pas du cœur comme on a du courage.
Tous ces gens dont je parle, eux et leur entourage,

N'ont pas dans le pays la foi que nous avons.
Peut-être en savent-ils plus que nous n'en savons,
Mais ces malices-là ne me font pas envie.
A son pays, vois-tu, tout homme doit sa vie,
Hier comme demain, je dois ce que tu dois;
On peut toujours tenir un fusil dans ses doigts.
Je veux que dans sept ans ce sentiment t'anime,
C'est celui d'un soldat; s'il n'est pas unanime,
Tant pis! Et tu verras aussi dans ce temps-là
Si cela fait plaisir qu'on rie à tout cela. —
Tu rentres au village après ton temps, j'augure?
Tu verras qu'un soldat y fait bonne figure :
On rentre aux champs, et puis, lorsque bat le tambour,
Pour voir passer la troupe on quitte le labour,
Et si quelque conscrit traîne la jambe et rampe,
On lui remet du cœur au ventre, on le retrempe.
De quel pays es-tu? »

— « Mon pays est de ceux
Où le travail est dur et le sol paresseux,
Dit le jeune conscrit; on ne peut pas promettre
Seulement que la terre y nourrira son maître.
A la campagne on n'a jamais un sou vaillant;
A la ville on peut vivre au moins en travaillant. » —

Jacques saisit le bras du conscrit, puis le lâche.

— « Qui t'a mis cette idée en tête? quelque lâche,

Un flâneur — on en trouve au service en effet —
Qui ne se doute pas comment le pain se fait ;
Quelque Parisien qui pendant la semaine
Travaille quatre jours et trois jours se promène.
Ils gagnent plus que nous, c'est vrai ; mais il leur faut
Entretenir un vice ou nourrir un défaut.
Si leur salaire est fort, l'oisiveté le rogne ;
Quand on trouve du vin à boire, on est ivrogne.
Aux champs on ne boit pas beaucoup, même en été,
Et c'est un capital que la sobriété.
Et puis qu'irais-tu faire en ville ? Sous le chaume
On gagne peu, c'est vrai, mais jamais on ne chôme,
Et dans toute saison la terre a des travaux,
Le sol a des besoins qui sont toujours nouveaux.
Le brave paysan, à la vie endurcie,
Ne craint pas que la terre un jour le remercie.
Deux bons bras, il n'est pas là de moyens meilleurs ;
Mais la chose, vois-tu, n'est pas de même ailleurs :
A la ville, on n'a pas de soleil, on s'échine ;
Puis un jour un monsieur invente une machine ;
Quand on s'est éreinté, quand on a bien souffert,
On se voit remplacé par un morceau de fer ;
Sur cent on vous en met les trois quarts à la porte ;
Voilà les beaux profits que la ville rapporte !
Alors on s'en revient aux champs ; un grand effort !
Mais pour toucher la terre on n'est plus assez fort ;
Et puis ce n'est plus là la semaine ouvrière ;
On n'a plus ses ragoûts ni son vin de barrière.

Le salaire est plus court et le travail plus long :
On fait l'essai d'un mois ou de deux, c'est selon ;
Et puis on se repent, on retourne à la ville,
Et l'on devient alors un manœuvre servile.
Ah ! rentre à ton pays, si tu veux marcher droit ;
C'est le meilleur travail et le meilleur endroit,
A part qu'en santé pure et solide on demeure,
Jusqu'au jour où, du reste, il faut que chacun meure. » —

Comme ils arrivaient, Jacque aperçut le fourrier :
— « Sergent, nous arrivons ; pourrait-on vous prier
De donner un bon lit à ce retardataire ? »
Et Jacque en parlant fit le salut militaire.
On s'est vite entendu de troupier à troupier :
— « Vous faites une étape à tout estropier,
Reprit le paysan ; après cela nous autres
Je sais que dans le temps nous faisions bien les nôtres... »

Il fallut boire un coup en causant du passé,
Et l'on ne se quitta qu'après s'être embrassé. —
— « Adieu, conscrit, dit Jacque en payant la dépense
Et demande au sergent un peu ce qu'il en pense ! » —

Décembre 1850.

JACQUES MALADE

Il fault estre tousjours botté et prest à partir.

MONTAIGNE.

IX

JACQUES MALADE

Jacque est au lit, souffrant; il ne s'est pas soigné;
C'est cher; le médecin du reste est éloigné.
Jacques n'est pas douillet; chez lui la vie est dure;
Enfin voilà huit jours déjà que cela dure!
Le malade s'ennuie; il est grognon, bourru.
Le médecin l'apprend; aussi vite accouru
Qu'averti :

— « Comment, Jacque, on m'en dit une belle :
Tu ne veux pas me voir et tu fais le rebelle?

Tu n'as pas confiance en moi? Voyons, ta main?
Euh! ce ne sera pas encor fini demain;
A tarder, on n'a point de bonne réussite;
Ce retard coûtera plus cher que la visite.
On ne se fait soigner que quand on est à bout!
Plus tôt, j'en répondais. — Ah! tu n'es pas debout;
Ce serait déjà fait, et tu courrais à l'aise. » —

— « J'ai cru bien faire, allez! et ne vous en déplaise,
Dit Jacques; je n'ai pas le temps de m'écouter.
Et ce n'est pas le prix qu'il pourra m'en coûter...
Si vous pouviez trouver un moyen dans un livre,
Un moyen, quelque chose à boire, qui délivre,
Je paîrais bien deux fois ce que ça peut valoir.
Là, tout juste, quel temps va-t-il bien vous falloir? »—

— « Ah! dit le médecin, nulle part on n'enseigne
Cela; je n'en sais rien. Il faut que je te saigne!
Ne perdons pas de temps en propos superflus. » —

— « Vous n'avez pas le temps, dit Jacques; moi non plus.
Voilà déjà huit jours passés, et quand le diable
Y serait! » —

— « Que veux-tu, c'est irremédiable,

Reprit le médecin, je ne suis pas sorcier.
Vite ! » — et de sa lancette il essuya l'acier.
Le sang était mauvais. — « Surtout reste bien sage,
Reprit-il. Je te vois dans un mauvais passage ;
Je t'enverrai ce soir un bon médicament ;
La diète ; le repos ; je viendrai fréquemment. » —

Lorsque le médecin sortit, sur chaque porte
On guettait, pour savoir comment Jacques se porte.
— « Pas bien ! Pas bien du tout ! » — leur dit le médecin ;
Bientôt ce mot sonna partout comme un tocsin.
Le soir on va pour voir comment Jacques se trouve :
On cause, on fait du bruit ; l'un blâme, l'autre approuve ;
Jacques parle et s'anime ; ils étaient quinze ou vingt.
Jacque allait bien plus mal quand le docteur revint. —

— « Allons ! c'est trop de monde et que tous se retirent, »
Dit-il aux braves gens ; aux derniers qui sortirent
Il dit : — « Voyez l'état dans lequel on l'a mis ! » —
Puis il rentra. — « Comment, dit Jacques, plus d'amis !
Comment, vous défendez maintenant qu'on me voie ?
S'ils allaient se fâcher de ce qu'on les renvoie ? » —
— « Sois tranquille, bon Jacque, ils ne t'en voudront pas.
Mais tout ce bruit de voix, ce mouvement de pas,
Cela te fatiguait. Tu n'es pas en mesure
De causer ; ton affaire est grave, je t'assure. » —

Lorsque le médecin parut dehors, ce fut
A qui lui parlerait; on était à l'affût. —
— « Mal ! très-mal ! » répond-il, et tout le monde pleure.

Le curé, le soir même, alla voir Jacque, à l'heure
Où tous les paysans, dans leurs propos touchants,
Se parlaient du Bonhomme en revenant des champs.—

Les volets étaient clos : la salle était plongée
Dans l'ombre; dans le lit une forme allongée
Se tournait, sans repos; un pichet tout rempli
De tisane était là. — Jacque est bien affaibli !
Quand le curé poussa la porte, on vit paraître
Un rayon sur le seuil qui mit en jour le prêtre.
Le bruit réveilla Jacque :

— « Ah, vous voilà? C'est bon.
Le docteur vous a dit que j'étais moribond;
Je m'en aperçois bien, à voir votre air sinistre.
On m'administrera, s'il faut qu'on m'administre,
Mais je veux me défendre et me mettre en travers,
Avant que l'on me jette un jour ou l'autre aux vers. »

— « Jacques, dit le curé, voyons un peu, raisonne !
Quelqu'un t'a-t-il parlé de mourir? non, personne.

Seulement, te sachant en mauvaise santé,
Pour te dire un bonsoir je me suis présenté.
Trouves-tu cela mal? Veux-tu que je te laisse?
Serait-ce mon costume en ces lieux qui te blesse? » —

— « Je n'ai pas peur de vous, dit Jacques; tant s'en faut!
Si vous êtes curé, ce n'est pas un défaut :
Chacun a son métier; il faut bien qu'on le fasse;
On n'en meurt pas, de voir une soutane en face. »
— « Tenez, ajouta-t-il au prêtre qui marchait,
Vous pouvez vous asseoir, en ôtant le pichet. » —
Le curé mit le pot de tisane par terre
Et s'assit. — « As-tu peur de mon saint ministère?
Dit-il, tu me reçois, Jacques, d'une façon
A laisser supposer qu'il te reste un soupçon?
Eh bien, comme un ami qui d'un ami s'approche,
Si je venais te dire : As-tu quelque reproche
A te faire? Es-tu sûr d'être bon tout entier?
Tu l'as dit, Jacque, il faut qu'on fasse son métier.
Si je te demandais, ce n'est pas ça qui tue,
Si la voix du remords en toi s'est toujours tue?
— Voyons, ne bouge pas ainsi; laisse tes draps;
Tu n'en feras, vois-tu, que ce que tu voudras. —
Jacques, tu crois à Dieu? — toute âme bien chrétienne
Interroge sa vie, — interroge la tienne! —
Le juste, un livre saint nous le dit quelque part,
Le juste doit toujours être prêt au départ. » —

— « J'avais, dit Jacques, vu ce que vous veniez faire ;
Quand vous êtes entré, j'ai deviné l'affaire.
Pourquoi ne pas le dire et tout de suite oser ? » —

— « Je venais, dit le prêtre, auprès de toi, causer,
T'entretenir de Dieu, te prêter assistance,
S'il te prenait désir de faire pénitence ;
Le soin de ton salut, Jacque, est tout mon devoir. » —

— « C'est ma confession que vous voulez avoir ?
Vous n'aviez qu'à parler, je l'aurais déjà faite. —
Le bon Dieu n'a pas dû m'envoyer à la fête,
Quand il m'a mis au monde. Enfin, j'y suis, j'y suis !
Peut-être pas pour bien longtemps ; mais je poursuis :
J'ai toujours travaillé sans vol et sans paresse ;
Quand j'avais, je donnais, et, sans qu'il y paraisse,
A bien des braves gens qui battaient le chemin,
J'ai mis le pain du jour, comme on dit, dans la main.
Mais, en me confessant, voilà que je me vante !
Ah ! c'est que, voyez-vous, je n'ai pas d'épouvante.
Quand ma pauvre charrue a le fer émoussé,
C'est qu'elle a travaillé, c'est que j'ai bien poussé,
C'est qu'à travers les champs, creusant sa route immense,
Elle a fait le sillon de plus d'une semence.
Quand elle est fatiguée et qu'elle a bien souffert,
Irai-je me fâcher si son morceau de fer

A reçu quelque brèche aux cailloux de la plaine ?
Est-ce sa faute à lui si la terre en est pleine ?
Eh bien ! moi, j'ai trouvé des cailloux dans le champ.
Mais le mal que j'ai fait, allez ! n'est pas méchant !
Je ne vais pas souvent à confesse, à l'église ;
Je ne lis pas non plus tout ce qu'il faut qu'on lise ;
J'ai tort ; en regardant plus haut, en remontant,
Bien d'autres qui n'ont rien à faire, en font autant !
Eux, ils ont tort aussi. Mais, près de Dieu, je pense
Que pour tous ces devoirs aucun n'a de dispense.
N'est-ce pas vrai, Monsieur le curé ? — Je ne vaux
Pas grand'-chose de bon ; mais j'aurai mes travaux.
Puisqu'il faut qu'ici-bas, l'un aidant l'autre, on vive,
Eh bien ! j'aurai nourri de pain plus d'un convive,
Et j'aurai su me rendre utile à ma façon.
Ah ! Monsieur le curé, je sais bien ma leçon ! » —

Jacques se retourna. — « Sans que je vous commande,
J'ai la langue, ma foi, sèche comme une amande,
Voulez-vous me passer la tisane ? » — « Bois, tiens ! »
Et le prêtre disait du latin de chrétiens.

Quand Jacque eut bu, le prêtre achevait sa prière :
— « Bah ! dit-il, tu vivras une longue carrière,
Et tu seras guéri plus tôt que tu ne crois ! » —
Et le curé finit par un signe de croix.

— « C'est déjà fait? dit Jacque ; allons, vous êtes leste.
J'ai ma feuille de route au paradis céleste !
A propos, j'oubliais, dans ma confession,
Mon métier de soldat; cette profession
N'est pas très-catholique, et si je scandalise
Le bon Dieu, reprenez le pardon de l'Eglise.
Car je ne veux tromper personne ; on est maudit
Pour tuer : j'ai tué mon prochain, comme on dit.
Entendons-nous : c'était sans crime et sans offense,
C'était pour notre gloire et pour notre défense,
Et si je suis damné pour ce péché, — ma foi,
Beaucoup de braves gens le seront comme moi.
Je ne m'en repens pas; voyez-vous, je préfère
Vous le dire : tout prêt, si c'était à refaire. » —

— « Jacques, ne te fais point d'inutile tracas,
Dit le curé; ce n'est le moment ni le cas.
Le pardon du Seigneur est indulgent et sage :
Te voilà maintenant prêt pour le grand passage;
Dieu peut te recevoir à présent dans son sein.
Mais que sa bonté vienne en aide au médecin,
Et, je te le promets, tu resteras des nôtres. » —

— « Merci de votre peine et de vos patenôtres !
Dit Jacque — il n'en faut pas bien long pour le bon Dieu.
Tout à votre service une autre fois! Adieu! » —

— « Adieu ! dit le curé ; sois patient et sage. »
Et puis il s'en alla, le deuil sur le visage.

Il se passa huit jours et Jacques fut guéri.
Il sortit un matin faible, pâle, amaigri ;
Il visita son champ. — « Il a besoin du maître,
Murmura-t-il ; bientôt il va falloir s'y mettre ! » —
Et puis à son retour rencontrant le curé :
— « Vous l'aviez dit, fit-il, cela n'a pas duré. » —
Il ajouta tout bas : — « Mais ce qu'on vous raconte,
Hein? pour une autre fois, est-ce que cela compte? » —

Novembre 1850.

III

HEURES DE PATIENCE

Il a toujours dans l'âme une vieille querelle
Pour cette liberté qui lui fut naturelle.

SCUDÉRY.

Rien n'est grand aujourd'hui, parce que rien n'est haut.

CHATEAUBRIAND.

La jeunesse ! A quoi donc voulez-vous qu'elle serve ?
De nos jours, à quoi l'employer ?
A peine, pour que l'âme et l'aime et la conserve,
Peut-elle lui payer loyer.

A peine lui peut-elle, en sept ou huit années,
Apporter ce qu'elle a promis :
De pauvres amitiés, quelques amours fanées,
Plus de maîtresses que d'amis.

Rien de profond où l'homme un jour puisse descendre
Pour se reposer, en rêvant ;
De l'ennui qui s'envole à l'oubli, — de la cendre
Qui s'envole de même au vent.

Pour consoler plus tard les heures ulcérées,
Rien ne reste des cœurs aimés,
Rien des baisers donnés et rien des mains serrées ;
Lèvre essuyée et doigts fermés.

Quelque part, dans un coin secret, chère cachette,
Comme un trésor, comme un bienfait,
Pas un doux souvenir de femme qui rachète
Tout le mal que tous vous ont fait !

De l'eau ! de l'eau ! Limpide ou trouble, intarissable.
Des jours ! des jours ! Mais rien avec. —
Quand le flot a passé — de la vase ou du sable ;
Bien ou mal, c'est la vie à sec.

Mais jetez vos regards loin, à plus d'une lieue :
Le fleuve est désert pour toujours ;
Pas un brin d'herbe au bord et pas une fleur bleue ;
Pas d'Ophélie au fond des jours !

Quand les blés sont coupés, dans la saison aride
Le sillon quelquefois fleurit;
Mais dans le souvenir, ce chaume de la ride,
Pendant notre hiver rien ne rit.

La terre est mal semée et la moisson mal faite;
La mort qui fauche a tout atteint. —
La jeunesse du cœur, de sa plus belle fête
Ne laisse qu'un éclat éteint.

C'est pour les bons que brille encor cette étincelle,
Pour les purs qui, bénis de Dieu,
Ont su garder toujours entre leurs larmes, celle
Que versa le premier adieu;

Pour les êtres à part qui sont en petit nombre,
Et ne vivent pas tout entiers,
Dont, sur le grand chemin, on n'aperçoit que l'ombre
Et qui marchent dans les sentiers.

Voilà donc ce que c'est que le passé de l'âme;
Il a ses regrets aussi, lui.
Quel était cet éclair? Quelle était cette flamme?
Quel est ce rayon qui m'a lui?

Eh bien, comme le cœur, l'esprit a sa jeunesse :
Il cherche, il espère, il attend.
Car l'esprit veut aussi que son passé renaisse
Ardent, intrépide, éclatant.

Et quelle gloire un jour voulez-vous qu'on évoque,
Quand on vit dans un tel milieu,
Dans un âge vulgaire, atonique, équivoque,
Coudoyant la honte en tout lieu ?

Que faire ? User sa voix à mâcher le blasphème,
Lever au ciel de pâles fronts,
Sans pouvoir crever l'œil de l'abus — Polyphème
Dans l'antre duquel nous souffrons ;

A des maux éternels demander des remèdes ;
Voir pleurer, sur les monts proscrits,
Toutes les libertés de l'Europe, Andromèdes.
Appelant Persée à grands cris ;

Passer au rang des fous et des énergumènes,
Des froids et stériles penseurs,
Parce qu'on a reçu des entrailles humaines,
Avec des instincts précurseurs,

Parce qu'affrontant, seul, le rire et l'anathème,
Dans le désert où l'on écrit,
Après s'être versé de sa main le baptême,
Près du fleuve on attend son Christ.

C'est mon rôle ; je parle une langue perdue.
Que m'importe ; je vais toujours ;
Et je ne me plains pas. Si la tâche est ardue,
J'ai du courage et j'ai des jours.

Je veux vivre au milieu de la jeunesse jeune
Qui demande le mouvement,
Et qui, dans notre temps où l'honnêteté jeûne,
Sent notre honte vivement ;

Je veux vivre avec ceux qui sont justes et probes,
Qui, de leur honneur bons gardiens,
N'abandonnent jamais les plis purs de leurs robes
Aux scandales quotidiens ;

Car ils savent de quelle étoffe est leur tunique,
Et qu'hélas ! pour le mieux vêtu,
La honte, comme l'huile, au cœur se communique,
Et qu'elle envahit la vertu.

Avant d'être autre chose, il faut qu'on soit honnête :
C'est bien simple et nul ne comprend.
Lorsque l'âme est intacte et que la vie est nette,
Le reste a le droit d'être grand.

Et quel qu'en soit l'éclat, ce qu'on paye avec l'âme
Est toujours trop cher acheté :
Je n'accepterais pas la gloire pour un blâme,
Ni rien pour une lâcheté.

Pour arriver au rang de ceux que l'on renomme
Si votre esprit n'a pas assez,
Consolez-vous; restez un obscur honnête homme;
On vous connaît quand vous passez.

Mais ne vous mettez pas, besogneux et servile,
Comme le dernier des passants,
Comme un ambitieux de race basse et vile,
Aux gages de tous les puissants.

Voyez-les tous : — cœur vide et parole sonore;
Chacun, sourdement excité,
Pour un jour de pouvoir lutte et se déshonore;
Impudence et duplicité !

De leurs ambitions, ô Paris, tu t'encombres ;
Mais, en arrivant où tu vas,
J'espère que ta main fera de ces décombres
Un tas d'inutiles gravats.

Venus de tous côtés, sur la France ils se ruent,
Et, soulevant notre dégoût,
Pêle-mêle affluant au pouvoir qu'ils obstruent,
Ils la transforment en égout.

Mais la justice un jour coulera sur le monde ;
Je l'attends, calme et confiant !
Comme un fleuve en son cours prend un cloaque immonde
Et roule en le purifiant,

Elle prendra ces flots de honte et d'infamie
Dans son lit profond et houleux,
Et, lavant en courant cette fange endormie,
Les rendra limpides et bleus !

1847.

IDYLLES DE MAI

Amant alterna Camenæ.

VIRGILE.

I

IDYLLES DE MAI

— 1848 —

I

LE RÊVEUR.

Venez donc, mon ami ! Mai reverdit la terre,
Et réveille l'oiseau par l'hiver endormi.
Dans les prés rajeunis où j'erre solitaire,
Vos chants seraient si doux ! — Venez donc, mon ami !

LE POÈTE.

Frère, je vous attends ! — Nos passions civiles,
Ainsi que des serpents engourdis quelque temps,
S'éveillent au soleil sur le pavé des villes.
Votre place est ici. Frère, je vous attends !

LE RÊVEUR.

Quand les premiers rayons ont jeté leur lumière,
Les villages heureux se sont remplis de chants;
Et les gais paysans ont quitté leur chaumière,
Et la bêche à l'épaule ils sont partis aux champs.

LE POÈTE.

Ah! nous avons aussi du soleil dans nos rues,
Nous avons des chansons aussi dans nos faubourgs;
On voit briller au ciel les fusils des recrues
Qui marchent en riant au rappel des tambours.

LE RÊVEUR.

Quand vient le soir, on voit au loin dans les campagnes
Les laboureurs joyeux rentrer à la maison;
Près d'un berceau d'osier travaillent leurs compagnes :
Ils regagnent leur toit qui fume à l'horizon. —

LE POÈTE.

Le citoyen aussi, le soir des jours d'alarmes,
Revient à son foyer muet et fatigué;
Sa femme aussi l'attend, mais désolée, en larmes :
On sourit au retour, mais le cœur n'est pas gai.

LE RÊVEUR.

Venez donc, c'est la paix de Dieu qui vous réclame.
On se doit au bonheur; on se doit au repos;
Dans l'oubli de ce monde on sent se bercer l'âme;
Du dédain de la vie on remplit ses propos.

LE POÈTE.

Apportez, dans ce bruit haineux que font les hommes,
Votre bruit; ce qu'on fait appelle votre main.
Chacun doit se mêler à la foule où nous sommes;
Nous devons notre tâche à ce labeur humain.

LE RÊVEUR.

Dans le rêve des sens ma pensée assoupie
Échappe à cette terre et vit d'un souvenir!

LE POÈTE.

Moi, suivant une idée à travers l'utopie,
Je veille avec mon siècle et j'attends l'avenir!

II

LE RÊVEUR.

Avez-vous encor le courage,
Ami, de penser à l'orage
Qui nous a battus l'an dernier ?
Voici la saison revenue :
Venez, ami ; je continue
Mon charmant rêve printanier.

LE POÈTE.

Ami, vous êtes implacable :
Pour la tristesse qui m'accable
Votre voix n'a pas de pardons.
Mon illusion est flétrie ;
Pourtant, au nom de la patrie,
Je vous crie encore : Attendons !

LE RÊVEUR.

Quoi ! vous voulez toujours attendre !
Vous laissez passer l'herbe tendre
Qui des monts verdit le sommet ;
Votre œil inquiet abandonne
Tout ce que la nature donne,
Pour ce qu'un rêve vous promet.

LE POÈTE.

Gravissez les collines vertes !
Moi, dans les terres découvertes
Où l'an dernier on entreprit
De semer une moisson riche,
J'erre dans ces landes en friche,
Dans les savanes de l'esprit.

LE RÊVEUR.

Dans ces forêts du nouveau monde,
Mon pauvre ami, chacun émonde,
Chacun fait son fagot et part.
Vous qui travaillez pour la masse,
Dans cette foule qui ramasse
Qu'avez-vous fait pour votre part?

LE POÈTE.

Comme un fils aimant et fidèle,
Sans quitter ma mère, auprès d'elle,
Dans la paix, au bruit du canon,
J'ai veillé; son père se nomme
Le peuple, c'est Jacques Bonhomme —
Et la République est son nom.

LE RÊVEUR.

Ta mère, ô pauvre créature,
C'est la mienne, c'est la nature :
Nous sommes frères devant Dieu;
Ta vie et ta mort sont en elle;
Pour aimer l'aïeule éternelle,
Aux autres amours dis adieu.

LE POÈTE.

Tous ceux qui, depuis tant d'années,
Ont embrouillé nos destinées
Par l'empire et la royauté,
Avant leurs passions royales,
Pauvre fille aux vertus loyales,
Ont commencé par sa beauté.

LE RÊVEUR.

Viens dans ma retraite profonde !
Là, c'est pour toujours que l'on fonde.
Tout est vain ; cela seul est sûr ;
Et le meilleur voyage à faire
C'est celui qui fuit notre sphère
Et fait sa halte en plein azur.

LE POÈTE.

Enfin la belle courtisée
En février fut épousée ;
On légitima ses enfants.
Mais son mari, comme un infâme,
Veut la chasser, la pauvre femme,
Et moi son fils, je la défends !

LE RÊVEUR.

Puisque rien ne peut vous atteindre,
Et que j'essaye en vain d'éteindre
Ce faux culte, adieu, mon ami!
Si parfois, ce que je souhaite,
Vous me revenez, ô poëte,
Vous me trouverez endormi.

LE POÈTE.

Adieu! Je veille et je suis jeune. —
Dans la mansarde aux jours de jeûne,
Le mari rentre ivre et méchant;
Il bat sa femme — et l'enfant crie!
Puisque ma mère est la patrie,
Je jette mon cri dans mon chant. —

A ALFRED MEISSNER

L'Allemagne est Hamlet. — Fantôme triste et seul,
Chaque nuit, muette et hagarde,
Passe la Liberté, drapée en un linceul,
Faisant signe aux hommes de garde.

FREILIGRATH.

II

A ALFRED MEISSNER

I

Est-ce que l'heure est bien choisie,
Ami, pour écrire des vers,
Pour que ma pauvre poésie
Soit accueillie à bras ouverts?
Quand du haut de votre fenêtre
Vous guettez une aurore à naître,

Écoutant des bruits de combats,
Au large horizon qui s'allume,
Verrez-vous la toque et la plume
Du troubadour qui chante en bas?

A pieds, sans gloire et sans tapage,
Quand vous l'apercevrez venir,
Reconnaîtrez-vous l'humble page
Qui vous porte mon souvenir?
Il n'a pas de bonne nouvelle,
Et sa présence ne révèle
Rien qui fasse bondir le cœur;
Il n'a pas franchi mont et plaine
Pour vous chanter, à gorge pleine,
L'hosanna de Kossuth vainqueur.

Mon pauvre envoyé ne sait guères
Comment tout cela doit finir,
Et quel résultat à ces guerres
Dieu donnera dans l'avenir!
Il ne sait pas si la Hongrie,
La belle cavale amaigrie,
Échappée, a dans sa fureur,
Broyant la couronne impuissante,
Brisé la tête adolescente
De son écuyer-Empereur!

Lorsque tout flanc généreux saigne,
Et lorsque tout cœur jeune bat,
Il ne sait pas quelle est l'enseigne
Que Dieu bénit dans le combat !
Et si ces héros solitaires,
Les Polonais, juifs militaires,
Ballottés d'exil en exil,
Se dressant de toute leur taille,
Reconquerront, dans la bataille,
Chanaan à coups de fusil !

Dans le salpètre et dans le soufre,
Il a vu, les cheveux épars,
La sainte Liberté qui souffre
Recevoir la mort des deux parts :
Entre la tribune et le trône,
Elle voulait, grande patronne,
Dresser son piédestal puissant ;
Mais au milieu de la mêlée,
C'est la Sabine échevelée
Qu'on écrasera dans le sang. —

Dans ces moments sombres et graves,
Demandez à mon messager
S'il a des nouvelles des braves,
S'il parle victoire ou danger ?

Et s'il vous apporte, ô poëte,
Les mots que votre cœur souhaite ?
Car peut-être un jour verra-t-on,
Annonçant la fin de l'empire,
Un soldat dont la voix expire,
L'Athénien de Marathon.

Il n'a pas de réponse sûre,
Et, si son cœur noble a gémi,
Son corps n'a pas une blessure :
Ce n'est qu'un ami, mon ami. —
Il vient frapper à votre porte,
Et tout simplement vous apporte
Un bonjour coquet et fringant ;
Il jette avec calme et courage
Sa voix au milieu de l'orage,
Comme une fleur dans l'ouragan.

Juillet 1849.

II

Mon ami, tout est vain; à quoi nous sert d'écrire?
Tout est faux; et mes vers, s'ils sont lus, feront rire
Plus d'un esprit moqueur;
Nos rêves les plus chers seront pris pour des crimes;
Ne désespérons pas, et que mes pauvres rimes
Aillent aux gens de cœur.

Hélas! que le poëte a besoin de courage!
Tout le trompe, le calme aussi bien que l'orage :
Son culte est déserté;
Tout ce qu'il chante meurt; que voulez-vous qu'il fasse?
Amant et citoyen, devant lui tout s'efface,
Amour et liberté.

Je sais bien que le blé pousse malgré l'ivraie,
Et la réalité, je sais, n'est pas plus vraie
Que le rêve perdu ;
Mais que de sang versé sans profit ! Quand on pense,
Devant cette inutile et terrible dépense,
Que tout encore est dû.

Pauvre poëte, hélas ! ta voix n'est pas méchante ;
Ce que tu sens venir de loin, elle le chante,
Représailles, trépas.
Que d'espérance il faut, et que de patience ! —
Rêves sacrés, rentrez dans notre conscience ;
Car je ne comprends pas.

Certe il est un moyen : c'est d'attendre en silence.
Quand on ne peut changer les poids de la balance,
Le cœur doit s'apaiser.
Je vois les deux plateaux, l'un chargé, l'autre libre,
Et je demande en vain, rêvant un équilibre,
La main qui va peser.

Dans mon orgueil, je prends le monde et le soulève !
Je mets dans le plateau vide une idée, un glaive ;
Résultat impuissant.
J'y place nos erreurs — puisque le mal enseigne ! —
Car je ne veux rien perdre ; et quand un peuple saigne,
J'y jette encor son sang.

Vains essais ; et pourtant il serait bon et sage
D'utiliser nos maux cruels à cet usage.
N'est-ce donc point assez ?
Et faut-il d'autre sang, d'autres erreurs plus lourdes,
Des combats sans pardons, d'autres vengeances sourdes,
D'autres maux entassés ?

Vous voyez, mon ami, qu'une plainte pareille
Doit fatiguer ma bouche autant que votre oreille ;
Pas de sévérité :
Heureux les confiants qui dans la paix attendent !
Mes bras qui dans le vide et dans la nuit se tendent,
Cherchent la vérité.

Décembre 1849.

A UNE INFIDÈLE

Ah! si j'avais encor cette armée immortelle,
Je voudrais conquérir des mondes avec elle;
Je la ferais régner sur les rois ennemis;
Elle serait ma sœur, ma dame et mon épouse
Mais que fera la mort inféconde et jalouse
De tant de braves endormis?

V. Hugo. *(Orientales.*

J'ai vu les esclaves à cheval et les chefs marcher à pied comme des esclaves.

(Ecclésiaste)

III

A UNE INFIDÈLE

L'avez-vous vue? Elle est passée
Fière et coquette et l'air joyeux ;
Et la trace qu'elle a laissée
A mis le deuil dans ma pensée,
A mis des larmes dans mes yeux.

Écoutez : sa fanfare éclate ;
Voyez-la dans son attirail :
Son cœur vaniteux se dilate ;
Le vent lui sourit et la flatte ;
C'est la sultane du sérail.

Sous le panache qui l'abrite
Elle passe, le front levé.
Rangez-vous, car un rien l'irrite ;
Faites place à la favorite,
Cédez-lui le haut du pavé.

Ah ! cruelle, je t'ai chérie
Et saintement — j'en jure Dieu !
Je t'aimais comme ma patrie.
Tu m'as trahi ; tu t'es flétrie ;
Tu t'es prostituée, adieu ! —

Tu peux passer sous ma fenêtre
En chantant ta chanson, tu peux
Oublier, rajeunir, renaître ;
Je ne saurais te reconnaître
Sous des atours aussi pompeux.

Réjouis-toi, folle enivrée ;
Et puisses-tu ne pas sentir
Que l'homme à qui tu t'es livrée
Te fait porter une livrée
Qui cache un amer repentir !

Jetée en des heures fatales
Aux bras de ton nouvel amant,
Dans un vain luxe tu t'étales :
Folles splendeurs, amours brutales;
Mais réfléchis donc un moment.

Pense à notre sainte jeunesse,
A nos courses à travers champs;
Qu'un instant le passé renaisse!
Voyons donc; qu'on te reconnaisse;
Entonne donc tes premiers chants!

Ah! nos voyages! nos folies!
Les bords du Rhin, t'en souviens-tu?
Nos âmes se sont amollies;
Et ce pauvre cœur, tu l'oublies,
Ne bat plus comme il a battu.

Du sommet froid des Alpes blanches
Nous descendions en vagabonds
Comme de folles avalanches;
Des ponts nous franchissions les planches,
Sous le tonnerre, en quelques bonds.

Nous n'étions ni riches, ni sages;
Nous n'avions ni pain, ni souliers;
Mais dans les plus durs paysages
Nous trouvions toujours des passages,
Fantassins ou bien cavaliers.

A cheval, à pieds, il n'importe!
Est-ce qu'on a quelque souci
Quand la jeune ardeur vous emporte?
— « Allons! l'hôte, ouvrez-nous la porte;
Nous coucherons ce soir ici! » —

Ah! que de bon temps Dieu nous ôte,
Beaux jours qui ne reviennent pas!
Tu chantais alors à voix haute,
Enseignant tes chansons à l'hôte
Dont nous avions pris le repas.

Dans ces maisons par nous hantées,
A l'âge où nous marchions d'accord,
Depuis, on les a bien chantées
Tes grandes strophes enchantées!
Tes refrains, on les sait encor!

Cet ardent passé, tu le traites
Comme un mal qui devait finir ;
Toi seule, ingrate, tu regrettes,
Comme de folles amourettes,
Ton plus rayonnant souvenir.

Adieu, te voilà riche et grande ;
Tu rougis de notre passé ;
Prends ce souvenir comme offrande.
Va, cruelle, et que Dieu te rende
L'orgueil de ce temps effacé !

Si, lasse d'un triste ménage,
Prise de honte, si jamais
Tu rêvais un pèlerinage
Aux lieux chéris de ton jeune âge,
Rappelle-toi que je t'aimais !

Avril 1852.

ALIBÉE

A HENRI CHEVREAU

Le berger plut au roi par ses soins diligents :
Tu mérites, dit-il, d'être pasteur de gens.

LA FONTAINE.

IV

ALIBÉE

I

L'autre jour ma vue est tombée
Sur un livre errant, et j'ai lu,
En rêvant, la tête courbée,
Un certain conte d'Alibée
Qui m'a singulièrement plu.

C'était un berger de naissance,
Un berger de petits troupeaux,
Plein de jeunesse et d'innocence;
Un jour, il trouva la puissance,
Un jour, il perdit le repos.

On trouve encor sur cette terre
Des bergers qui deviennent rois.
Le hasard est plein de mystère ;
Il tente l'âme solitaire ;
Ces bonheurs-là sont lourds, je crois.

Un jour, un Shah-Abbas d'Asie
Vit Alibée en son chemin :
— « Quelle grandeur as-tu choisie,
Lui dit-il, dans ta fantaisie ? » —
Et le roi le prit par la main.

Dans des ivresses éclatantes
Il réalisa son désir,
Il porta des robes flottantes,
Il eut des palais et des tentes
Et d'esclave devint visir.

Mais, sous les longs caftans de moire,
Son cœur — aux grandeurs étranger —
N'avait pas perdu la mémoire :
Il avait au fond d'une armoire
Gardé ses habits de berger.

Souvent, la tête d'ennuis pleine,
Se souvenant de ses brebis,
Il pensait à la grande plaine
Où ses troupeaux traînaient leur laine,
Et reprenait ses vieux habits.

Il n'est pas d'histoire touchante
Qui puisse faire plus songer ;
Il n'est pas, dans tout ce qu'on chante,
De légende plus attachante
Que le conte de ce berger.

Pour lui donner de joyeux sommes
On fait ce récit à l'enfant ;
Hélas ! insensés que nous sommes !
C'est un conte fait pour les hommes :
A l'entendre, le cœur se fend.

J'en sais plus d'un qui fait envie,
Que l'on croirait fier et joyeux,
Dont l'âme semble être ravie;
Du berger dites-lui la vie,
Et vous verrez pleurer ses yeux.

Dans ses nouvelles destinées,
Soyez sûr qu'il garde toujours
Quelques vieilles loques fanées,
Souvenir des jeunes années,
Les vieux habits des premiers jours.

Pour qu'il vous aime et vous relise,
Votre trésor est entassé,
Rêves que rien ne réalise,
Et son âme est comme une église
Pour ces reliques du passé.

Vous êtes là, saintes momies,
Comme un regret, comme un remord;
C'est là que les muses amies
Pour jamais se sont endormies,
C'est là que le poëte est mort.

C'est de là que fut entraînée,
C'est de là — sur l'aile du vent —
Que ton odeur fut émanée,
Parfum de la vingtième année,
Poésie éclose en rêvant !

De ce côté l'âme est muette ;
Pourtant on y voit revenir
Par instants une ombre inquiète :
C'est le fantôme du poëte
Veuf de jeunesse et d'avenir.

L'esprit a suivi sa carrière :
L'homme est grand, utile, ennobli ;
Mais le cœur qui reste en arrière
Vient faire souvent sa prière
Aux muses qui sont dans l'oubli.

Il retrouve alors auprès d'elles
L'ancien rêve toujours nouveau
Et les illusions fidèles —
Et sent comme un battement d'ailes
Qui veut monter vers son cerveau.

Berger heureux, poëte sage,
En revoyant vos petits nids,
Si jamais, oiseaux de passage,
Des pleurs mouillent votre visage,
Pâtre et rêveur — soyez bénis !

Novembre 1851.

LE SÉPULCRE BLANCHI

Similes estis sepulcris dealbatis, quæ à foris parent hominibus speciosa, intus vero plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitiâ.

SAINT MATHIEU, ch. XXIII, v. 27.

V

LE SÉPULCRE BLANCHI

On élève sa vie étage par étage. —

On avait sa chaumière, un petit héritage,
Le repos et l'oubli, mais ce n'est point assez :
Il faut bien que l'orgueil et le bruit soient placés. —
C'est donc un grand palais aux riches colonnades,
Un parc royal avec de larges promenades,
Le pouvoir encadré dans un luxe princier,
C'est donc l'éclat qu'il faut — et non l'oubli grossier.

On emprunte du marbre à la vieille Italie,
Car, voyez-vous, la pierre est trop vite salie;
Il faut que les passants soient éblouis : pour eux
Le bonheur a besoin de se montrer heureux.

Pour un grand citoyen qui sert bien sa patrie
On symbolisera le travail, l'industrie ;
Par l'artiste on verra le palais revêtu :
Chacun y sculptera quelque forte vertu ;
Et puis l'intérieur, éclatant de dorures,
Sera, comme un boudoir, surchargé de parures.
Les bronzes, les tableaux, mille futilités,
Le trésor somptueux des inutilités,
Le luxe encombrera ces salles infinies
Que des gosiers coûteux rempliront d'harmonies. —
Tout Paris y viendra. Tout le Paris mondain,
Qui n'admire qu'avec convenance et dédain,
Verra fondre aussitôt dédain et convenance
Devant ce fastueux éclat de la finance.
Quels splendides hivers cela fait rayonner !
Quelles réunions, quels bals on va donner !
Quels grands noms vont briller, quelles riches toilettes !
Les fleurs agiteront leurs frêles cassolettes ;
Ce sera comme aux jours du printemps amoureux,
Un rayon de soleil plein d'atomes heureux !
Et puis dans le grand parc, les cœurs, entre deux danses,
Iront se roucouler tout bas des confidences,

Et, ce peu d'esprit fait, mon Dieu ! pour s'occuper,
L'amour bien élevé rentrera pour souper.

Les poëtes — hélas ! n'ayons point d'indulgence —
A ces petits repas, dignes de la Régence,
Viendront flatter le maître en cherchant, indécis,
S'ils doivent l'appeler Fouquet ou Médicis ! —

Pourtant, dans cette foule, un convive assez sage
Pour être demeuré sobre contre l'usage,
Sentira, par-dessus les parfums et l'encens,
Par-dessus cette odeur du bonheur des puissants,
Comme une puanteur de chair mal enterrée,
Comme si la maison était pestiférée. —
C'est que sous le palais, dans un caveau profond,
Muré comme un sépulcre, un cadavre est au fond ;
Et que par une loi de la vieille nature
Un parfum de remords sort de la pourriture :
C'est qu'on a, voyez-vous, pour bâtir son bonheur,
Tué sa conscience, égorgé son honneur. —

Octobre 1852.

LES CARAVANES

A CHARLES LAMBERT

L'humanité marche vers la terre promise à travers une mer rouge de sang et de guerre; son séjour dans le désert sera peut-être long; comme les chasseurs de chamois, c'est les mains déchirées et saignantes qu'elle gravit ses montagnes.

JEAN-PAUL RICHTER.

C'était un long cortége de peuples; le premier ne savait rien du dernier.

GOETHE.

VI

LES CARAVANES

A CHARLES LAMBERT

I

Nous marchons au repos. — Ce n'est pas par la main
Pourtant que le Seigneur mène le genre humain.
Foule poussée et non guidée,
Pleins d'un désir ardent nous allons devant nous,
Nous accrochant des pieds, des ongles, des genoux,
De la pensée et de l'idée.

Nous allons patients, souffrants, sans savoir où :
Le doute, abîme obscur, à gauche, ouvre son trou
Où les désespérés se plongent.
Sur la droite, la foi dresse un mur de granit;
L'œil suit, sur ce sentier qui jamais ne finit,
Les caravanes qui s'allongent.

Je me suis arrêté souvent, triste marcheur.
J'ai vu sur les sommets pointer une blancheur,
La neige des cœurs pacifiques.
J'ai vu, me retournant vers les ombres d'en bas,
Des effrois tentateurs, de séduisants combats
Et des tourmentes magnifiques.

Et puis j'ai regardé devant moi le passé,
Troupeau confus, bruyant, pêle-mêle entassé,
Et comme une armée en déroute!
Car ils marchent encor, ces hardis pionniers;
Nous les croyons morts, nous, qui sommes les derniers;
Ils sont là-bas, toujours en route.

Un soir d'été, — depuis trois jours mon cœur saignait
Je ne sais quel démon de discorde régnait,
Agitant des torches livides :
Dans un rêve affligé je m'étais engourdi;
Mon cerveau sans raison était comme étourdi;
Et mon œil trouvait les cieux vides.

Ah ! jamais nuit de juin ne parut plus sans cœur !
L'étoile ricanait, l'azur était moqueur ;
J'invoquai la raison divine :
Le monde sera-t-il, Seigneur, toujours méchant ?
Faut-il que les marcheurs se battent en marchant ?
Mon Dieu, faites que je devine.

Alors, comme Jacob, je vis ce long sentier
Où depuis six mille ans passe le monde entier ;
Et du sein des foules muettes,
Dans cette vision des peuples émigrants,
J'entendis, comme un chœur des petits et des grands,
Les voix qui parlent aux poëtes.

Chaque hymne confondait ses adorations
Dans l'oratorio des générations.

Tu veux connaître le mystère !
— Me chantait un groupe lointain —
Nous avons ravagé la terre :
Il faut de la pluie au matin.
La séve du monde était lente ;
Il lui fallut, à cette plante,
Sa rosée, — elle fut sanglante !
Comme un sable d'alluvions
S'avançaient nos hordes flottantes :
Quand les peuples, brûlant leurs tentes,
Dressaient des cités éclatantes,
Implacables nous arrivions.

Partout, d'Alexandrie à Rome,
Nous apparaissions pour broyer
Ville par ville, homme par homme,
La maison avec le foyer.
Guerre à tout peuple qui s'arrête !
Dès qu'un rempart dressait sa crête,
Notre invasion était prête,
En un élan nous étions là.
Plus de palais et plus d'église,
Pas de livre ou de loi qu'on lise;
A bas tout ce qui civilise !
Vive Omar et vive Attila !

Nous vivions sous l'abri de toile,
Changeant de campement d'un bond,
Adorant, à la belle étoile,
Un dieu farouche et vagabond !
Pour nous, pas d'histoire ni d'ère,
Rien de ce qui gêne et modère;
La tradition légendaire
Transmettait aux fils nos exploits.
Nos pères nous disaient : Courage !
Verser le sang est votre ouvrage !
Ravagez, vous êtes l'orage !
Et les droits du fort sont vos lois !

Nous estimions les plus beaux marbres
Qui s'abaissaient sous nos niveaux,
Moins que l'herbe et les feuilles d'arbres
Dont se nourrissaient nos chevaux.
Mais, à la fin, nos chefs voulurent
Le pouvoir à leur tour, — ils l'eurent;
Les peuples vaincus les élurent;
L'empire devint leur hochet!
Pour nous, des palais, des féeries;
Pour nos chevaux, des écuries!
Adieu, nos joyeuses furies!
Nous étions morts; le sang séchait.

Tu veux connaître le mystère,
Chantait plus loin un autre chœur, —
Entends le groupe militaire;
C'est parmi nous qu'est le vainqueur.
Ces hordes indisciplinées
N'ont jamais eu de destinées. —
C'est nous autres qui sommes nées
Avec un mot d'ordre et des droits!
Nos guerres étaient méritoires :
On en parle dans les histoires;
Nos succès se nomment victoires,
Et tous nos chefs étaient des rois!

Nous sommes le chœur des armées !
Sous le canon et sous les dards,
Sur nos cohortes enflammées
Flottaient de loyaux étendards.
Pleins d'une ardente idolâtrie,
Nous gardions la terre meurtrie
Que l'on appelle une patrie,
Fiers, cruels comme des lions, —
Et la populace hagarde,
Tout ce qui s'ameute et regarde
Disait devant nous : — C'est la Garde !
Et sous des fleurs nous défilions.

Sous le soleil et sous la bise
Nous avons courbé notre cou ;
Dans la Libye avec Cambyse,
Avec Bonaparte à Moscou ;
Les terres de sang détrempées
Recouvraient nos masses frappées
Par les canons et les épées ;
Nos victoires faisaient des fiefs
Et des noms à nos capitaines ;
Morts dans des tombes incertaines,
Sculptés par des cités lointaines,
Nous renaissions en bas-reliefs !

Le monde encore nous révère.
Sur la colonne de Trajan,
Sur l'arc de Septime Sévère,
Le temps passe en nous outrageant;
Mais en vain son bras tourbillonne.
Toujours un grand homme talonne
Le piédestal d'une colonne;
Le monde est fou d'arcs triomphaux. —
La Garde, avec sa discipline,
Attend toujours sur la colline. —
Le sculpteur sur le bloc s'incline,
Et la mort aiguise sa faux.

En avant, les légionnaires!
Le monde change de décor,
L'apothéose des tonnerres
Les attend quelque part encor!
L'artiste qui fond et qui taille
Pour une dernière bataille,
Prépare des blocs à leur taille;
Le sol que leurs corps vont couvrir
N'aura plus de sanglants mélanges:
Un nouveau monde sort des langes.
En avant! les vieilles phalanges,
Les derniers qui sauront mourir!

Pour nous, notre besogne est faite ;
Notre mot d'ordre était : — trépas !
Comme des fleurs pour une fête,
Nous versions du sang sous nos pas !
Hélas ! Babylone, Alexandre,
Rome et César, tout doit descendre
Patrie et chef, tout est en cendre.
A peine l'œuvre de nos mains
Laisse un nom à quelque village ;
Comme un bateau près d'une plage,
Laisse un frisson de son sillage. —
Le sang est sec sur nos chemins

Et tous passaient ainsi. Les belliqueuses troupes
Défilaient au lointain, et chacun de ces groupes
Me jetait son nom en passant.
Les Gaulois, contenant déjà la France informe ;
Les enfants de Luther, propageant la Réforme,
La tête dans l'idée et les pieds dans le sang.

Chaque étendard portait une tendre devise.
Et ma voix leur disait : Frères, qui vous divise ?
Fondez-vous en de doux accords ?
Les uns disent : — Patrie ! et les autres : — Foi libre
Avez-vous donc besoin, pour faire un équilibre,
Pour convaincre l'esprit, d'aller tuer le corps ?

Pourquoi tous ces combats que jamais rien n'apaise ?
Un nuage de sang sur votre route pèse
Une tempête de douleurs.
Qu'a pensé le Seigneur, Romains, Gaulois, Vandales,
Paysans de Souabe, — en voyant vos sandales
Dont le cuir est boueux de sang et gras de pleurs ?

Alors, dans un seul cri les voix se confondirent ;
Voici ce que ces chants confus me répondirent :
— Le maître de l'éternité
Nous a dit, en voyant nos horribles trophées :
— Apprenez le secret, colères étouffées,
Vous alliez à la paix, à la fraternité.

Or, je vis succéder à ces foules guerrières
Ceux qui s'orientaient vers Dieu par leurs prières,
Les nomades, tous ceux qui passent au désert.
Et voici, dans la nuit, le sens de leur concert :

Abraham a plié sa tente ;
Il fait un signe de la main ;
La route de Béthel le tente
Et les troupeaux sont en chemin.

Ils arrivent; Loth l'accompagne.
Le pays est comme un jardin :
Les brebis paissent la campagne
Qui s'étend aux bords du Jourdain !

Mais la vallée est trop étroite.
Abraham dit : — Prends tes brebis,
Et choisis la gauche ou la droite !
Fais ton choix, et je le subis !

Ainsi toujours, sous le grand dôme,
A l'un le bonheur est ôté :
C'était Chanaan ou Sodome ;
Loth passa du mauvais côté !

Pourquoi ces deux routes contraires ?
Pourquoi se séparer, courir ?
Partout, deux troupeaux et deux frères
Peuvent camper et se nourrir.

Caïn tue Abel, c'est la vie ;
C'est le mystère ténébreux.
Voici cette race asservie
Que l'on appelle les Hébreux.

Douze enfants, douze hommes d'élite,
Douze frères, fils d'Israël,
Firent ce peuple israélite
Qui vit presque le Dieu réel.

Leurs guerriers étaient des prophètes.
Quand on leur payait des tributs,
Toujours douze parts étaient faites
Qu'on donnait aux douze tribus.

Mais, à la fin, ils oublièrent
Les lois que Dieu leur accorda,
Et les liens se délièrent.
Israël dit donc à Juda :

Gauche ou droite, choisis ta voie :
Le monde est trop petit pour deux;
Que ceux que le hasard renvoie
Cherchent un chemin autour d'eux !

L'émigration s'échelonne.
Dur exil ! terrible hasard !
Juda rencontra Babylone,
Israël vit Salmanasar !

Pourquoi ces forces qui se sèment ?
Pourquoi ce départ, cet adieu ?
Partout, douze frères qui s'aiment
Peuvent être grands devant Dieu !

Quand les Européens voraces,
Les contemporains de Vasco,
Vous dispersèrent, pauvres races,
Quand Cortez conquit Mexico,

Devant ces terribles ravages,
Tristement vous avez souri,
Priant les manitous sauvages,
Les fétiches du Missouri !

Aujourd'hui, troupes éperdues,
Opposant la flèche au fusil,
Vous fuyez vos huttes perdues,
A toute heure changeant d'exil !

Peut-être, dans votre Genèse,
Deux frères se sont dit entre eux :
L'homme seul est plus à son aise,
Séparons-nous. — Les malheureux !

Dieu, frappant les deux infidèles,
Se retira des manitous.
Allez ! vos flèches n'ont plus d'ailes ;
Disséminés, vous mourrez tous !

V

Puis, à travers le sable, à travers les savanes,
Je vis passer au loin des trains de caravanes.
Le plus fort, l'aîné, le premier,
Retrouvent au désert le biblique héritage.
Comme des étrangers haineux, on se partage
L'herbe, le puits et le palmier.

Puis les races, troupeaux de leur naissance esclaves,
Fiers d'un filet de sang, Hongrois, Germains et Slaves,
Jaloux de quelques attributs,
Nations de l'orgueil des ancêtres nourries
Et qui, trouvant déjà trop grandes les patries,
Veulent revenir aux tribus !

Et je leur dis : Eh bien ! les frères en querelle,
Votre division a-t-elle Dieu pour elle ?
Vous aurait-il donné raison ?
Le Seigneur, se bornant dans sa miséricorde,
Veut-il que chacun ait son coin et qu'on accorde
A chaque frère une maison ?

Alors, toutes les voix se mêlèrent ensemble :
Peuples, races, tribus, Dieu confond et rassemble ;
Le monde marche à l'unité !
Il nous a dit : Avec votre haine jalouse,
Vous étiez trop de deux, vous étiez trop de douze,
Vous étiez mon humanité !

Vous alliez au vallon bienheureux qu'on envie,
Lieu du grand rendez-vous, Josaphat de la vie ;
Je vous guidais, je vous aimais !
Ma volonté se plaît aux routes détournées :
Chanaan brille enfin après bien des journées,
Mais Moïse n'entre jamais.

Voici les femmes : l'or, aux coquettes allures,
Court sur leurs vêtements et dans leurs chevelures;
Comme un doux nuage d'encens,
Un parfum de tendresse enivre leur passage;
Elles s'en vont, donnant à rêver au plus sage,
Groupes folâtres et dansants.

Qui sont-elles? Voici la Grecque et la Romaine
Sous le grave peplum, qu'un bras correct ramène;
Les fronts bas et les grands profils
Signalent ces beautés sobrement dévoilées;
Et dans leurs manteaux longs, tuniques étoilées,
La soie et l'or mêlent leurs fils!

Puis, c'est la châtelaine au corsage pudique :
Elle est grande; sa robe à longue taille indique
A peine sa douce beauté;
C'est la sirène chaste aux jupes étoffées;
Sur son front, éclairé par mille dons de fées,
Siége la sainte royauté.

Puis, le long défilé de ces robes charmantes
Qui portent dans leurs plis tant de chères tourmentes;
Temps modernes et temps anciens,
Tout s'y mêle, les tons blancs et les tons splendides,
Depuis le lin si frêle aux petits plis candides,
Jusqu'aux brocarts vénitiens!

Comme un groupe de sœurs, rompant l'ordre des âges,
Elles passent, offrant ces gracieux visages
Que le monde entier adora;
Aspasie est unie à Manon court vêtue;
Laïs à Cléopâtre ôte l'aspic qui tue;
Voici les deux Théodora!

Phryné, Thamar, Hélène, et la plus douloureuse,
La plus belle, la plus charmante, la pleureuse
Accroupie au pied de la croix,
Madeleine enfin; — puis, toutes les pécheresses,
Cœurs très-mystérieux, regards pleins de tendresses,
Amours des peuples ou des rois!

Riches, pauvres, passaient. De pâles inconnues
Se glissaient dans la foule, en haillons, presque nues,
Et, sur le jeune corps transi,
Les autres répandaient des étoffes soyeuses
Et jouaient, comme font des grisettes joyeuses
Par un jour de Montmorency.

Et je me demandais : Où donc s'en vont ces femmes ?
Le monde les maudit et les appelle infâmes ;
L'or seul est leur soif et leur faim ;
Elles ont dans le cœur des ardeurs vipérines,
Et pourtant, ô mon Dieu, sous ces belles poitrines
Quelque chose doit battre enfin !

Et pourtant, à cet âge où la jeunesse abonde,
N'avez-vous pas aimé la troupe vagabonde
Et payé votre tendre écot
Dans cette auberge étrange où vivent les sirènes,
Où tout poëte pauvre a crédit chez ces reines,
Madeleine et Manon Lescaut ?

Mon Dieu, mon Dieu, chacun les maudit ou les prône ;
Pas de milieu possible, ou l'égout, ou le trône ;
Extrême honte, extrême honneur !
Encens au front, aux pieds poussière soulevée,
Elles vont. — Quelle part, Seigneur, est réservée
A ces parias du bonheur ?

Et je compris, suivant le bruit des voix lointaines. —
Comme les conquérants, comme les capitaines,
S'acquittant d'un sombre devoir,
Avec leurs légions, barbares ou romaines,
A travers le fracas des colères humaines,
Vont à la paix sans le savoir;

Ainsi que les Hébreux, ainsi que les sauvages,
Divisés, désunis, livrés aux esclavages,
Peuples, races, frères haineux,
Marchent, sans s'en douter, vers l'unité sacrée,
Vers la cohésion que Dieu veut que l'on crée
En brisant d'abord tous les nœuds;

Ainsi, c'est vers l'amour que ces folles s'élancent.
Tous les méchants désirs à leur cou se balancent;
Leur cœur est doux et vicieux;
Les malédictions, d'âge en âge transmises,
Les poursuivent partout, comètes insoumises
Échappant à la loi des cieux!

Et je me dis tout bas, recueillant mes pensées :
Ces choses d'un moment passent ou sont passées;
Ni haine ni sévérité.
Un monde surgira du chaos des histoires;
Nos luttes, nos bonheurs, visions transitoires!
C'est plus loin qu'est la vérité.

1854.

L'ONDINE

La femme a cela de commun avec l'ange
que les êtres souffrants lui appartiennent.

H. DE BALZAC.

VII

L'ONDINE

Le ciel brille ; une femme assise au bord de l'onde
Suit de l'œil chaque étoile et s'apprête à l'adieu ;
On dirait qu'elle attend, la belle Ondine blonde,
Quelque chose de triste à rapporter à Dieu.

Les vagues, jusqu'aux pieds de cette étrange fée,
Viennent l'une après l'autre adorer sa beauté,
Lui murmurant tout bas d'une voix étouffée :
— De nos palais profonds veux-tu la royauté ?

Accoudée et rêveuse elle reste à la rive,
Aux caresses des flots livrant ses blancs pieds nus,
Les yeux au ciel, pendant que dans l'écume arrive
L'écrin mystérieux des trésors inconnus.

Comme les vers que font les poëtes aux reines,
Les perles dans le sable abondent par milliers,
Et l'Ondine, livrée aux tristesses sereines,
Néglige avec douceur ces joyaux familiers !

Les flots se poursuivant versent à la rêveuse,
Comme des serviteurs l'un de l'autre jaloux,
Nacre et corail; mais elle, ainsi qu'une laveuse,
Laisse indifféremment ses pieds dans les cailloux.

La lune, sur la mer répand son spectre étrange,
Grand filet lumineux plein de pâles sequins,
Ses rayons de la vague argentent chaque frange
Qui sur les pieds distraits se moule en brodequins.

L'Ondine laisse au ciel son regard triste et vague,
Dédaignant les trésors éclatants de ces flots. —
Mais son œil tout à coup descend sur une vague :
C'est que mon cœur venait d'éclater en sanglots.

Novembre 1854.

I. N. R. I.

.... Et voilà pourquoi, parmi tous les dieux, Jésus fut le plus aimé... surtout des femmes.

HENRI HEINE.

Tant qu'ils ont pu les vieux aqueducs
m'ont suivi, mais je suis allé plus loin.

(Chant polonais.)

VIII

I. N. R. I.

Partout où j'ai passé, dans les lieux catholiques,
Comme un trésor on garde, avec un soin jaloux,
De la mort de Jésus les divines reliques,
Des morceaux de la croix, de l'éponge et des clous.

J'ai reconstruit la croix un jour par la pensée :
Ses bras grandis m'ont fait frémir par leur ampleur ;
Elle allait s'élevant à ma vue insensée ;
Le monde entier pourrait y coucher sa douleur.

De tous les brins épars de cette éponge amère,
J'ai construit un monceau trop lourd pour une main ;
Elle pourrait, depuis le fils jusqu'à la mère,
Boire l'affliction de tout le genre humain.

Tout s'est multiplié ! Quel étrange problème !
Si l'on réunissait tous les clous dispersés,
A la souffrance sainte empruntant un emblème,
Tous les cœurs désolés pourraient être percés.

O prêtres, des débris de ce divin supplice
Il vous faut à chacun votre morceau de croix ;
N'en soyez pas honteux, je suis votre complice.
Laissez-moi manier vos reliques, j'y crois.

Le doute a dispersé la souffrance infinie.
Chacun, à sa façon, veut payer son péché ;
Souvenir de douleur, fétiche d'agonie,
Quelque chose du Christ en nos cœurs est caché.

Ambition, remords, amour, gloire, patrie,
La passion contient le monde tout entier ;
Chaque culte, ici-bas, tourne à l'idolâtrie :
Quand la route est trop large, on s'y fraye un sentier !

Les esprits agités n'ont plus de discipline,
Et le saint Evangile au hasard nous l'ouvrons,
Et lorsque nous montons sur la grande colline,
L'un y va pour Jésus, l'autre pour les larrons.

L'un lui dit : J'ai ton âge, et je veux ton martyre !
L'autre : Je viens me mettre à ta droite, Seigneur !
Bons et méchants, le Christ indulgent nous attire
Pour sauver notre honte ou sacrer notre honneur !

Celui-ci prend des clous pour garnir son cilice ;
Celui-là, sur la croix, étend ses bras ouverts ;
Cet autre-là, de fiel vient remplir son calice,
Cet autre va rêver sous les oliviers verts.

Lorsque l'on a trouvé Judas ou bien saint Pierre,
Le faible qui renie ou le traître qui vend,
Vite on porte l'éponge amère à sa paupière :
On a souffert sa part avec le Dieu vivant.

Nous portons tous au front la couronne ironique,
Épines du penseur, du martyr qui meurt seul ;
Et des morceaux épars de la sainte tunique,
Chacun a son lambeau pour s'en faire un linceul ;

Pour s'en faire un manteau, car chacun veut le mettre ;
On se l'arrache, ô Christ, depuis ton grand départ !
D'un ton dur et hautain : c'est à moi, dit le maître !
Et l'esclave répond en grondant : c'est ma part !

La belle robe rouge, à des soldats livrée,
Ce céleste haillon, chacun croit le tenir;
Les rois le nomment pourpre; ils en font leur livrée;
Les peuples en ont fait leur drapeau d'avenir.

Les rêveurs, sous le poids de peines adorées,
Cherchent la pénitente aux pleurs délicieux,
Et, pour mourir les pieds dans ses tresses dorées,
Accepteraient la croix en renonçant aux cieux!

Notre âme de l'amour des supplices est pleine,
Et sur le saint gibet jamais nous ne tremblons
Quand nous voyons pleurer, à nos pieds, Madeleine;
Cela console tant de voir ses cheveux blonds!

Quant à moi, de Jésus je porte les stigmates,
Vers la souffrance avec amour tendant les bras,
Parfumé de douleurs, parfumé d'aromates...
Madeleine, j'espère au moins que tu viendras!

1855.

A EUGÈNE OBERMAYER

Mouille ton cachet pour le préserver de la cire ; mouille ta vie de quelques larmes afin de ne pas trop t'y attacher.

PYTHAGORE.

IX

A EUGÈNE OBERMAYER

Dans la route pénible où tout homme s'engage,
On a, comme au désert, de fraîches oasis :
On s'assied; on dépose à ses pieds son bagage,
Et près de vous souvent un autre homme est assis,

Voyageur comme vous, parlant votre langage;
Une amitié se lie au milieu des récits :
Vous cueillez une feuille à votre ombre, un doux gage,
Souvenir éternel des adieux indécis ! —

Ami, voici la fin de la halte paisible !
Nous vivions tous les deux de la vie impossible
Sous l'arbre improductif aux rameaux toujours verts !

Il faut nous séparer : la tente est abattue !
J'ai cueilli cette feuille à l'arbre qui nous tue :
Au lourd mancenillier du cœur j'ai pris ces vers !

Juillet 1852.

A. MARC MONNIER

La campagne de Moscou m'a blasé sur les plaisirs de la neige.

STENDHAL.

X

A MARC MONNIER

Un souffle d'avenir nous mène.
Il nous faut un jour, n'est-ce pas,?
Conquérir la patrie humaine,
Et nous y marchons pas à pas! —

Cette aspiration immense
Envahissant notre cerveau,
S'empare de nous et commence
Par le grand désir du nouveau!

Nature maudite ou bénie,
Les sapins ou les orangers,
On aime tout; on communie
Avec les climats étrangers !

Notre enfance s'est amusée
A courir, libre de colliers :
L'Italie était un musée,
Et la Suisse un parc d'écoliers

Haute montagne, grande toile,
Monde alpestre et vénitien,
Sur les Alpes brillait l'étoile,
L'art brillait dans les Titien !

Et puis ces pages parcourues
D'un riche album à peine ouvert,
Nous revenions chercher nos rues,
Notre Paris et notre hiver.

Aujourd'hui — je parle des sages —
Aujourd'hui, quand nous les voyons,
Les tableaux et les paysages
Ont besoin de certains rayons.

A l'âge du monde où nous sommes,
Nos cœurs se sentent généreux :
A voir les pays et les hommes,
On est saisi d'amour pour eux !

Lorsque l'on pense à l'Italie,
Un tableau qu'on vit au départ
Reste à l'esprit sans qu'on l'oublie —
L'Autrichien sur le rempart !

Lorsque par hasard le touriste
Revoit les Alpes qu'il gravit,
Le ciel est noir, le mont est triste,
L'étoile est morte ; rien ne vit !

Il entend, du fond des vallées,
Monter des plaintes et des cris
Et plus loin des voix désolées —
Chœur d'esclaves et de proscrits !

Alors, sans qu'on les reconnaisse,
La nature et l'art, en tremblant,
Nous rappellent notre jeunesse,
Le Titien et le mont Blanc !

Mais, brûlant d'un autre incendie
Et mal à l'aise sous le ciel,
L'âme a la grande maladie
Du juste et de l'universel !

Que la sottise froide et vaine
Ose m'accuser ; je l'attends !
Je lui jure que dans ma veine
Brûle la fièvre de mon temps.

Vous le savez mieux que personne,
Mon ami ; sur les pics neigeux
Où l'herbe farouche frissonne,
Où passent les vents orageux,

A l'heure calme où se rassemble
Un groupe d'amis tôt levés,
Si nous pouvions errer ensemble
Sur les hauteurs où vous vivez,

Devant Dieu, devant la nature,
Compatissants, nous enverrions
Des pitiés à la créature : —
C'est l'homme seul que nous verrions !

Quand une montagne est gravie,
Certains esprits sur les sommets
Méconnaissent l'homme et la vie ;
J'irais jusqu'au ciel que jamais

Ne me prendraient de ces ivresses !
Mon œil verrait aux horizons,
Au coin des bornes les pauvresses,
Les prisonniers dans les prisons !

Mêlant tous deux nos âmes pleines,
Nous nous mettrions à genoux :
« — Seigneur, voyez donc dans les plaines;
L'homme souffre ! » lui dirions-nous.

Juillet 1854.

HUMBLE SAGESSE

Que sait-on qui demain sera mort ou malade ?
C'est vivre seulement que de vivre aujourd'hui.

J. Du Bellay.

XI

HUMBLE SAGESSE

C'est triste et beau de voir triompher la matière.

Les pays défendus, les mondes interdits,
On rêve l'impossible, et la nature entière
Semble indigne de nous et de nos paradis.

Les dons matériels, nous en faisons litière,
Et notre âme a besoin des supplices maudits;
D'un passé sans retour maladive héritière,
Elle est jalouse et souffre à des mots déjà dits.

Pauvre folle ! elle oublie et le corps et la vie.
Si quelque chère forme allait être ravie !
Ah ! qu'en un jour la mort sait nous rendre savants !

Adieu, fausses douleurs; que d'autres vous éprouvent !
La terre est douce aux pieds de ceux qui se retrouvent,
Et le Seigneur est bon de nous laisser vivants !

Mars 1855.

ALL RIGHT

A MAXIME DU CAMP

> Toute chose qui doit vivre ici-bas a besoin de ses martyrs, parce que toute chose étant sujette à la discussion et à l'inimitié, a besoin d'hommes prêts à donner leur vie pour elle ; et quand parmi nous une chose ne trouve plus de gens qui veulent mourir à son profit, cette chose n'existe plus, elle est morte.
>
> LACORDAIRE.

Gardez-vous bien de mépriser un seul de ces petits.

SAINT MATHIEU, ch. XVIII, v. 10.

XII

ALL RIGHT

A MAXIME DU CAMP.

I

Voici l'heure où le monde entre en majorité.
Ses aveugles tuteurs l'avaient déshérité
En lui disant toujours : — Impie et sacrilége,
Va, sans que ton fardeau d'un atome s'allége,
Dieu n'a plus de pitié : le patrimoine humain
Passe à d'autres; mendie en suivant ton chemin. —
Mais l'homme, dédaignant le stupide reproche,
Se disait : — Patience encore; l'heure est proche!
Mes biens s'appellent foi, science et vérité;
Je ne suis pas maudit et pas déshérité;
Domaine de l'Esprit, monde de la Matière,
Je recevrai du ciel l'investiture entière. —

Confiant et pieux, le fils avait raison :
Dieu vient de lui donner les clefs de la maison.

Domptant la mer, il peut, à chaque découverte,
La soulever d'un bras, comme une coupe verte;
Converti par l'esprit, trop savant pour nier,
Dans ce calice amer il peut communier;
La terre lui livrant ses fastueux domaines
Apaisera sa soif des richesses humaines;
Comme un trésor féerique elle s'entr'ouvrira
Et le désir, devant tant d'or, s'appauvrira,
Et, tournant vers le ciel son âme inassouvie,
Repu, rassasié des faux biens de la vie :
— J'ai compris, dira-t-il, cet antre d'où je sors;
Livrez-moi maintenant, mon Dieu, les vrais trésors!
De ces métaux vainqueurs j'ai subi l'esclavage;
J'ai respecté le fer, cette idole sauvage,
J'ai pris l'or et l'argent pour des dieux et des rois;
Pardon, Seigneur! Et vous, monstres, au feu tous trois! —

II

Ce coffre-fort au grand mystère,
Ouvre-le, fier et triomphant.
Pour tes bras, qu'est-ce que la terre ?
C'est le fruit aux mains d'un enfant.

L'or te sollicite et t'appelle ;
Ce métal dont tu fus jaloux,
Au fond des ruisseaux, sous ta pelle
Abonde, comme les cailloux.

Dans les vains désirs de tes rêves
Longtemps ce joujou te manqua ;
Aujourd'hui sur le bord des grêves
Il scintille comme un mica.

Jadis patient, économe,
Tu l'entassais, plein d'appétit;
O fou qui devais être un homme,
Que ton orgueil était petit !

Tu choyais, enfant ridicule,
Dans ton fétichisme brutal,
Un profil de roi qui circule
Sur un vil morceau de métal !

Et tous, d'âge en âge, fidèles,
D'aînés en cadets, sans raison,
Vous vous transmettiez ces rondelles,
Tristes jouets de la maison.

Il est encor quelques avides
Qui se pressent en bataillons,
Et le sol remplit les mains vides
Des argonautes en haillons.

Hélas ! dans sa dernière ivresse,
A tout espoir disant adieu,
L'humanité, triste pauvresse,
Demande l'aumône à son Dieu !

Exauçant ce vœu chimérique,
Dieu donne à l'homme une leçon :
Qu'il fouille en tous sens l'Amérique
Et qu'il l'exploite à sa façon !

Qu'il s'émerveille et qu'il s'étonne,
Et, transformant en galions
Tous les vaisseaux, que tonne à tonne
Il les charge de millions !

L'un à l'autre que l'on s'allie,
Qu'on creuse le Sacramento,
Et qu'on mette à nu l'Australie,
Levant l'herbe comme un manteau !

Rien ne vit et rien ne palpite
Dans ce vieux cadavre troublé ;
Rien ne vaut, lingot ou pépite,
La goutte d'eau, le grain de blé.

Exilés de la race humaine,
Ils partent tous avec ferveur ;
Le paquebot qui les emmène
Est pour eux le radeau sauveur :

Hélas ! pauvres porte-guenilles,
Ils ne laissent pas un regret;
Ils s'en vont comme des chenilles
Qui déserteraient la forêt.

Ils aimaient d'amour platonique
Ce pays où fut leur berceau,
Ce vieux monde, terre ironique,
Dont pas un n'avait un morceau !

Ils aimaient ce mot de patrie !
Mais tout est mort dans leurs esprits;
L'or est la seule idolâtrie,
Le seul culte qu'ils aient compris !

En route donc, hardis athlètes !
Pour supporter vos durs fardeaux,
Il faut être forts — et vous l'êtes !
Apôtres, courbez votre dos !

Courage ! La mer est immense
Et le poids augmente toujours !
Une légende recommence,
Un miracle des anciens jours !

Ce qui pèse sur votre épaule,
Ce spectre glacé qui vous mord,
Plus froid que la neige du pôle
Et plus affamé que la mort,

Qui vous accable, qui vous serre,
Dont vous croyez savoir le nom,
Vous pensez que c'est la misère,
Eh bien ! moi, je vous dis que non !

Allons ! colosse, franchis l'onde !
Va ! géant, qu'est-ce que tu crains ?
Le spectre, c'est la tête blonde;
Tu portes Jésus sur tes reins !

C'est le saint, le précieux gage !
A l'égoïsme dis adieu :
L'Evangile est dans ton bagage;
Allons, Christophe, sauve Dieu !

Entre les mains de l'homme un monde se révèle,
Une création redoutable et nouvelle :
A l'œuvre, fils de Dieu ! Patience ! tu dois
Animer les métaux que pétriront tes doigts.
La matière tressaille; il faut que tu la domptes :
Ce siècle aura donné naissance aux mastodontes,
Monstres de l'industrie, au corps de fer; tu viens
De créer de nouveaux antédiluviens.
Entends-tu miauler les terribles machines
Qui portent l'égoïsme humain sur leurs échines ?
Du dragon de Cadmus tu dispersas les dents;
Vois s'entredévorer tous ces monstres ardents.

Dans leurs flancs une force étrange est allumée :
Le corps est un métal, l'âme est une fumée.
Le fer mâche le fer, l'acier coupe l'acier :
Tu verses sans repos le charbon nourricier
Aux chaudières de fonte, aux estomacs de cuivre,
Pour suffire au travail qu'à peine tu peux suivre.
Les hommes sont vaincus ; les foyers autour d'eux
Ont des rires de flamme affreusement hideux.
A quoi bon chercher l'or dans la terre qu'on lave ?
Maître, donne à manger à ton vorace esclave !
Creuse le sol et va, sous les longs promenoirs,
Pour tes monstres tailler les immenses pains noirs !
Dieu qui pétrit la boue et qui pétrit les houilles,
Pour ton rêve a mûri les trésors que tu fouilles !
Verse dans la fournaise, âme du grand levier,
Les végétations des mondes de Cuvier ;
L'effroyable moisson des fougères géantes
Devait fournir la vie aux machines béantes !
C'est l'éternel mystère : et le premier sondeur
Qui des blocs ténébreux chercha la profondeur,
Celui qui découvrit ces épaisses houillères
Qui grouillent aujourd'hui comme des fourmilières,
Se fût évanoui de folie et de peur,
En lisant sur ces blocs : greniers de la vapeur !

Va donc, ô conquérant ; l'inertie est vivante
Et la brutalité farouche est ta servante.

Mais prends garde, géant vainqueur : nous avons tous
La superstition folle des manitous ;
Domine ta victoire et crains l'idolâtrie
Des apôtres du fait, Incas de l'industrie.
Mineur sombre, ils viendront dans ton profond couloir,
Prêcher que l'homme est tout et qu'il n'a qu'à vouloir !
Sous ces raisonnements, malheur si tu succombes !
Les mines deviendront pour toi des catacombes,
Tu seras le martyr de leurs religions !
Tandis qu'en plein soleil, aux belles régions,
Ils voteront des chants et des fêtes publiques
A leur Baal de cuivre, ainsi qu'aux jours bibliques,
Tandis qu'à ce Veau d'or, fait de fonte et d'airain,
L'égoïsme vouera son culte souverain,
Tu seras là, taillant toujours dans les ténèbres,
Célébrant le progrès par des hymnes funèbres.

A des dieux viagers ces prêtres sont fervents ;
L'âge est déterminé : quatre-vingt-dix-neuf ans ;
Leur temple, c'est la Bourse, et jamais temple au monde
N'eut plus d'adorateurs que cette halle immonde.

Fourmis noires, au fond de vos sombres caveaux,
N'adorez pas le dieu des pontifes nouveaux !

IV

Allons ! gnomes, restez sous terre,
Chercheurs de fer et de charbon,
Nains de France et nains d'Angleterre :
Aux petits le temps n'est pas bon.

Percez du sol les dures croûtes
Et, vers des filons inconnus,
Dans la nuit creusez-vous des routes,
Car vos temps ne sont pas venus.

Partout les hommes sont en quête ;
On pioche dans tout l'univers ;
Pour l'aventureuse conquête
On quitte champs blonds et prés verts.

De l'or, du fer ! c'est une orgie !
C'est un rêve ! de l'or ! du fer !
L'homme, pris de folle énergie,
Semble en creusant chercher l'enfer !

Le passé s'écroule, l'art tombe !
Et nous ne savons pas encor
Quel berceau naîtra de la tombe
Dans ce changement de décor !

Cherchant l'élégant et le rare,
L'artiste regrette en tremblant
Les blocs splendides de Carrare,
La carrière de marbre blanc ;

Ses visions sont abattues ;
Il évoque un passé joyeux ;
Il pleure ses blanches statues ;
Car tout est noir devant ses yeux !

Les rouages de toute espèce
L'attristent ; il sent que leur dent
Impitoyablement dépèce
L'improductif et l'imprudent.

Mais c'est en vain qu'il s'inquiète ;
Lorsque l'édifice est construit,
On voit revenir le poëte :
Tous les oiseaux ont peur du bruit.

Courage donc, sombres phalanges !
J'ai des lueurs dans le cerveau ;
Mon esprit soulève les langes
Qui cachent le monde nouveau.

Oui, nous serions tous des impies
En n'agitant pas dans nos mains
L'ardent flambeau des utopies,
La torche des espoirs humains.

Dieu veille. Insensés ceux qui craignent
Qu'il laisse l'homme en abandon ;
Il n'est pas avec ceux qui règnent;
Il est avec vous, marchez donc !

Par le ciel, par les plaines vertes,
Par le soleil qui resplendit,
Par Dieu, père des découvertes,
Non, non, il ne sera pas dit

Que des sueurs de tant de races
A tout jamais seront nourris
Quelques égoïstes voraces
Et quelques sceptiques pourris.

Loin de moi, désespoir infirme !
Pourtant les faux dieux sont debout.
Mais, l'Évangile en main, j'affirme
Que tous ces gens-là sont à bout !

Allez ! que la mine se vide,
Creusez, les machines ont faim ;
La jeune matière est avide,
Mais ne redoutez pas la fin !

On vous dit : — les houilles s'épuisent,
Et l'or au fer va succéder ;
Sous tant d'ardentes mains qui puisent,
Voyez le globe se vider !

Les forces seront dépensées,
Les rouages s'arrêteront ! —
L'homme n'a-t-il plus de pensées ?
La terre est vide ! — mais son front ?

V

Quelque part, loin du monde, au fond d'une cellule,
Aussi mystérieux qu'Albert ou Raymond Lulle,
Un pauvre homme est caché, savant, laid, triste et vieux,
Ayant plus de railleurs hélas ! que d'envieux;
Distrait, parlant tout haut, et, comme un astrologue,
Suivant avec son rêve un grave dialogue,
Il reste indifférent à mille affronts subis
Et les étrangers font l'aumône à ses habits.
Autour de lui toujours laissant un grand espace,
De loin, on se le montre ainsi qu'un fou qui passe.

On a raison; ce sage a dit au monde adieu :
C'est un fou, ce qu'on nomme : un visité de Dieu !
Voyageurs, pratiquez la charité vulgaire;
Un sou pour ces haillons ! il ne s'en émeut guère !
Car l'aumône jamais ne peut être un affront :
Mais l'or du globe entier bouillonne sous ce front.
C'est une cuve ardente où les métaux ruissellent,
Un ciel où des rayons inconnus étincellent,
Un creuset d'où l'idée en fusion jaillit,
Comme un fleuve de fer pétillant dans son lit.
Cet homme-là mourra, sans amis qui le suivent,
Sur l'éternel grabat où meurent ceux qui vivent.
Mais avant de partir pour le caveau profond,
Sur un peu de papier, froissé comme un chiffon,
Il laissera de l'encre au hasard disposée;
Une idée aura crû sous la noire rosée :
Quelques chiffres trouvés sauveront l'avenir ! —
Les insensés criaient : Le monde va finir !
Les charbons sont brûlés par la vapeur avide,
Le globe sonne creux, comme une coque vide !
Que va-t-il se passer ? Les savants sont à bout !
Comment va-t-on nourrir la machine qui bout ?
Faut-il donc, ô mon Dieu, qu'ainsi tout se termine ?
Faut-il que l'industrie ait aussi sa famine ?
Un miracle, Seigneur ! — Et tous criaient ainsi,
S'attendant à voir Dieu, dans un ciel éclairci,
Comme aux jours où devant Moïse il se révèle,
A la terre effarée offrant la loi nouvelle ! —

Rien de cela; la peur égoïste avait tort.
Lorsque sous le péché l'âme humaine se tord,
Lorsque le mal s'attache à la vie éternelle,
Dieu déchire le ciel d'un grand coup de son aile;
Un prophète descend vers nous, qui succombons,
Pour sauver les méchants et rassurer les bons.
Mais lorsque c'est le corps qui souffre ou l'œuvre humaine,
Dieu, comme par hasard, à l'espoir nous ramène.
On avait peur! un rien sauve un monde tremblant :
Un peu de chiffres noirs mis sur du papier blanc.

Juillet 1855.

LA FAMILLE DU PAUVRE

Quiconque fait bien, il est roi.

BAÏF.

XIII

LA FAMILLE DU PAUVRE

A mon avis, un roi qui n'est pas populaire
Est un sot sans excuse ou plutôt un méchant ;
On peut, comme Titus, avoir pour son salaire
Une bonne action, le soir, en se couchant.

Le bien est si facile à suivre, il nous éclaire !
Et ce qui vient du cœur — dans son instinct touchant,
Le peuple, recevant l'exemple tutélaire,
Le féconde en son sein. Le peuple est un bon champ.

A Vienne, on enterrait un homme, un vieux, pas riche.
Personne ne suivait le corps de ce vieillard;
Par là passe François, un empereur d'Autriche!

Il descend de cheval et suit le corbillard :
Quand on fut arrivé devant le cimetière,
Le pauvre pour cortége avait la ville entière!

Juillet 1852.

LE VIEIL HOMME

Car s'ils doivent beaucoup, Dieu leur en a fait don ;
Ils sont vêtus de blanc et lavés de pardon.

AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *(Les Tragiques.)*

XIV

LE VIEIL HOMME

I

Non, je n'ai pas un cœur très-facile à connaître ;
C'est un pays étrange, on me l'a dit souvent;
Hospitalier, du reste, et chacun y pénètre
Quand il arrive à moi poussé par un bon vent.

C'est l'hospitalité de la tente de toiles,
Tout ce qui peut tenir du bonjour à l'adieu,
Le repas fraternel, et le soir, aux étoiles,
La longue causerie entre deux fils de Dieu !

Tout ce qu'on a de bon on l'apporte en offrande ;
On partage sa joie avec ce bien venu ;
Mais on garde son deuil ; la part serait trop grande :
Affliger pour si peu de temps un inconnu !

On prétend que se plaindre est consolant et tendre !
C'est stérile et banal ; qui n'a pas sa douleur ?
Je veux bien écouter, mais vous allez m'entendre ;
Sot échange : récit pour récit, pleur pour pleur !

C'est à qui souffrira le plus sur cette terre !
Qu'on soit plus malheureux que moi, j'en suis d'accord ;
Mes chagrins sont à moi, tant que je sais les taire ;
Mais je n'ai pas tout pris, il vous en reste encor.

Des consolations, quelque vague précepte :
Ce qui vient aujourd'hui peut s'en aller demain ;
Je le sais pardieu bien ! Et mon ennui n'accepte
Par hasard qu'un baiser, un serrement de main !

L'âme qui parle entend des conseils autour d'elle,
La raison grésillante y voudrait pénétrer ;
Mes ténèbres n'ont pas besoin d'une chandelle ;
Il leur faut un soleil qui ne peut pas entrer.

Quand j'introduis quelqu'un par hasard dans mes ombres,
Dans l'obscurité triste il promène ses pas;
Chauves-souris, corbeaux, soucis muets et sombres,
Vous les effarouchez, vous ne les chassez pas!

Ces tristesses sans nom, nul ne doit les connaître;
Cachons bien aux passants nos doutes douloureux!
— Je veux dans une cage avoir à ma fenêtre
Un perroquet bavard qui chantera pour eux.

Quand on lui parlera, que dans son bec stupide
Il ait une réponse à leur jeter soudain;
Ils riront tous! — Et toi, ma pensée intrépide,
Comme en haut tu pourras planer avec dédain.

II

Oui, laisse la cohue aller où bon lui semble.
Que veux-tu leur apprendre à tous ces braves gens?
Méprise, si tu veux, tout ce qui leur ressemble,
Mais qu'au moins ces mépris muets soient indulgents.

Ce que tu leur dirais n'est pas fait pour leur plaire;
Ils le savent déjà, tu n'es pas le premier;
Ceux qu'on veut rendre purs se mettent en colère,
Le chien mord quand on vient balayer son fumier.

Ils te trouvent bien bon de te faire des peines
A voir le cœur humain honteusement souillé !
Les serrures de l'âme ont de la rouille aux pènes;
Quelle huile apportes-tu pour ce coffret rouillé ?

Ils te répondront tous que les clefs sont perdues !
Et quand tu l'ouvrirais cette boîte, insensé ! —
L'espoir est desséché, les vertus sont vendues,
Le trésor est à sec et l'argent dépensé.

L'âme vit de crédit comme une commerçante;
Tout n'est que fiction; c'est de l'argent comptant.
Quand tu viendras crier avec ta voix perçante,
Crois-tu qu'on voudrait perdre un jour en t'écoutant ?

Tu seras à leurs yeux l'étranger ridicule
Qui veut de l'or pour l'or ou du moins de l'argent.
Quand tu refuseras le papier qui circule,
On t'abandonnera, comme un sot exigeant.

A vouloir parler seul contre tous, on s'enroue.
Quand le char est lancé, quelle assez forte main
Peut s'étendre en avant pour arrêter la roue ?
Quelle voix peut crier : Ce n'est pas le chemin ?

Renferme-toi tout seul, penseur plaintif et probe,
Hermine délicate, observe bien tes pas,
Et ramène vers toi tous les plis de ta robe
Afin que les passants ne t'éclaboussent pas.

C'est vrai peut-être ! il faut recouvrir sa blessure,
Sans mêler la colère avec la vérité !
Ce pauvre monde a tant besoin qu'on le rassure
Qu'il ne faut pas montrer trop de sévérité.

Hélas ! il est bien vieux ; les leçons seraient vaines ;
On pourrait l'effrayer, mais non pas le guérir !
Il faudrait du sang jeune et vivace à ses veines,
Car le premier venu voit bien qu'il va mourir.

Je ne crois plus à rien : pourtant je suis à l'âge
Où j'aurais bien besoin de mes rêves d'enfant;
La superstition dans ce monde soulage,
Et contre le réel l'idéal nous défend !

J'ai cru qu'impunément on passait dans la flamme
Et que la Salamandre y vivait sans mourir;
Mais il est un foyer où se réjouit l'âme,
Qui doit la consumer et qu'elle doit nourrir.

J'ai cru que le Phénix renaissait de sa cendre
Et que dans son bûcher il devait rajeunir;
Mais quand l'amour est mort, l'homme en vain veut descendre
Pour réchauffer au fond du cœur son souvenir.

J'ai cru que l'Oiseau Bleu venait quand on lui chante:
Viens à moi promptement, oiseau couleur du temps!
Mais je sais aujourd'hui que l'espérance enchante,
Et tout ce que ma vie espérait, je l'attends.

La lampe d'Aladin, la Lampe merveilleuse,
Je croyais qu'elle ouvrait l'avenir sous nos pas!
Mais pour nous le travail est une humble veilleuse;
Ce triste talisman n'éclaire même pas.

J'ai cru pendant longtemps en toute conscience
A l'anneau par lequel Gygès est parvenu!
Il rendait invisible. — Hélas! la patience
Est un anneau fatal qui vous rend inconnu!

Je croyais à la Fée, au Génie, à la Muse,
A tout ce qui protége, à tout ce qui défend!
A quoi voulez-vous donc qu'aujourd'hui je m'amuse?
Ne m'a-t-on pas brisé tous mes jouets d'enfant?

Il nous reste des mots : âme, vie et nature !
Comment les réunir ? Pourquoi les rassembler ?
A son esprit pourquoi donner en nourriture
De ces vagues secrets qui font rire ou trembler ?

Sonder l'âme ! Cela n'apprend rien à personne ;
Des bonheurs envolés et des espoirs déçus !
Tout cela fait un gaz brillant que je soupçonne
Devoir sentir mauvais quand on souffle dessus.

Chanter gaîment la vie en soulevant son verre !
A quoi bon ? la gaîté, ce n'est ni neuf, ni gai !
Ah ! je sais rire, allez ! et ne suis pas sévère ;
Mais, joie ou deuil, ma foi, je me sens fatigué.

La nature ! un étrange et terrible mystère :
Un laboureur qui sue, un artiste qui peint ;
Bonne à la fantaisie, au travail, — une terre
Qui vous vend aussi cher ses roses que son pain !

La nature ! un terrain neutre où tout se querelle,
Où rien n'est mal ni bien, où rien n'est laid ni beau ;
Le corps la veut pour lui ; l'âme la veut pour elle !
Est-elle au rossignol ou plutôt au corbeau ?

La nature! elle n'est païenne ni chrétienne;
C'est un temple désert, et ce grand appareil
N'a pas, on le dirait, de Dieu qui le soutienne;
On ne sait qui prier devant un mot pareil.

C'est tout ce qui nous reste aujourd'hui — des formules!
La peur seule a sa foi; nous voyons frissonner,
Tous les dix ans, les sots, rétifs comme des mules,
Qui pensent que la fin du monde va sonner.

Ils ont peur! et de quoi? — Que ce monde fragile
Se dessèche au soleil comme un hideux monceau?
Si je savais le mot qui dissoudra l'argile,
Je ne voudrais pas même en garder un morceau.

Masse sans souvenir, que peut-on vouloir d'elle?
Retournée en tous sens, que trouve-t-on dessous?
Ceux qu'on t'a confiés, vieille terre infidèle,
Qu'en as-tu fait? les corps que j'aimais sont dissous.

On te couvre de croix, on te charge de pierres;
Son pauvre souvenir, on veut te l'arracher!
On épuise son cœur, on use ses paupières;
Un jour vient où notre œil ne sait plus où chercher:

L'homme alors vers le ciel tourne un regard avide :
Le séjour des aimés, c'est là qu'on le bâtit !
Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, si ton ciel était vide !
J'y croyais pourtant bien lorsque j'étais petit.

Juillet 1852.

SONNET

Think you, if Laura had been Petrarch's wife,
He would have written sonnets all his life?

BYRON. *(Don Juan.)*

XV

SONNET

Le culte de l'amour et de l'art est sévère.
Dans un pieux respect on doit se renfermer :
Idée ou femme, il faut que l'âme la révère ;
Purifiez vos cœurs pour penser, pour aimer !

La passion est grave : en vain pour nous charmer
Une folle chanson rit et lève son verre ;
Le poëte et l'amant, fondus dans le trouvère,
Dans un saint idéal doivent se transformer.

Pour suivre un grand désir qui plus haut nous emmène,
Il faut, quittant la terre et la pensée humaine,
Dans la réalité ne marcher qu'en tremblant!

Un rêve virginal sur le front doit éclore.
— Quand le divin Pétrarque allait visiter Laure,
Son corps, comme un symbole, était vêtu de blanc.

Avril 1849.

L'ARBRE QUI SAIT TOUT

Le frêne Ydgrasil ombrageait la terre et les cieux.

(La Voluspa.)

L'arbre des dix mille images est poussé de la chevelure de Tsong-Kaba. Il a des caractères thibétains sur chacune de ses feuilles.

Huc. *(Voyage en Chine.)*

XVI

L'ARBRE QUI SAIT TOUT

L'arbre à la tige pécheresse
Que déluge ni sécheresse
N'ont déraciné ni séché,
Fidèle à la loi souveraine;
Vit, portant toujours dans sa graine
Le bien et le mal, le péché.

Dieu dit à l'homme : — « A toi la terre !
De mon paradis solitaire
Tu perds à jamais le chemin;
Mais de cette semence immonde,
Je ferai le levain du monde ! » —
Et Seth l'emporta dans sa main.

Quand la famille haletante
Dans le désert dressait sa tente,
L'arbre étendait ses noirs rameaux,
Répandant comme de coutume
Sa douceur et son amertume,
Ses fruits faits de biens et de maux.

Quand le sort dispersait les races,
L'arbre constant suivait leurs traces;
Se fermant comme un parasol,
Ses bras s'étendaient autour d'elles
Impitoyablement fidèles,
Maudissant et l'homme et le sol.

Le déluge dans ses colères
Noya des forêts séculaires :
Parmi les cèdres du Liban,
Cime de Dieu contemporaine,
Se réfugia cette graine
Qui devint un arbre en tombant.

Le vieux tronc aux tiges damnées,
Ayant plus que le ciel d'années,
Moïse, au milieu du désert
L'enfouit dans l'ardeur du sable!
Mais sa séve est inépuisable;
Et puis, sauver l'homme — à quoi sert?

David, le belliqueux prophète,
S'étant reposé sous ce faîte,
Y demeura seul jusqu'au soir;
Et David ne prit pas de trêves,
Qu'il n'eût cette ombre aux tristes rêves,
A Jérusalem, pour s'asseoir.

Il en oublia ses royaumes.
Sous cet arbre il chanta ses psaumes,
Et sous ces feuillages penchés,
Le vieillard pleura, stance à stance,
Sa longue et grande pénitence,
Sa kyrielle de péchés.

Cherchant des poutres pour son temple,
Salomon un matin contemple
Ce vieux tronc au puissant sommet :
Il avait la pierre et le marbre;
Aussitôt il choisit comme arbre
Ce géant que son père aimait.

Mais la graine à tout vent voltige.
Lorsqu'on renversa cette tige,
Sur le sable, sur les graviers,
Sur les hauteurs, dans l'étendue,
La semence fut répandue,
Et jusqu'au mont des Oliviers.

Sur la colline aux plis funèbres,
Un matin, sortit des ténèbres
L'arbre immense, les bras ouverts :
Nul rayon sur ses branches grises;
Parmi ses feuilles pas de brises;
Pas de chants dans ses rameaux verts.

Une nuit de vent et de nues,
Des bûcherons, les haches nues,
Du mont gravirent le chemin,
Frappèrent l'arbre et l'abattirent,
Et dans sa charpente bâtirent
Une croix pour le lendemain.

Couché sur ces poutres infâmes,
Un juste, pleuré par trois femmes,
Entre deux larrons a souffert.
Depuis ce grand jour la croix règne :
Mais pour qu'on l'admire et la craigne,
Elle est d'argent, d'or ou de fer.

Il faut que le mal s'accomplisse.
Au bûcher de plus d'un supplice
L'arbre a fourni ses ais pourris;
La croix sainte s'est émiettée,
Semence de pardon jetée —
Et les corbeaux s'en sont nourris.

Pour moi tout arbre est un mystère.
Il est quelque part sur la terre
Ce tronc qui ne peut pas mourir :
Il nous appelle ; il nous attire.
Pour sa gloire ou pour son martyre
Qui de nous va le découvrir ?

Décembre 1850.

LE ROI CYCLOPE

À LOUIS ULBACH

Il y a un dieu aux Indes, dans le Pégu, qui dort depuis six mille ans; son réveil sera suivi de la fin du monde.

DIDEROT. *(Dict. phil.)*

Sait-on d'ailleurs comment peuvent tomber les dés? Qu'il ait seulement du bonheur, et il aura des vassaux.

GOETHE. *(Faust.)*

XVII

LE ROI CYCLOPE

A LOUIS ULBACH

I

Il viendra quand le luxe aura rongé le monde,
Lorsque les sept péchés, comme une lèpre immonde,
Nous auront dévorés, et qu'en nos cœurs étroits
L'égoïsme et l'orgueil seront les deux seuls rois;
Quand tous auront promis sans qu'aucun de nous tienne,
Qu'on aura bafoué la morale chrétienne,
Lorsque, se disputant sur l'Évangile écrit,
Tour à tour, riche et pauvre, auront maudit le Christ;
Quand le faible et le fort, à des heures contraires,
Seront venus mentir tous, en s'appelant frères;

Quand les partis, vaincus tour à tour et vainqueurs,
Auront prostitué les cris sacrés des cœurs;
Quand les mots liberté, charité, feront rire
Au point qu'on n'osera les dire ou les écrire;
Quand l'homme, reprenant ses instincts d'animal,
Reconnaîtra le joug despotique du mal,
Et que les plus hardis apôtres d'espérance
Refuseront d'aller consoler la souffrance,
Et qu'en face de Dieu l'être dira : — Je vis
De désirs satisfaits, de besoins assouvis;
De tous vos dévoûments que voulez-vous qu'on fasse?
Pour la fraternité, je lui crache à la face! —
Quand à chaque moisson le sol sera troublé,
Et que l'on se battra sur les meules de blé;
Quand l'âme de Jésus, sur les villes en cendre,
Errera gémissante et voulant redescendre,
Et, de nouveau blessés aux pieds, aux mains, au front,
Que tous les crucifix du monde saigneront;
Lorsque les vieux canons, suant la poudre grasse,
Ivres de promener leur justice sans grâce,
Hébétés de triomphe et haletants de bruit,
S'arrêteront poussifs sur le monde détruit;
Lorsque les rois, trônant sur ces lourdes culasses,
Sur l'airain tiède encore essuieront leurs mains lasses;
Ces Silènes du meurtre, indolente tribu,
Dans la béatitude atroce du sang bu,
Quand, sans pouvoir calmer leur soif inassouvie,
Soûls des fadeurs du mal, ils maudiront la vie;

Quand le peuple, abruti d'enthousiasmes faux,
Rassasié de rois, de dieux, d'arcs triomphaux,
Lui qui tous les dix ans sort de son triste bouge,
Ajoutant un couplet à sa chanson du rouge,
Lorsque, ne croyant plus à ce qu'on a promis,
Poursuivant d'anathème amis comme ennemis,
Ceux qui le précédaient, ceux qui voulaient le suivre,
Ceux qui l'ont fait mourir et ceux qui l'ont fait vivre,
Quand tous, dans une haine unique, il les tiendra,
Alors il sera temps — le Cyclope viendra.

II

N'attendez pas un roi d'Asie,
Sous un palanquin triomphant,
Dans un luxe de fantaisie,
Monté sur un dos d'éléphant !

N'attendez pas quelque satrape
Dans sa robe aux plis accablants,
Où les perles formant la grappe
Pendent comme des lilas blancs;

Ni, chef de noires avalanches,
Celui qui, sous un dur sayon,
N'a pour perles que ses dents blanches
Et que son glaive pour rayon !

Ne vous figurez pas l'entrée
D'un César aux yeux fulgurants,
Poussant par la ville éventrée
Son char avec ses vétérans !

Ne craignez pas ceux qui défilent,
Tout pavoisés de verts rameaux,
Baïonnettes qui se profilent
Sur les longs murs de nos hameaux.

Ce n'est pas un dieu chimérique,
Mythologique souverain,
Un géant, un borgne homérique
Qui dans Lemnos forgeait l'airain,

Un Vulcain que son frère éclope,
Dont les païens seuls eurent peur ;
Il est moderne, mon Cyclope ;
C'est le monstre de la vapeur.

Car sa venue est un problème.
Il est né, menace de Dieu,
De la fumée humide et blème
D'une locomotive en feu.

Sa mère cracha ce génie
Dans d'horribles mugissements :
C'est l'esprit d'un monde qui nie;
C'est le démon des éléments.

Condensé dans les airs, atome par atome,
On verra se dresser le terrible fantôme ;
Il dira, réclamant un temple à notre effroi :
— « Je n'étais qu'un esclave et vous m'avez fait roi.
Pour vous, qui ne croyez qu'à la force brutale,
Je suis un Dieu de fer ; place, que je m'étale !
Du culte des devoirs vous êtes affranchis ;
Tout pour de l'or ! Soit donc, et venez ! j'enrichis.
Mes rouages luisants sont faits de telle sorte
Qu'à toute force il faut que la richesse en sorte.

Si, dans mon engrenage allant à temps égaux,
On met sa conscience, il la rend en lingots.
Vous m'avez invoqué, je veux que l'on me craigne,
Et je vais vous dicter les lois du nouveau règne :
Ne croyez plus au Dieu que vous avez vaincu;
Le bien dont jusqu'ici le monde avait vécu,
Vous l'avez gaspillé; les âmes sont vidées;
Le fait a triomphé; j'hérite des idées.
Que votre foi s'étende à ce que vous voyez;
Je suis fort et le prouve à toute heure, — croyez !
A moi, des temples neufs ! Vos vieilles cathédrales
Jettent sur vous un poids de voûtes sépulcrales;
Elles s'écrouleront bientôt sous mes regards.
Moi, le roi, moi, le Dieu, j'habite ces hangars,
Où du matin au soir j'apporte et je remmène
Le flux et le reflux de votre espèce humaine.

« L'âme n'est qu'un vain mot; vous pouvez la donner
Au Jupiter chrétien que je viens détrôner.
Qu'il emporte avec lui vos vertus paresseuses,
Vos bonnes actions, vos charités oiseuses,
Le bien, le mal, des mots qu'on n'a pu définir.
Assez d'erreurs; je viens déblayer l'avenir.
Le bonheur, c'est l'argent. — Allez à droite, à gauche;
Achetez ou vendez; qu'on rame ou que l'on fauche;
Peu m'importe : celui qui succombe est un sot.
Mais celui qui revient vainqueur du grand assaut,

Je range celui-là parmi mes fils d'élite,
Prêtre, chef de tribu, pontife israélite,
Et, fût-il plus voleur encor que Barabbas,
Je veux que la vertu le vénère d'en bas.

« Silence ! La justice a dépensé son heure.
La race humaine abdique et redevient mineure.
Le temps de la révolte est passé, mes enfants :
Tout change : j'attaquais jadis — je me défends.
Je suis le Pauvre-chef, le roi des hordes gueuses;
Et je n'ai pas d'aïeux — voyez mes mains rugueuses !
J'avais rêvé des chefs; ma pensée inclina
Autrefois pour Gracchus et pour Catilina :
Leur règne n'eût été qu'une pénible ébauche;
Justice impitoyable, éclatante débauche;
Leurs doigts patriciens, déplaçant le niveau,
Auraient à leur profit fait un monde nouveau.
Heureux ceux qui parlaient à des hommes novices !
Moi, j'ai la même haine et j'ai les mêmes vices;
J'ai souffert aussi, moi; j'ai pleuré, j'ai douté :
Des consolations vous m'avez dégoûté;
Je suis las de courage et las de patience;
L'émancipation, pour moi, c'est la science.
En grandissant, de vous je me suis défié :
Contemplez le travail en moi déifié.
Maîtres des millions, entrez dans mes conclaves,
Et faisons suer l'huile aux métaux, nos esclaves !

Qu'on m'ouvre un grand crédit; sur le monde tremblant
Je veux faire flotter mon long panache blanc.

« Pendant cent ans, j'avais, dans mon coin solitaire,
Promis, si je régnais, la justice à la terre;
Personne ne voulut me croire — et j'attendis.
Un demi-siècle encor s'écoula; je me dis :
Si jamais le hasard me délivre, je jure
D'exterminer, au nom de Dieu, crime et parjure,
Et d'imposer, avec l'Évangile à la main,
Une fraternité sinistre au genre humain.
J'attendis cinquante ans; la vapeur condensée
Tout à coup m'a donné la force et la pensée.
J'ai regardé la vie et, libre désormais,
J'ai jeté loin de moi les vains mots que j'aimais,
Et je me suis dressé, sans haine et sans colère.
La domination du monde est mon salaire,
Et, donnant libre espace à mes désirs lâchés,
Pour pain quotidien je veux tous les péchés. »

Le rêve aura tué ce lourd Sardanapale
Dont la liberté fut l'idole principale.
Dans son palais bruyant, vaste et matériel,
Satrape monstrueux d'un monde industriel,
Il lèvera parfois sa paupière assoupie
Pour rire au souvenir d'une vieille utopie :

En ce temps-là, couvert d'insouciants haillons,
Il escortait le long des quais les bataillons,
Narguant les chefs, suivant la caisse et les cymbales,
Au pas accéléré, rêvant fusil et balles.
En ces temps, il croyait, pauvre enfant des faubourgs,
Que la justice aimait le fracas des tambours;

Pour lui, tous ces soldats partaient — sainte folie —
Pour sauver la Pologne et sauver l'Italie;
Il pensait que le Dieu biblique et ténébreux
Dont le souffle guidait les étendards hébreux,
Avait toujours besoin d'un peuple sur la terre,
Et que la France était l'archange militaire;
Il espérait que Dieu lui ferait cet honneur
De combattre au grand jour les combats du Seigneur,
Et qu'après tant de bruit, de stérile victoire,
Tant de cadavres dont on encombrait l'histoire,
Et qu'après tant de sang vainement répandu,
Sans que rien, sauf peut-être un bloc d'airain fondu,
Sans que rien ait germé sur la terre arrosée,
— L'idée a seule droit d'avoir cette rosée —
Il espérait qu'après ces guerres sans profit,
S'acquittant du devoir pour lequel on le fit,
Il remplirait enfin le vrai but de sa vie,
En chassant tous les rois de l'Europe asservie.
— Car pourquoi Dieu mit-il dans ce grand cœur qui bat
Un besoin d'en avant, une ardeur de combat,
Un instinct haletant d'orage et de tonnerre,
S'il doit n'être jamais qu'un sot légionnaire,
Stupide vétéran d'un soldat qui grandit,
Malsaine goutte d'eau d'un déluge maudit?

Un jour il découvrit, dans son âme ulcérée,
Le désir de happer sa part de la curée.

On falsifiait tout, pour le mieux enivrer :
Les deux pauvres pays qu'il voulait délivrer,
Les trois mots qu'il aimait, le doux vin de ses lèvres
Dont pendant cinquante ans on abreuva ses fièvres,
Il ne restait plus rien de la pure liqueur ;
On avait frelaté l'ivresse de son cœur.

Pourtant, le long des quais, durant ses heures sombres,
Des rêves d'autrefois il suit encor les ombres.

V

O les trois saintes, les trois sœurs,
Famille sacrée et bénie,
Par vos patientes douceurs
Conjurez ce sombre génie !

Venez en aide à ses amis ;
Nos voix ne sont plus entendues :
Nous avons tant de fois promis
Des choses qui sont toujours dues.

O les trois sœurs en qui je crois,
Errantes sur de tristes grèves,
Doux fantômes, terreur des rois,
Bercez ses nuits pleines de rêves!

Liberté — dis-lui d'être fier,
Mais devant toi de se soumettre;
Esclave jusqu'au jour d'hier,
Qu'il soit affranchi, jamais maître.

Ni revanche, ni talion;
La force est grave et pacifique;
Qu'on ouvre la cage au lion,
Il en sort calme et magnifique.

Égalité — vers ton niveau
Il porte sa jalouse envie;
Choisis un symbole nouveau :
Hausse le rêve de la vie!

Les grands sont déjà trop petits;
Songeons à relever les nôtres.
Ce sont les mauvais appétits
Qui donnent faim du pain des autres.

Qu'un jour, sans trouble et sans cahot,
Pardonnant à la vie humaine,
Il ait placé son but si haut
Qu'il prenne le riche et l'emmène;

Qu'il oublie un passé hideux
Et dise : Enfants du même père,
Nous sommes pauvres tous les deux
Devant le vrai bien que j'espère !

Fraternité — parle-lui donc :
Pour le grand pacte qui rassemble,
Il peut apporter le pardon,
Plus lourd que vingt vertus ensemble.

La bonté règne en plein azur,
Mais le pardon est un problème ;
Dieu promet ; mais on n'est pas sûr
Qu'il pardonnera comme il aime.

La charité dans chaque cœur
A sa place : on pleure et l'on donne ;
Mais sans oublier ; — le vainqueur,
Le fort, c'est celui qui pardonne.

1855.

L'EAU QUI CHANTE

C'est moi! moi, la moderne fée,
Qu'on attendait depuis longtemps,
Et qui donne à chaque bouffée
Quelques prodiges éclatants!

MAXIME DU CAMP. *(Chants modernes.)*

XVIII

L'EAU QUI CHANTE

J'étais une petite fée,
Humide et triste cendrillon,
Chantant d'une voix étouffée
Dans les globules du bouillon.

J'habitais, comme un pauvre ermite,
Un vieux pot de terre fumant,
Et sur les bords de la marmite
Je sautillais en écumant.

Jusqu'au long bec de la bouilloire
J'élevais mes bonds imprudents,
Et j'allais éteindre sans gloire
La bûche qui montrait les dents.

Couvercle en métal ou de terre,
Je soulevais le lourd fardeau,
Et je ne voulais pas me taire,
Esclave dans ma goutte d'eau.

Plus d'un pourtant me vit descendre
Et me rouler sur le tison,
Et me tordre en vain dans la cendre —
Et je chantais dans ma prison :

— « Insensé, laisse là tes rêves !
Va-t'en sur le bord des grands flots,
Et dans les ports et sur les grèves,
Dis de ma part aux matelots,

« Que sans voile, mât, ni cordage,
Dans la tempête et dans l'azur,
Pour la course et pour l'abordage,
Je les mènerai droit et sûr !

« Dis-leur qu'à travers tout je passe,
Gouffres, temps calme et vent debout,
Et que la reine de l'espace
Est une goutte d'eau qui bout !

« Va trouver sur les grandes routes
Le postillon et le cocher,
Dis-leur que sur ces lourdes croûtes
Leurs chars ne peuvent pas marcher !

« Dis-leur que les chevaux rapides,
En traversant plaines et monts,
Pour suivre mes pas intrépides
N'auraient point assez de poumons !

« Car je suis la grande ouvrière :
Veux-tu ma force et mes bienfaits ?
Écoute ! écoute la prière
Que depuis trois mille ans je fais !

« Va trouver le maître économe
Dont l'atelier est plein de bras !
Dis-lui qu'il ne me faut qu'un homme,
Toi, si tu veux — et tu verras !

« Tu verras comment je travaille ;
Toute ma force est dans ma voix ;
Il n'est pas de trésor qui vaille
Le petit flocon que tu vois !

« Ami, je ne suis pas méchante
Tu peux me délivrer sans peur !
La fée invisible qui chante,
Sais-tu son nom ? C'est la vapeur ! » —

Ils ne voulaient pas me comprendre ;
Et dans mon cachot je souffrais,
Rêvant par moments de leur rendre
En mal — tout le bien que j'offrais !

Ah ! souvent, oubliée, oisive,
Près de quelques tristes charbons,
Je me soulevais convulsive,
Avec des cris, avec des bonds.

Je maudissais le vase immonde
Qui m'enfermait, et là, rêvant
Que ma marmite était le monde,
Je la fis éclater souvent !

On me comprit à ma colère,
On vint me prendre à mon foyer;
Mais toute peine vaut salaire :
J'avais souffert : on dut payer !

Je fus terriblement coquette,
Leurs jougs de fer, je les tordis !
Il fallut payer ma conquête :
Je me révoltai, je mordis !

Grâce à moi, toute mer fut belle ;
Les marins bravèrent l'éclair ;
Mais un beau matin, la rebelle
Vous faisait tout sauter en l'air !

Plus vite que tout, monts et plaines,
Je les traversais en soufflant !
Mais un jour sous leurs boîtes pleines,
Je tombais d'un coup sur le flanc !

J'ai travaillé dans leurs usines
Plus longtemps, mieux que l'homme enfin !
Mais dans les mansardes voisines
Les ouvriers mouraient de faim !

Ne craignez plus rien ; je suis bonne
Comme aux premiers jours maintenant,
Quand, près du tison qui charbonne,
J'offrais ma force à tout venant !

Une âme que l'on emprisonne
A sa révolte et ses combats ! —
Souvent un tonnerre résonne
Dans la voix qui chante tout bas !

Octobre 1851.

MÉRITEZ!

Les anges aussi ont leur cruauté.

BENJAMIN CONSTANT.

XIX

MÉRITEZ!

Quand j'avance d'un pas dans cette vie humaine,
Je m'écrie, animé par la foi qui me mène :
Vise haut, mais surtout sois fidèle, ô mon cœur! —
C'est ma devise — hélas! on se rit assez d'elle;
Et si parfois mon cri m'échappe : — Sois fidèle!
On sourit; les regards, les voix, tout est moqueur.

Enfant, ne donne pas des promesses données.
Marche silencieux pendant bien des journées;
Songe qu'on a pleuré, songe qu'on a souffert,
Songe qu'on a saigné, sur la route où tu passes;
Des vulgaires douleurs dévore les espaces;
Ce n'est qu'au ciel qu'on peut se vanter de l'enfer.

C'est plus tard et plus loin, où la vie est meilleure,
Que tu rappelleras ces instants où l'on pleure
Et que tu parleras du sanglot étouffé !
Tout soldat saigne et meurt, c'est la commune histoire;
La blessure n'est rien, sans le char de victoire;
Donc silence au guerrier qui n'a pas triomphé.

Il faut l'apothéose à ton âme enivrée !
Laisse à d'autres porter leur amour en livrée ;
Sur le pourpoint du page on brode des couleurs,
Avec le vêtement le souvenir s'enlève.
Toi, c'est au vif du cœur que tu portes un glaive ;
Libre à toi de souffrir, mais cache tes douleurs.

Garde-toi des serments, des phrases solennelles !
Les brises du printemps sont toutes éternelles;
Les amours et les fleurs font des rêves ainsi.
Amours, brises et fleurs, hélas ! quelle durée
A ces fragiles mots pourrait être assurée ?
Voilà ce que chacun me dit ! — Et vous aussi !

Je me tais; vous calmez mon âme enthousiaste;
Je me tais; vous parlez comme l'Ecclésiaste :
Vanité ! Vanité !. — Pauvre enfant, je me tais.
Je subis sans parler votre grâce implacable;
Oui, tout passe et tout meurt; votre raison m'accable !
Et j'en mourrais pourtant si je me soumettais !

1853.

LE FÉMININ ÉTERNEL

Vestita di color di fiamma viva.

DANTE. *(Purgatoire*, ch. XXX.)

C'est à la fois une chartreuse et la vie.

H. DE BALZAC.

XX

LE FÉMININ ÉTERNEL

I

Un soir, je travaillais dans mon laboratoire,
Quand Méphistophélès, l'indomptable coureur,
Entra. — « Je viens, dit-il, te conter une histoire ! » —
Un noir maillot collant dessinait sa maigreur.

Ses pieds fourchus étaient chaussés à la poulaine,
Un ergot s'y dressait en forme d'éperon ;
Il portait sur la tête une toque de laine ;
Une plume de coq ornait son chaperon.

— « Allons, dit-il, crois-tu qu'on ait un beau mérite
A conquérir un cœur quand il ne faut qu'oser ?
Ne parlons plus d'Hélène et plus de Marguerite :
C'est du troisième Faust que nous allons causer.

« Suis-moi ; je veux montrer à ton âme altérée
Des trésors les plus saints le trésor le plus cher ;
C'est la plus immortelle et la plus éthérée
Des grandes visions que Dieu mit sous la chair.

« J'entrais dans une église, un soir : la triste enceinte
Tendait son bénitier, comme un sombre lavoir ;
Elle y puisait ; et moi, que brûle toute eau sainte,
Je pris de l'eau bénite à ses doigts, pour la voir !

« Elle a je ne sais quoi de sage et de paisible
Qui vous rend tout ensemble et timide et joyeux ;
Et si ma pénitence était encor possible,
Je pleurerais ma vie en regardant ses yeux !

« Je m'inclinai devant cette forme muette,
Blanche apparition aux deux grands yeux d'azur ;
C'est une muse en peine attendant un poëte ;
C'est l'immortalité d'un homme, j'en suis sûr !

« C'est une âme qui cherche un triste solitaire,
Ange vêtu de chaste et d'insubstantiel;
Elle apporte la gloire à quelqu'un sur la terre,
Et veut lui réserver son amour pour le ciel!

« Viens, ami, viens subir l'épreuve solennelle.
Tu vas réaliser ce que ton cœur rêvait;
Viens; en t'apercevant elle ouvrira son aile;
Pauvre oiseau, tu feras ton nid dans ce duvet.

« Là, tu t'isoleras en douces attitudes;
Tu cherchais un désert réel : tu te trompais;
Reste au monde; aujourd'hui les grandes solitudes,
Ce sont les cœurs de femme où l'on trouve la paix!

« Être seul, c'est choisir une âme pour domaine.
Pour le reste on est mort, pour elle on est vivant;
Une âme! n'est-ce pas la thébaïde humaine
Que la foule envahit comme un sable mouvant?

« Je veux que tout grand cœur dédaigne cette vie;
Quand on méprise l'homme on me paye un tribut;
Que m'importe — après tout ma rancune est servie —
Que la haine ou l'amour me conduise à mon but.

« J'ai tenté saint Antoine avec des femmes nues,
Et des coupes de vin et des plaisirs maudits.
Fi des poisons trompeurs, des diablesses cornues !
Toi, je veux te tenter avec le paradis.

« C'est l'Ève sans pareille ; elle est une de celles
Qui de l'ange ici-bas ont toutes les candeurs ;
Quand tu l'auras comprise, — âmes universelles,
Vous vous enivrerez des plus pures splendeurs :

« Des adorations, des extases sans nombre ;
Un bonheur séraphique et tout de blanc vêtu ;
Au milieu des lueurs vous chercherez une ombre,
Vous vous pardonnerez des pâleurs de vertu ;

« Ivre des voluptés que le bien communique,
Tu sentiras en toi des genoux se fléchir ;
La bénédiction de cette femme unique
Descendant sur ton front viendra le rafraîchir.

« Si le monde à ta vie a laissé des alarmes,
Elle partagera ces humaines douleurs,
Et, sans les effacer, adoucissant tes larmes,
Otera la souffrance et laissera les pleurs.

« Aux rayons de ce cœur ta jeunesse exposée
Sera comme la terre est au soleil levant;
Des pleurs de la nature il fait une rosée,
Les sueurs du jour mort brillent au jour vivant!

« Viens, viens, elle sera ta force et ta vaillance;
Tu ne vois que le but, elle sait le chemin.
Tu marches, plein de doute et plein de défaillance :
Mets tes yeux dans ses yeux et ta main dans sa main. » —

Quand Méphistophélès eut fini : « Je me livre
A toi; je suis trop seul, répondis-je; en avant! » —
Je me levai de table et je fermai mon livre.
Il faisait nuit et froid au dehors — et grand vent.

II

Nous marchâmes longtemps, comme pris de démence,
Et le pavé sans fin résonnait sous nos pas.
Je reconnaissais tout dans cette ville immense;
J'avais déjà tout vu, mais nous n'arrivions pas.

C'était Naples, Paris, Florence, pêle-mêle;
Une rue incroyable et jamais d'horizons;
Je suivais Méphisto dont la rude semelle
Arpentait le chemin en frôlant les maisons.

Tout paraissait désert; effrayé du prodige :
— « Le silence et la nuit habitent ces séjours;
N'arriverons-nous point bientôt au but? » lui dis-je.
— « Bientôt, » répondit-il en se hâtant toujours.

Tout à coup un palais que la joie incendie
Apparaît; nous perçons la foule en triomphants.
Méphisto s'avançait d'une allure hardie :
— « C'est ici, cria-t-il; place donc, mes enfants. »

— « Mais c'est un bal, lui dis-je, et selon la coutume... »
— « Un bal masqué, fit-il, où chacun nous attend !
Nous sommes travestis avec notre costume :
Le Diable et le Poëte, ami, Faust et Satan. »

Nous entrâmes. Immense et triste mascarade !
Le monde entier riait dans d'énormes salons.
— « Mais vous m'aviez promis?... » lui dis-je — « Camarade,
Vous questionnez trop, répondit-il, — allons !

« Tu croyais, n'est-ce pas, sur un lointain rivage,
Au bord des grandes mers, les pieds sur les galets,
Que j'allais te montrer une muse sauvage?
Non, mon ami; ton ange, il est dans ce palais !

« Tu pensais parvenir à quelque froide place,
Où, sur la neige, un soir, par un ciel éclairci,
Tu la verrais passer dans un traîneau de glace?
Rien de cela, mon cher; tu vas la voir ici !

« Je ne te trompe pas ! c'est la sainte promise
Que tu cherches, le rêve incarné que tu veux !
Est-elle brune ou blonde et comment est sa mise ?
Et quelles sont les fleurs qu'elle a dans les cheveux ?

« Elle est blonde; le blond, c'est la couleur fatale,
La nuance terrible, et l'on trouve cachés,
Sous ce vêtement blond que le Seigneur étale
Les plus saintes vertus et les plus beaux péchés.

« Une robe angélique où rien ne se devine
Retombe chastement sur un corps inconnu,
Et son front, couronné d'une lueur divine,
Porte pour auréole une âme vue à nu.

« Tu vas le rencontrer ce rêve qui respire,
Pieta désolée ou Melancholia;
Tiens, la voilà qui vient entre Dante et Shakespeare :
Pour l'un, c'est Béatrix; pour l'autre, Ophélia.

« Adieu ! si tu comprends, tu peux être un grand homme ! » —
— Il dit, part, et soudain sous mes yeux je la vois;
Et je balbutiai : « Délicieux fantôme,
Madame et bien aimée... » — et je restai sans voix.

Elle sourit et puis, se tournant vers le Dante : —
« Ce pauvre enfant, peut-être a-t-il un peu souffert ?
Le ciel va sembler triste à cette âme imprudente
Qui voulut, comme toi, commencer par l'enfer ! »

Loin du monde et du bruit s'ouvrait une terrasse.
Elle m'y conduisit d'un sourire vainqueur,
Puis là, me prit la main; je tremblai sous sa grâce;
Elle comprit mes yeux et devina mon cœur.

— « Vous souffriez, dit-elle, en paix, en solitude,
Et pour venir vers moi dérouler vos chagrins,
Vous avez laissé là la pensée et l'étude :
Du grand chapelet noir je connais tous les grains.

« Je ne console pas ! nous pleurerons ensemble
En roulant sous nos doigts le même chapelet;
Mon ami, le rosaire au rosaire ressemble :
Mon cœur lira les mots que le vôtre épelait.

« Vous traduirez en vers les lamentables proses,
Vous donnerez la vie à de tristes pâleurs,
Vous prêterez un charme à des plaintes moroses,
Et vous transformerez en perles tous nos pleurs.

« Je ne console pas; j'habitue aux tristesses;
J'apporte la sereine et pieuse raison;
Les souffrances alors deviennent nos hôtesses,
De pauvres sœurs en deuil qu'on prend dans sa maison!

« Je ne console pas; j'adopte les souffrances.
Les plus poignants regrets, le plus amer tourment,
Tout se noie en un puits de pâles espérances;
On finit par aimer la douleur en m'aimant. » —

Ah! c'était une nuit de fantôme et de fées!
Les étoiles brillaient dans un ciel froid et nu;
Un vent triste poussait des plaintes étouffées
Dans les vagues massifs d'un jardin inconnu.

Tous ces arbres confus qui balançaient leurs faîtes
Venaient nous saluer jusque sous les balcons;
Et la fête à côté, bruyante entre les fêtes,
Nous envoyait ses chocs de chants et de flacons.

Je m'inclinai devant ma vision charmante :
Elle rêvait à moi; j'aurais voulu mourir.
Sur ma tête soudain passant sa main calmante :
— « Ce pauvre petit ange, il est né pour souffrir. »

Quand elle eut de ses doigts frôlé ma chevelure :
— « Adieu, dit-elle encore, adieu, je dois partir ! »
De l'auréole au front j'éprouvai la brûlure;
J'étais sacré, j'étais béni, j'étais martyr.

Je restai seul; le feu m'envahit jusqu'à l'âme,
Et le vent, s'attachant à ce foyer nouveau,
Incendia ma vie en promenant la flamme
De la poitrine au front, et du cœur au cerveau.

— « Eh bien ! dit une voix dont frémit tout mon être,
Es-tu content? ta vie a son but désormais !
La sainte Béatrix, je te l'ai fait connaître ? » —
Et je lui répondis : « Oui, mais si je l'aimais ! »

La nature s'emplit d'un vaste éclat de rire :
— « Mais sans amour quelle œuvre, enfant, veux-tu laisser ?
Si tu ne souffres pas, que veux-tu donc écrire ?
Lorsque l'on veut saigner, il faut bien se blesser.

« La torture est le lot de toute âme virile ;
La paix de ce bas monde est aux indifférents ;
La joie est inféconde et le bonheur stérile !
Insensé ! trouve-moi des heureux qui soient grands ! »

Mai 1853.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE..... 5

I — LÉGENDES

..... 25

I. LA BELLE FLORIPPES..... 29

II. LE CLERC PÈLERIN..... 45

III. IL NE FAUT TENTER DIEU..... 61

IV. LE CHAMP DE MONTOLIEU..... 71

V. CHANT DE MORT..... 81

VI. LES FORGEURS D'ÉPÉES..... 89

VII. LA MANNE..... 99

VIII. KABIR..... 105

II — CHRONIQUE RIMÉE DE JACQUES BONHOMME

..... 111

I. LA FEMME DE JACQUES..... 125

II. L'ENFANT GATÉ..... 147

III. LA MOISSON..... 161

IV. LE DIMANCHE..... 171

V. L'ALMANACH..... 181

VI. LE CADET..... 191

VII. L'ENNEMI DE JACQUES..... 203

VIII. LE CONSCRIT..... 213

IX. JACQUES MALADE..... 223

III — HEURES DE PATIENCE

..... 235

I. IDYLLES DE MAI..... 245

II. A ALFRED MEISSNER..... 255

III. A UNE INFIDÈLE..... 265

IV. ALIBÉE, A H. CHEVREAU..... 273

V. LE SÉPULCRE BLANCHI..... 283

VI. LES CARAVANES, A CH. LAMBERT..... 289

VII. L'ONDINE..... 315

VIII. I. N. R. I..... 319

IX. A E. OBERMAYER, SONNET..... 325

X. A MARC MONNIER..... 329

XI. HUMBLE SAGESSE..... 337

XII. ALL RIGHT, A MAXIME DU CAMP 341

XIII. LA FAMILLE DU PAUVRE, SONNET 361

XIV. LE VIEIL HOMME 365

XV. SONNET 379

XVI. L'ARBRE QUI SAIT TOUT 383

XVII. LE ROI CYCLOPE, A L. ULBACH 391

XVIII. L'EAU QUI CHANTE 409

XIX. MÉRITEZ ! 417

XX. LE FÉMININ ÉTERNEL 423